B.VII
6

LF.C.
B.582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET 1783, Ier VOLUME.

209731
4. 3. 27

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
JUILLET 1783, *Ier Vol.*

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

LE ROMAN
DES TROIS DAMES,

Avec plusieurs dits & exemples notables d'amour : le tout en Histoires diversifiées. A Paris, chez Guillaume Chaudierre. 1572, *in*-8°.

LE Traducteur de cet Ouvrage, composé premièrement en latin, se nomme, lui-même, Jean Descaurres, & se dit

bien humblement ſerviteur de ſes Lecteurs bénévoles. Des autres, *il ne lui en chault.* Il nous dit que ſon goût pour la belle latinité lui a fait entreprendre, fort jeune encore, de tranſporter en françois toutes les élégances de *Borbonius*, un des plus excellens & agréables Poëtes de ſon ſiècle. Le reſte de l'Epître liminaire eſt poliment hériſſé de grec & de citations auſſi inutiles aux *Trois Dames* qu'à toutes les autres.

Ce Jean Deſcaurres, qui dut bien égayer ſa plume en traduiſant cet Ouvrage, a bien changé ſon ſtyle dans la ſuite. Il devint Principal du Collége, & Chanoine de Saint-Nicolas d'Amiens. Il fit alors d'autres Ouvrages parmi leſquels on pourroit diſtinguer un Livre d'*Œuvres morales*, imprimé en 1575 chez le même Chaudierre. C'eſt ici qu'il a purgé ſa mémoire de tout ce qu'il avoit lu & retenu. On ne ſait comment cet homme liſoit: mais il eſt impoſſible de rien retenir de ſa lecture. Il a le mérite de ſe montrer bon Catholique & zélé partiſan de ſes Maîtres: mais il exprime un peu vivement ſa haine contre les grands Hommes du parti des

Huguenots. Seroit-on curieux de savoir comment il traite l'Amiral de Coligny? Il ne lui parle qu'après sa mort dans un dialogue intitulé *Cimetière* ou *Prosopopée*. Il fait faire à l'ombre du Guerrier cette exclamation qui paroît assez naturelle;

Ah! falloit-il qu'à mon corps diffamé,
Par cent tranchans de furie entamé,
L'on fît encor cet excessif outrage
De le traîner comme on fait le carnage,
Privé d'honneur & d'honorable deuil,
Qui le devoit conduire en son cercueil?
Qu'il fût pendu dans ce lieu déshonnête (1),
Les pieds en haut, ayant perdu sa tête?
Ne devoit-il, après être enferré,
En quelque coin du moins être enterré;
Où ses amis, avec pompes célèbres,
L'eussent mouillé de leurs larmes funèbres?

Le sieur Principal, Jean Descaurres, lui répond que cela lui est bien dû, comme à un *blasphémateur, larron, meurtrier, Néron, Busiris, &c.*

(1) *Montfaucon.*

Et au vilain qui d'amaſſer s'aviſe
Un lac de ſang au milieu de l'Egliſe.
L'onde n'a ſu long-temps tenir ton corps
Qui t'a vomi bien ſoudain ſur ſes bords.

. . . . . .

L'air n'en veut point, & la terre encor moins;
L'air toutefois, pour ce qui lui fut force,
Dans ſon grenier, fit place à ton écorce,
Où tu ſerois par les deux pieds pendu,
Afin qu'ainſi te fût-il défendu
D'aller plus haut; & qu'auſſi des étoiles
En te voyant, quoique pures & belles,
Ne ſe troublât la naïve beauté.

. . . . . .

Bien te convient l'eſtomac du corbeau,
Noir comme enfer pour te faire un tombeau.
Ton corps qui pend ſans tête à la renverſe,
Témoin à tous de ta vie perverſe,
Ne nous veut dire autre choſe, ſinon
Que tu perds d'homme & le ſigne & le nom;
Et n'eſt plus rien cette charogne vile,
Qui branſle au vent, qu'une ſouche inutile,
Où les corbeaux tant ingrats ne ſont pas
Qu'après avoir prins ſur toi leur repas,
Ne ſoit par eux la Meſſe caquettée:
Car de la nôtre en l'Egliſe chantée,
Tu ne voulus onques ouyr parler.

A l'égard de ce vers, *que tu perds d'homme & le signe & le nom*, c'eſt aux trois Dames qu'il appartient d'en ſentir toute l'amertume ironique. Tout le monde ſait que l'Amiral, aſſaſſiné de nuit dans ſa chambre, fut jeté le lendemain dans la Seine, d'où la populace le retira pour le mutiler en autant de parties que le cadavre d'un homme peut l'être.

Le ſieur Principal continue en montant ſa lyre, pour chanter un hymne très-long à la nuit de la Saint-Barthelemi. Il y rappelle toutes les nuits fameuſes dans l'Hiſtoire des Hébreux; ce qui monte à une douzaine de nuits conſacrées par des actes de cruauté. L'hymne commence par cette ſtrophe aſſez belle :

Ni le tranchant, ni le harnois gravé,
Ni le boulet, ni le bronze cavé,
Ni le cheval foudroyant le pavé,
Ne feront violence
Contre le mur & le ſacré rempart
Que l'Eternel a choiſi pour ſa part :
Il chaſſera d'un clin-d'œil à l'écart
Cette vaine puiſſance.

Il finit par ce vœu qui n'a pas été & qui ne pouvoit être parfaitement rempli :

Soit de la nuit qui nous fait vivre en paix,
Chanté l'honneur par la France à jamais ;
Et soient gravés sur le cuivre les faits
De cette belle Histoire !

Malheureusement la France s'est toujours souvenue que l'honneur de cette nuit appartenoit à des Etrangers.

On sera peut-être surpris que le Roman des trois Dames ait paru la même année, & pour ainsi dire au moment où l'on cachoit le glaive sous les rubans déployés pour les noces du Prince de Navarre, le grand Henri. Nous savons bien que les Grecs & les Romains aimoient à mêler les idées gaies avec les idées tristes, par des rapports infiniment touchans. Mais il n'appartenoit qu'à des Peuples encore mieux policés, d'unir la galanterie à la férocité. Ou plutôt il faut dire que cette férocité n'étoit pas dans les ames à la Cour de ce temps-là, & qu'on ne fit qu'armer d'innocentes brebis qui se repentirent.

Laiſſons le Principal d'Amiens, & revenons au Poëte *Borbonius*. C'eſt Nicolas Bourbon l'ancien, fils d'un Forgeron, né à Vandœuvre en Champagne. Il paroît que ce fut un homme doux & ſenſible, quoiqu'aſſez galant pour être admis à la Cour. Nous ne devrions pas donner le nom de galanterie à ce ton libre, aimable & naturel, qui régnoit à la Cour de François Premier. La ſignification de ce mot s'eſt étendue de nos jours: pour marquer la différence, en deux mots, c'eſt qu'alors l'eſprit étoit très-immodeſte, & le cœur très-chaſte; c'eſt peut-être le contraire aujourd'hui.

Ce fut donc par le talent de réunir une politeſſe & une exquiſe ſenſibilité à beaucoup de ſcience, que Bourbon mérita l'eſtime de Marguerite de Valois, Ducheſſe d'Alençon, puis Reine de Navarre. On connoît aſſez le caractère de cette Princeſſe, que Marot nommoit un monſtre.

Monſtre je dy; car pour tout vrai elle a
Corps féminin, cœur d'homme & tête d'Ange.

Nous avons parlé souvent de cette Princesse & de ses Ouvrages : c'est aujourd'hui que doivent cesser les idées défavorables que firent naître jadis ses *Contes & Nouvelles*, parce que nous sommes plus instruits dans la science des contraires. Nous savons que moins une femme est chaste, plus sa plume & sa parole le sont ; & nous avons senti toute la force du proverbe vulgaire : *Ce ne sont pas ceux qui parlent, qui font le plus.*

Le fruit du mariage de Marguerite avec Henri d'Albret fut la Princesse Jeanne, qui devint mère de Henri IV. Nicolas Bourbon fut choisi par la mère, pour être le Précepteur de cette précieuse fille. On peut dire de très belles choses contre l'indécence de donner des hommes pour Maîtres à des femmes. L'expérience a décidé que presque toutes les femmes d'une force, d'un talent & d'une sagesse éminente, ont été élevées par des hommes. L'exemple de Jeanne d'Albret fait autant d'honneur à cette méthode, qu'au Poëte Bourbon. C'est une puérilité digne des siècles cor-

rompus, que de croire que la préſence d'un homme ſoit dangereuſe pour les jeunes femmes. On ſait, avec un peu de lumière, qu'on n'eſt jamais mieux corrompu que par les perſonnes de ſon ſexe. Le vice eſt né de la gène plutôt que de la liberté ; & pour le répéter encore, tous les ſiècles chaſtes n'étoient pas décents.

Il ne faut pas juger de Jeanne d'Albret, par les vers que lui adreſſa le galant Poëte Marot, pour le Prince Antoine de Bourbon. Elle n'y eſt qu'auſſi légérement peinte qu'il le faut dans un à-propos de galanterie.

Elle a très-bien cette gorge d'albâtre,
Ce doux parler, ce clair teint, ces beaux yeux :
Mais en effet ce petit ris folaſtre,
C'eſt à mon gré ce qui lui ſied le mieux.
Elle en pourroit les chemins & les lieux
Où qu'elle paſſe à plaiſir inciter ;
Et ſi l'ennui me venoit attriſter,
Tant que par mort fût ma vie abattue,
Il ne faudroit, pour me reſſuſciter,
Que ce ris-là duquel elle me tue.

Outre ſa beauté, ſon goût pour les

Sciences utiles, ſa bienveillance pour ceux qui les cultivoient, & ſes talens qui lui valent une mémoire honorable, tant pour ſes vers que pour ſa proſe, elle eut de la vertu, de la conduite & une force d'ame encore ſupérieure à celle de ſa mère. « Elle n'eut, dit d'Aubigné, de femme que le ſexe, l'ame entière aux choſes viriles, l'eſprit puiſſant aux grandes affaires, le cœur invincible aux grandes adverſités ». Jeanne fut ſubitement enlevée du monde quelques jours avant la cataſtrophe de la Saint-Barthelemi. Quoique zélée Calviniſte, elle fut dépoſée dans un tombeau, avec ſon époux Antoine, zélé Catholique.

On aimera toujours à répéter cette anecdote de ſa vie, ſur-tout lorſqu'on verra les Dames viſer à la dégradation de l'eſpèce par les dorloteries qu'elles ſe permettent dans leur groſſeſſe. Jeanne étoit très-près du terme de la ſienne, & vouloit accompagner ſon cher & foible Antoine aux guerres de Picardie, lorſque le Roi de Navarre lui manda de venir accoucher en Béarn : elle fit deux cents cinquante lieues,

dans un état où les femmes de nos jours craignent de faire un pas ; &, à son arrivée, ce fut en chantant une chanson béarnoise qu'elle accoucha d'Henri IV. Chacun sait que, tant par elle que par le grand papa d'Albret, le vainqueur de la ligue, le Héros de l'Amour & de la guerre, fut élevé à courir tête nue & nuds pieds, été comme hiver, au milieu des petits Payſans de la Paroiſſe de Coiraz ; à ne manger que du pain bis, & à faire ſes friandiſes de quelques pommes qu'il maraudoit, au riſque de ſe faire lapider. Chacun ſait encore ſi ce poliſſon-là fut un pauvre Sire.

Plus de dix ans avant la mort de Jeanne d'Albret, Nicolas Bourbon avoit terminé ſon humble carrière dans un petit Bénéfice. Il étoit né en 1503. Nous ne pouvons nous étendre beaucoup ſur ſes Ouvrages ; il a laiſſé huit Livres de Poéſies légères, qu'on appelloit alors Epigrammes, & qu'il intitula *Nugæ* ou *Niaiſeries*. On peut en lire pluſieurs avec plaiſir au premier Volume des *Délices des Poëtes latins de la France*. La meilleure Pièce

eſt un Poëme ſur les forges (*ferragia*): il a été traduit de nos jours par M. Bouchu, très-verſé dans cette partie, auſſi bien que dans les Lettres, & qui a fait honorer ſa mémoire aux environs de Langres.

Il faut ramener ici Jean Deſcaurres, qui voulut bien ſurcharger d'un Commentaire le Livre de Bourbon, intitulé *Pædologia, ſive de moribus puerorum* (Pædologie, ou du caractère des enfans): cet Ouvrage, en diſtique, doit inviter les amis de la jeuneſſe à en tirer parti. Le morceau de proſe que nous allons extraire, porte un titre qui annonce aſſez vaguement la matière par le mot *Gamologia*. Le Chanoine Deſcaurres auroit encore mieux fait d'intituler ſa Traduction le Roman des trois Courtiſannes. Nous ignorons ſi ce fut à l'occaſion de cette Pièce, ou d'une autre plus ignorée, que le Poëte Marot adreſſa ces jolis vers à ſon Confrère Bourbon:

L'enfant Amour n'eſt pas ſi petit Dieu,
Que Paradis il n'ayt en ſa puiſſance:
Un Purgatoire auſſi pour ſon milieu,

Et un Enfer plein d'horrible nuiſance.
Son Paradis, c'eſt quand la bonne chance
Aux pourſuivans par grace il abandonne :
Son Purgatoire eſt alors qu'il ordonne
Peître nos cœurs d'un eſpoir incertain :
Et ſon Enfer, c'eſt à l'heure qu'il donne
Le voler bas & le vouloir hautain.

C'en eſt aſſez pour que ce Bourbon ne ſoit pas confondu avec un autre Bourbon qui fut ſon petit-neveu, qui naquit à Bar-ſur-Aube, fut Chanoine de Langres, & mourut Père de l'Oratoire. Celui-ci eſt aſſez connu par ſes vers grecs & latins ; & ce qui feroit croire qu'on obtient ſouvent la célébrité par les plus petites choſes, c'eſt qu'il l'eſt plus généralement par les deux vers qu'on lit au-deſſus de la porte de l'Arſenal de Paris :

Ætna hæc Henrico Vulcánia tela miniſtrat,
Tela Gigantæos debellatura furores (1).

(1) « Voici l'Etna qui forge pour Henri les foudres redoutables, les foudres deſtinés à confondre les fureurs de ſes orgueilleux ennemis ».

Abſtraction faite de la pompe des mots romains, il reſtera toujours une belle idée, nette & conciſe, mais qui s'effacera dans une Traduction littérale, parce que des alluſions aux Géants, à Vulcain & aux Forges de l'Etna mythologique, ſont aujourd'hui trop éloignées de nos idées. Un jour viendra peut-être où nous imiterons les Romains; où nous aurons l'ambition de tranſmettre notre langue à la poſtérité dans les inſcriptions publiques; où chaque Citoyen pourra lire ce qui eſt écrit ſur les monumens de ſa Patrie; où nos Dames ne ſe trouveront plus étrangères en paſſant ſous nos arcades, en entrant dans nos promenades, en paſſant par nos places; & où nous aurons au moins l'indulgence de parler François aux Porteurs-d'eau qui vont à la fontaine.

LE ROMAN DES TROIS DAMES.

Ce n'eſt pas, diſoit l'Empereur Agamos, que, pour le moment, je m'en inquiète beaucoup; au contraire : j'ai toujours eu peur de ces Dames ſi honorables, & me ſemble que ces jolis cœurs tendres qui ſe font une raiſon en faveur de nous autres pauvres Cavaliers; que ces cœurs généreux, compatiſſans, volages ſoient-ils, ſont encore bien plus à reſpecter que ces cœurs de fer comme j'en ai vu, & que je n'ai jamais cru bons à rien, tout en les reſpectant.

= Je voulois dire, ma très-noble & très-honorée compagne, qu'il fut un temps. . . . . Eh bien! mon bel amour, pourquoi ſoupirez-vous? eſt-ce de ce qu'il fut un temps? Vous ne me nierez pas du moins que ce temps fut où j'étois jeune, folâtre, beau parleur,

galant & vif, toujours le mieux armé, le mieux paré, fêté & favorisé par les Dames, que j'adorois aussi fort que mon pain quotidien ; mais de par le Diable aussi, le plus artificieusement friponné, leurré & trahi ; de quoi je me souviens d'avoir été souvent si triste, que si j'avois rencontré la margelle du puits d'enfer, je m'y serois précipité tout en vie.

Pour le coup, j'y suis un peu plus fin ; je raisonne, je pense, je vois clair ; & ces mêmes Dames ne se jouent plus à moi : je crois même qu'elles me respectent ==.

L'Impératrice Philandrine l'interrompit, & lui demanda si c'étoit de cela qu'il étoit souvent bien triste.

L'Empereur mit de l'eau dans son vin, & poursuivit son discours avec plus de modestie. == Il n'est plus question de ces amusettes, dit-il ; vous êtes ma femme, mon seul amour ; je n'en suis pas autrement fâché : mais, comme je vous disois, quoique la sagesse ait de gros inconvéniens, il fut un temps où j'étois bien curieux de savoir si l'on ne trouveroit pas dans la Nature, dans

de bonnes règles, dans l'adreſſe d'une bonne éducation ; ſi l'on ne trouveroit pas enfin dans le Ciel ou dans les Enfers des moyens tant ſoit peu efficaces d'empêcher les Dames d'être ſi bonnes, ſi ſéduiſantes & ſi généralement portées à faire plaiſir, qu'elles l'ont été, qu'elles le ſont peut-être, & qu'elles le ſeront probablement, ſi l'on n'y remédie. En un mot, comment pourroit-on eſpérer de rendre une femme, je ne dis pas fidelle, mais ſeulement ſage ?

= En rempliſſant, dit l'Impératrice, toutes les eſpérances que les femmes ont ſur les hommes.

= Quand je parle ſérieuſement, reprit Agamos, vous ne demandez qu'à rire. Je ne vous parle pas des moyens impoſſibles comme celui-là.... De quoi riez-vous, mon amour ? eſt-ce de mon ingénuité ? eſt-ce de ce que réellement il nous eſt impoſſible de remplir toutes vos eſpérances ? Vous avez tort d'en rire. Notre foibleſſe ne devroit exciter que votre indulgence : mais vous êtes méchante. Au ſurplus, je vous répète

qu'il m'importe aussi peu de plaire en tout que de ne plaire en rien =.

L'Impératrice répondit qu'effectivement on n'étoit bien vivement piqué du desir de plaire, qu'autant qu'on sentoit en soi le pouvoir d'y réussir.

= Vous m'en croirez, si vous voulez, dit l'Empereur ; mais je trouve cette méchanceté que vous me dites bien aimable. Voilà comme vous êtes : on ne peut se fâcher contre vous, quoiqu'on enrage.... Voulez-vous revenir à ma question?

= Eh bien, dit Philandrine, interrogez tous ces gens qui disent tant de mal des Dames : c'est sûrement parce qu'ils les connoissent à fond ; & qui connoît bien la maladie, connoît le remède.

= Au contraire, mon amour, c'est parce qu'ils n'y entendent rien. N'avez-vous jamais vu qu'un très-honnête homme soit regardé comme un méchant par un fripon? le bon est tout-à fait relatif, voyez-vous bien. Le sort des femmes est singulier ; les hommes les regardent comme un bien au premier

occupant. Il ne leur faudroit, selon eux, d'autres qualités que d'être soumises à celui qui s'en empare ; & s'il lui plaît, elles auront tous les vices, quelqu'attention qu'elles prennent de lui plaire.

Par exemple, qu'elles parlent à un autre avec ces graces qui leur sont naturelles vis-à-vis d'un nouveau venu, il leur soutiendra qu'elles meurent d'un nouvel amour ; qu'elles se tiennent dans cette vilaine réserve dont on leur fait un devoir, elles seront hautaines, dédaigneuses, fantasques. Opposent-elles à des desirs pressés un sentiment délicat de vertu, c'est une hypocrisie ; cèdent-elles à leur inclination, c'est une inclination qu'elles étendent à tout l'Univers. Sont elles constantes, elles gênent celui qui veut être infidèle. Changent-elles, pour les meilleures raisons, alors arrivent les fureurs ; on leur donne tous les noms qui décèlent les vues de tyrannie qu'on avoit sur elles ; si bien qu'une femme ne peut être honnête qu'autant qu'elle se prête religieusement à l'esclavage d'un seul.

Tout franchement je vous dirai que

je suis de la vieille roche, & que je tiens de nos vieux Gaulois. Ils pensoient qu'il y avoit dans les Dames une certaine portion de la Divinité. Qui est-ce qui sera fondé à dire du mal de Dieu, parce qu'il envoie un orage contre la fantaisie qu'on auroit d'avoir du beau temps ? J'ai la très-bonne expérience qu'on peut maudire les femmes en désespéré, mais qu'en honnête homme on ne peut pas s'empêcher de les adorer. Je me souviens même de vous avoir donnée à tous les Diables, de bouche, tandis qu'intérieurement je vous portois dans les Cieux. Et vous devez, mon amour, vous rappeller ces momens où je vous appellois perfide, ingrate, cœur de serpent. . . . =.

L'Impératrice rougit, & dit qu'elle l'avoit oublié, de même que l'occasion.

=Vous n'avez pas oublié du moins ce que je vous faisois en vous chargeant de toutes ces injures, ni comment après j'en étois si désolé, que je me serois arraché la langue si vous me l'aviez ordonné.

= Enfin, dit l'Impératrice, de quoi parlons-nous ?

= Je vous l'ai dit, mon cher amour ; de rendre une femme ſage. Peut-être ferois-je mieux de me taire. Vous ne vous aviſerez pas pourtant de me dire que je parle chimère. Vous ſavez, Madame, que nous avons une fille auſſi belle, gracieuſe, aimable & ſpirituelle qu'une fille peut être, & bien légitimement née de vous & de moi, comme je crois = !

« Ce fut là-deſſus que l'Impératrice faillit à ſe mettre en grande colère : pourtant n'en fit-elle rien, mais ſe print à rire & careſſer ſon époux d'une façon mignarde & très-plaiſante. Et s'en vint ledit bon Agamos à lui dire, tant il ſe voyoit doulcement & agréablement amignardé : = Eſt-ce que vous penſeriez, mon amour, que je ne crois pas fermement ce que de préſent ma bouche vous a prononcé ? Par mon Créateur, ſuis aſſuré que la petite fille ne faudroit à me dire elle-même que je ſuis ſon père. Faites-la venir, mon amour =.

» Et lors fit-on apparoître la Princeſſe, laquelle étoit déjà bien parfaite de tous ſes membres & graces, fors

que sous la gorgerette n'avoit rien ; mais autant belle & fleurye comme une rose en son matin. A icelle donc fut demandé par l'Empereur : = Qui vous a procréée & mise en ce monde =? A quoi tout incontinent la fillette répondit : = Celui qui règne sur tout le monde, c'est cettui qui m'a faite =. A donc se tourna l'Empereur à son épouse, & lui dit : = Or, vous avez entendu ce qu'a dit l'enfant ! je suis le plus grand Empereur du monde =.

« Pourtant il rabattit de sa pensée quand la fillette revint à luy dire : = Si est-ce qu'il y a un Empereur plus grand que vous, qui m'a faite ; & vous Monseigneur, estes le mary & conjoinct de ma très-doulce & très-amyable mère =. Sur quoi le bon Agamos fit semblant de se courroucer, & dit à l'Impératrice : = Qu'est-ce ceci, Madame ? il n'est pas jusqu'à ma fille qui ne me ose dire à moi-même que je ne suis pas son père ! Comment donneraije ma créance à vos caresses & discours, puisqu'il est dit que femme & mensonge ne font qu'un, & que la vérité est dans la bouche des enfans =?

» Et

» Et en enſuivant ſon diſcours : = Qui que ce ſoit qui l'aye faite, celui-là me l'a bien abandonnée. De tout mon cœur je la tiens pour mienne, & je la ferai parfaire en toute ſageſſe & vertu =».

Ce fut tout de bon que l'Empereur Agamos ſe mit à réfléchir ſur les moyens de préſerver ſa fille de toutes les fantaiſies charmantes que préciſément les autres enſeignent à leurs filles. = Il y a, ſe dit-il, trois ſortes de caractères, tendreſſe, froideur & fierté. Une femme tendre s'attache bien ; une femme froide ſe garde bien ; une femme fière ſe reſpecte bien : ce ſont trois choſes qui peuvent mener une fille à la haute ſageſſe ; & néanmoins il peut y avoir pluſieurs inconvéniens : on ne peut unir ces trois caractères dans un même ſujet. Reſte à ſavoir quel eſt celui qu'il faut choiſir =.

Il ſe ſouvient alors d'une vieille Fée qui paſſoit dans ce temps-là pour la meilleure femme qu'il y eût ſur la terre. On ne ſe ſouvenoit pas de l'avoir jamais vue jeune ni jolie : mais on racontoit mille hiſtoires bien intéreſ-

ſantes de ſes bontés pour les Rois, pour les pauvres, pour les jeunes filles, & pour les Amans. Elle s'attachoit moins cordialement aux affaires des Dames mariées, qu'elle regardoit comme des Fées plus habiles qu'elle-même. Elle n'accordoit ſa protection qu'aux innocens qui étoient en peine de bien faire; & l'Empereur Agamos étoit dans ce cas-là : il réſolut donc bien fermement d'aller conſulter la Fée Sincericotte, qui demeuroit dans un ſouterrein bien loin de ſa Capitale, bien ignorée de tout l'Univers.

On ne s'attache jamais plus qu'aux idées vaines ; & l'on ne doit pas être ſurpris de cette opiniâtreté de l'Empereur Agamos, à faire une femme ſage, d'une fille qui ne ſait pas encore ce que c'eſt que ſageſſe.

Il ſe mit preſque ſeul en route pour ce beau voyage : car ſi tout le monde en eût ſu le motif, on n'auroit pas manqué de lui dire ; « Buvez, dormez, & demeurez tranquille». Il traverſa beaucoup de Pays & beaucoup de mers, en ſuivant ſon intention de trouver la Fée Sincericotte, la plus excellente

des Fées pour les bons conseils. Il ne songeoit qu'à sa fille ; & à peine se souvenoit-il de sa femme & de son Empire, lorsqu'il se trouva dans un fort beau Pays très-élégamment décrit par tous les Auteurs ; où il rencontra sur le soir une jeune Dame extrêmement modeste, un peu affligée, & qui n'étoit pas la plus belle des femmes, mais qui avoit encore l'air de l'avoir été. L'Empereur, qui demandoit à tout le monde des nouvelles de Sincericotte, jugea bien qu'il ne falloit pas adresser à une femme sa question.

Il suivoit son chemin sans rien dire, lorsque la Dame l'arrêta par ces mots : = Venez à moi, mon doux ami ; je me flatte d'avoir ce que vous cherchez =. L'Empereur lui répondit : = Madame, êtes-vous Fée ? = Je suis mieux que cela, reprit la Dame ; je suis fille qui sait ce qui plaît & ce qui ne plaît pas ; j'ai de l'esprit & un cœur excellent =. A quoi l'Empereur répondit avec très peu de galanterie : = Votre plus grand avantage, selon ce qui me semble, c'est l'esprit ! Dites-moi donc, je vous en prie, ce que

c'eſt qu'un homme cherche quand il paſſe ſans rien dire. = Il cherche de la bonté dans une femme ; & voilà pourquoi je vous ai dit que j'avois ce que vous cherchez =.

La rareté piqua le bon Empereur, qui deſcendit de ſon cheval, & s'aſſit ſur l'herbe à côté de la Beauté paſſée. = Quel eſt votre caractère, lui dit-il ? = Tendre, répondit-elle. = Vous avez donc été bien ſage, Madame ? = Ah ! Monſeigneur, dit-elle, j'ai bien aimé ! = De par Dieu, vous avez raiſon, dit l'Empereur. La ſageſſe des femmes ne conſiſte qu'à bien aimer. Contez-moi votre hiſtoire =.

Cependant, comme il faut être à ſon aiſe pour raconter une hiſtoire, la Dame pria l'Empereur de ſuivre un ſentier myſtérieux, bordé de fleurs & de verdure, de même qu'aux plus beaux jours. Marchoit devant lui l'Empereur rêvant ; marchoit la Dame devant elle ſoupirant, d'autant que ledit Empereur étoit vieux, & ladite Dame bien tendre ; ſi très-fort tendre, qu'elle eût de beaucoup préféré d'ajouter à ſon hiſtoire que de la raconter.

Ils apperçurent un endroit délicieux, où les orgueilleux platanes étendoient leurs feuillages ; où les pins élevoient leurs têtes éternellement fraîches & mobiles ; des lauriers, des myrtes plus humbles s'y réuniſſoient pour former un aimable aſyle contre les ardeurs du jour. Un ruiſſeau paroiſſoit y jouer en promenant en mille détours ſon onde argentée. Les fleurs y ondoyoient, les oiſeaux y chantoient ; l'ombre, l'herbe & la ſolitude, y appelloient les paſſans : c'étoit un lieu fait exprès pour y raconter des hiſtoires, *voire même pour y en faire de très-plaiſantes.*

La Dame, l'Empereur & ſon cheval ſe portèrent vers ce charmant Payſage. Ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils virent une autre Dame étendue ſur l'herbe, dans la plus douce attitude de la pareſſe. Elle regarda la compagnie qui lui venoit, avec des yeux très-indifférens ; ne ſe dérangea point, & parut ne vouloir déranger perſonne. Elle avoit, de même que la première, perdu bien des charmes. Ses regards n'appelloient pas le monde, mais ils ne défendoient pas d'approcher.

L'Empereur, qu'on pouvoit appeller un enfant gâté de l'Amour, peu satisfait de sa première rencontre, parce qu'il n'y avoit rien trouvé d'extraordinaire, se sentit piqué de l'insouciance de la nouvelle Dame qui ne lui disoit rien : c'est presque toujours un moyen de se faire parler que de ne rien dire. Il s'approcha de la nonchalante. = Madame, lui dit-il. = Monsieur, lui repondit elle. = Pardon, Madame ; je craignois pour vous les dangers qui peuvent arriver sans miracle à une femme qui dort au milieu des champs. = Bien obligée, Monsieur ; je ne crains aucun danger =.

L'Empereur se mit en tête, que dans l'âge annoncé par le visage de l'inconnue, on pouvoit attendre les dangers plutôt que les craindre. Sa pensée fut donc de l'offenser un peu, en lui demandant si on l'offenseroit à passer son chemin. = Nullement, Monsieur. = Ah ! ah ! ce seroit peut-être en dormant à côté de vous qu'on vous offenseroit ? = Nullement, Monsieur. = Oh ! Diable ! & que voulez-vous donc que je fasse ? = Ce qu'il vous

plaira. = Madame, reprit l'Empereur, ignore ſans doute qui je ſuis. = Empereur ou Soldat, un homme n'eſt pour moi qu'un homme. = La peſte! Eh! de quel caractère êtes-vous donc? = Froide, Monſieur. = Ceci change mon affaire avec vous, dit l'Empereur: je ſuis bien aiſe de vous rencontrer. Voulez-vous me conter votre hiſtoire. = Peut-être qu'oui. = Par votre air, ma belle Dame, je jugerois que vous me diſpenſeriez volontiers de l'entendre? = Peut-être qu'oui =.

Lorſqu'une femme eſt entre le ouï & le non, c'eſt à l'homme intelligent de ſavoir ce qu'il veut, & de pourſuivre ſon but. L'Empereur voyoit la nuit s'approcher, & il avoit l'habitude très-vulgaire de ne dormir qu'entre deux draps. Il uſa de toute ſa politeſſe pour engager les deux Dames à le ſuivre du côté où il voyoit trois dômes ſuperbes qui lui indiquoient une grande Ville. Agamos leur promit en conſéquence de les faire coucher dans les appartemens du Roi de cette Capitale, ou tout au moins dans une auberge où

elles pourroient commodément lui raconter leur hiſtoire.

Il arriva qu'il ne ſe trouva point de Ville comme il l'avoit eſpéré, mais ſeulement trois édifices d'une grande beauté. En s'arrêtant vis-à-vis du premier qui paroiſſoit le plus neuf, il apperçut une Dame aſſiſe, avec beaucoup de majeſté, ſur une eſpèce de trône élevé au perron de l'entrée. Il adreſſa ſes pas du côté de la Dame; & celle-ci lui cria de loin: = Rois, Princes & Pontifes peuvent entrer ici, & non d'autres. = Et les Dames, lui cria l'Empereur = ? On lui répondit que les Dames, lorſqu'elles étoient jeunes & belles, étoient du premier rang; & que, vieilles & laides, elles étoient encore de tous les rangs.

Le bon Agamos s'approcha donc avec aſſurance, & diſtingua bientôt les traits de la Dame, qui avoit été dans ſon temps la plus belle perſonne du monde, & qui pour lors n'en étoit que la plus fière. L'Empereur admira ſa ſotte deſtinée, qui lui faiſoit rencontrer trois Dames dans un jour, ſans qu'il y en eût une de jolie.

A la vérité, depuis qu'on avoit élevé par-tout des Temples aux jolies femmes, on ne les trouvoit plus sur les grands chemins, & il ne faisoit pas si bon voyager que du temps des grands Chevaliers, ancêtres du bon Empereur. Si l'on faisoit son chemin droit, si l'on traversoit une forêt bien noire, si l'on entroit dans une belle prairie, si l'on s'amusoit autour d'une fontaine, si l'on arrivoit à quelque Château, s'il falloit coucher dans une cabane, il y avoit par-tout de jolies filles, tantôt en larmes, tantôt en gaieté, mais toujours charmantes. Aujourd'hui, ce n'est plus cela : mais tout est fait pour dégénérer ; & le monde sur-tout n'est plus reconnoissable. Voilà comme philosophoit, en lui-même, le bon Empereur Agamos, que la troisième Dame fit entrer dans son Temple avec sa Compagnie.

A l'arrangement voluptueux, à la richesse de ce Temple, à la magnificence du souper, l'Empereur pensa pourtant qu'on lui jouoit un tour bien aimable ; & il espéra que son aventure finiroit par un coup de féerie digne

des plus beaux temps. En attendant cette heureuse issue, « si vit-il, qu'entre ses trois Dames, son meilleur à faire, c'étoit de manger & boire d'autant ; & que le reste de la nuitée, son meilleur, ce seroit aussi de parler ».

Et dans la crainte que les Dames ne tournassent la conversation à leur goût, à peine eut-il bu le dernier verre qu'il se hâta de la tourner au sien, & prit la parole pour engager les Dames à raconter leur histoire. La Déesse du Temple lui fit observer poliment que c'étoit à lui de commencer. = Vous voyez bien, Madame, lui répondit l'Empereur, que mon histoire ne vaudroit rien, je suis un vieillard, tout-à-l'heure. Il faut tout ce que je n'ai plus, pour bien raconter. Vivent les histoires des jeunes gens ! les miennes ne sont bonnes que pour endormir ma femme. = Vous avez une épouse, Seigneur ? = Et qui pis est, une fille : voilà précisément ce qui me fait errer, ce qui m'a procuré votre rencontre, & ce qui me rend indigne de vous raconter mon histoire =. Les trois Dames, qui ne se flattoient plus, lui témoi-

gnèrent la même modeſtie, & lui firent obſerver qu'à leur âge leur hiſtoire ne mériteroit pas de l'intéreſſer. = Je vais, leur dit l'Empereur, vous apprendre pourquoi vous ne m'ennuierez pas ; d'abord parce que je ſuis très-patient, & que j'écouterois la plus belle fille de l'Univers qui me parleroit jour & nuit. Enſuite, voici mon ſecret : je cherche une Fée Sincericotte, pour lui demander conſeil ſur l'éducation de ma fille. J'ai balancé ſi j'en ferois une femme tendre, une femme froide, ou une femme fière, afin de la tourner en femme ſage. Ma curioſité n'eſt donc ni impolie, ni déraiſonnable, quand je vous demande vos hiſtoires. Vous êtes dans l'âge de dire tout, & moi dans l'âge de tout entendre. De ces deux Dames, l'une m'a dit qu'elle étoit tendre, l'autre m'a dit qu'elle étoit froide; & vous m'avez l'air bien fière. Je verrai comment vos caractères vous ont réuſſi, relativement à la ſageſſe ; & pour-lors je prendrai mon parti.

Ces Dames ſe ſentirent flattées de contribuer à l'éducation d'une grande Princeſſe : & naturellement les vieilles

ne demandent rien avec plus d'ardeur que de la sageſſe aux jeunes filles; à-peu-près comme les Rois, pour qui la Royauté n'a pas de plus grands charmes que de faire librement ce que leurs Loix interdiſent; ou à-peu-près comme les avares deſirent que perſonne n'aime l'argent, afin qu'il leur en vienne davantage. La première commença donc ſon hiſtoire en ces termes:

=Je ſuis née dans la Grèce, de parens pauvres, dans un état obſcur. Mais je naquis la plus riche des femmes & la plus noble, puiſque j'en fus la plus belle: &, comme je vous l'ai dit, je ne crois pas qu'il y ait eu de jolie femme auſſi tendre que moi. J'étois bien petite fille, lorſqu'on me donna le talent aimable d'inſpirer la flûte. On me diſtingua bientôt dans les rues d'Athènes où j'étois conduite par mon père. Je fus appellée dans les Temples, aux tables des riches, aux Théâtres; tout le monde parloit de ma beauté, & perſonne encore du charme de mes ſons. J'avois choiſi la flûte comme un inſtrument digne de recevoir mon ame,

& plus propre à répandre la sensibilité de mon cœur. J'étois irritée, dans mon naïf intérieur, de voir applaudir des filles de mon âge qui jouoient plus savamment, & je pleurois quelquefois de n'être remarquée que pour ma beauté. J'étois réduite à sentir seule le mérite de mes sons. Ma vanité blessée ne me découragea point; & je pense, aujourd'hui même, que la flûte a besoin d'une ame plus que tous les autres instrumens. Le malheur fut que nos Amateurs d'Athènes avoient tous beaucoup d'oreille, & qu'il y en avoit très-peu qui eussent un cœur.

Dans un des momens où je me pénétrois de ma disgrace, je fis passer ma douleur sous mes doigts, & j'écoutois, avec délices, les sons que je répandois au milieu du silence d'une belle nuit, lorsque je fus surprise par un Soldat, qui vint brusquement m'arracher la flûte des lèvres, & qui se mit à la baiser avec transport. « Ah ! me dit-il, que ne suis-je un Dieu pour te récompenser » ! Je vous demande si vous croyez que je fus sensible à ce

compliment. Tous les applaudiſſemens de la Grèce aſſemblée ne m'euſſent pas fait autant de plaiſir, & je crois me rappeller même qu'il m'en vint des larmes.

Je remerciai le Soldat avec la modeſtie d'une fille de mon âge ; après quoi je lui demandai s'il étoit Muſicien. = Oui, me dit-il, puiſque vous m'avez fait pleurer ! Heureux ! qui méritera d'attendrir un cœur comme le vôtre ! Ah ! ſi les Rois ſont ſenſibles, vous êtes faite pour eux = ! Ce Soldat, qui me parloit ainſi, s'appelloit Eurimedon. Je ne ſais s'il eſt des femmes qui peuvent oublier le nom de leur premier Amant ; pour moi je me ſouviendrai toute ma vie du tendre Eurimedon. Ce fut avec lui que je paſſai de la Grèce en Aſie. Je le perdis dans une des dernières batailles d'Alexandre. Cet Alexandre m'avoit ſouvent honorée de ſes regards ; mais j'étois modeſte, par goût autant que par habitude, peu enjouée ; je voulois être aimée ; de ſorte que le Conquérant fut moins heureux que le Soldat. Il ne

me plut pas, & je le laissai volontiers à son espèce de frénésie dans les bras de ma rivale Thaïs.

= Permettez, dit l'Empereur. Fûtes-vous fidelle au Soldat? = Hélas! non. On peut bien être sage avec un cœur tendre : mais il est difficile d'être fidelle. Un des Guerriers les plus honnêtes de l'Armée d'Alexandre, c'étoit Ptolomée. Je l'aimai Capitaine : il devint Roi, je l'aimai, moi; il fut vaincu dans une bataille navale par Démétrius, je l'aimai vaincu. Mais je lui fus enlevée par le vainqueur, qui me vit & m'aima : j'aimai le vainqueur.

Ce fut ici ma plus vive passion. Je n'avois plus le mérite de la jeunesse. Pensez comme je devins, lorsque je me vis idolâtrée du plus beau, du plus vaillant & du plus tendre de tous les Rois de l'Asie. O ma pensée! rappelle-moi sans cesse, non pas ces vains honneurs, ces trésors, ces plaisirs que je reçus de l'amour de Démétrius; rappelle-moi seulement le premier plaisir que je connus à sa table royale, lorsque je vis ses regards constamment attachés sur moi. Je lui refusois les

miens, que je lui rendois pour les lui dérober enſuite. Ce qui étoit dans mon cœur ne reſſembloit point à tous les ſentimens que j'avois éprouvés durant quarante ans de tendreſſe. J'étois chaſte, quoique peu ſévère. Je n'avois pas encore été ſenſible, à ce qu'il me ſembloit.

A la fin du repas mon jeune Amant s'approcha de moi ſans me rien dire: il étoit debout devant moi, j'étois debout devant lui. Son haleine, comme le plus doux zéphyr, venoit épanouir des roſes ſur mon viſage. Un paſſereau que je portois vola ſur ſon ſein: il le prit & lui preſſa le bec de ſes lèvres, en me le renvoyant ſans parler. Un Roi, un Vainqueur, un jeune homme auſſi beau que les Dieux dans leur éternelle jeuneſſe, n'oſer me parler, à moi, à moi connue dans toute l'Aſie! Je ne me ſouviens pas d'un moment plus heureux.

Mon paſſereau revint s'attacher aux perles qui rouloient autour de mon cou, & me donner le baiſer dont on l'avoit chargé. Je ne ſais comment le traître me mordit la lèvre, & je le

rejettai. Mon aimable Amant s'empreſſa de le careſſer, & cet accident lui fit retrouver la voix. = Pardonnez à l'oiſeau, me dit-il; c'eſt par amour, ſans doute, plutôt que par méchanceté, qu'il vous a mordue. Ne connoiſſez-vous pas l'inclination de cet oiſeau, ſi cher à Vénus =?

Du bout de ſes doigts il oſa preſſer le bout des miens; les ſiens trembloient, ce qui fit trembler les miens auſſi. Il lui échappa un ſoupir; j'étouffai celui qui me venoit. Je retirai mes doigts, & je vous jure que ce n'étoit point par un artifice, d'uſage en pareil cas. Rien n'étoit ſi loin de ma penſée. Je ne ſongeois à rien de plus: c'étoit aſſez pour moi du bonheur de ce moment; & je ſentois qu'on eſt réellement bien ſage quand on aime.

« Le lendemain ce fut ſous les agréables feuillages d'une forêt éternellement ſacrée, que je me laiſſai, moitié voulant très-bien & moitié me laiſſant traîner, conduire par mon ami royal. A un endroit où il y avoit herbes tendrettes & fleurs ſemées, il me dyt: = Voulez-vous pas, ma chère ame, que je repoſe

à vos côtés ou à vos genoux pour entendre les oiſillons chanter =? Ainſi fut fait ; il s'aſſit à mes genoux en m'induiſant, par ſignes & ſans mot dire, à deſirer ce qu'il deſiroit. Lors j'arrachai des fleurs qui germoilloient autour de moi, les plus doulces & fraiſches, que je lui jettois au ſein & ſur ſon viſage aimable. Ne ſais ce qui me vint tout ſubitement en la penſée ; ſi que, au lieu de le laiſſer comme il étoit, j'allai m'appuyer du coude ſur ſon genou, & lui un coude ſur le mien, en nous diſant bouche à bouche ce que tous deux avions dans nos ames : ce que faiſant je m'endormis, mais pas ſi fort que je ne l'entendiſſe très-bien qui diſoit : = O belle Hélène ! ſi oncques on a dit ou dira que tu fus plus belle que mon amie, certes on a menti & mentira =. Il me couvrit de branchages verts ; & au bout d'un petit temps, en me réveillant, je lui dis : = N'ai-je pas trop dormi ? & vous ai-je pas trop fait attendre = ?

» Et lui me répliqua, d'une façon ſi gracieuſe & tendre : = Vous n'avez rien qui ſoit ſemblable aux autres

femmes de la terre. Lions nos cœurs de la chaîne d'un saint amour : voulez-vous pas =? Si lui dis-je alors toutes les paroles convenables que les hommes disent être des artifices, & qui viennent de vraie & loyale sincérité dans la bouche d'une Dame honnête ou amoureuse, ce qui est la même chose. A donc je lui contestai très-bien toutes ses raisons, de quoi il fut merveilleusement affligé. Et nous partîmes de là, moi bien heureuse, & lui bien triste ».

= Oh ! oh ! dit l'Empereur, vous m'attrapez bien ; vous m'aviez fait un si beau portrait de Démétrius, que je ne m'attendois pas à le voir si. . . .

= Si, quoi ? reprit la Dame ; ce cher Amant m'aimoit de tout son cœur ; & n'avois-je pas contre-barré toutes ses raisons ? = Oui, dit l'Empereur : mais votre Roi de Syrie devoit savoir ou se souvenir que, lorsqu'une femme fait tant que de contester, c'est une attestation qu'elle n'a pas envie de persuader.

= Enfin, reprit la Dame, je vécus la plus heureuse du monde, avec le Roi Démétrius, qui ne juroit que par

mes yeux & par mon amour. J'étois continuellement en peine de régler sa prodigalité. Mais il m'auroit aussi demandé ma vie, que je la lui aurois donnée.

Hélas ! de quoi me sert maintenant mon immortalité ? Ce n'est pas au séjour des Dieux qu'est le bonheur, puisqu'on y doit regretter ceux qu'on a bien aimés.

= Que me dites-vous là, interrompit l'Empereur ? = Je vous dis, reprit la Dame, que la mort vint briser le nœud charmant qui nous attachoit : je fus ravie à mon cher Démétrius, & il ne lui resta que ce corps dont il avoit été moins jaloux que de la partie qui s'éleva dans les Cieux. Il avoit beau me serrer dans ses bras, & m'arroser de larmes, je lui échappois ; je n'étois plus à lui lorsqu'il me pressoit encore contre son cœur. Il ne me survécut qu'autant de temps qu'il lui en falloit pour faire éclater ses douleurs. Je le plaignis d'avoir cru m'honorer par une pompe inouie ; & ce qui me flatta le plus, de mes funérailles, ce fut, qu'après avoir élevé mon tombeau sous sa fenêtre, il répon-

dit à un Courtisan, qui lui en demandoit la raison : « Elle m'a tant aimé, & je l'ai si bien idolâtrée, que je veux avoir à chaque instant sous les yeux de quoi nourrir mes regrets, & mouiller sans cesse de mes larmes sa cendre, après en avoir souvent arrosé son visage ».

Devenue célèbre par l'amour de Démétrius, les Habitans de la Phœnicie m'élevèrent un Temple sous le nom de Vénus l'Amie ; & les Dieux, qui révèrent le sentiment qui consacre les femmes, & les Amours, ont daigné confirmer l'apothéose & me donner un rang dans les Cieux.

= Est-ce une plaisanterie, Madame? Etes-vous ici trois Déesses, dit l'Empereur? Et si vous êtes telles, pourquoi êtes-vous si vieilles ? ne rajeunit-on pas au firmament ?

= Hélas ! répondit la Dame, il n'y a parmi les Divinités amoureuses que l'immortelle Vénus qui soit toujours jeune : quant aux autres, l'apothéose les laisse dans l'état où elles l'ont reçue. = J'entends, dit l'Empereur Agamos ; c'est que la Dame Vénus est

jalouſe : elle a tort. Votre Paradis ſeroit plus beau de moitié, s'il étoit peuplé comme celui de ces vilains Turcs. Mais dites-moi, me conſeillez-vous à préſent de tourner le caractère de ma fille à la tendreſſe ? = Elle en aura plus de plaiſirs, elle aura plus d'Amans, répondit la Dame.

= Très-bien dit, réplique l'Empereur : pour avoir beaucoup de plaiſirs, il lui faudra beaucoup d'Amans ; pour avoir beaucoup d'Amans, il faudra qu'elle en abandonne beaucoup : de ſorte qu'elle ne ſera ni conſtante, ni ſage, ni fidelle ; au demeurant, très-heureuſe.

Mais puiſque vous répondez ſi bien, voulez-vous me permettre d'interroger votre Divinité ſur deux ou trois points de galanterie. Dites-moi, l'amie, qu'eſt-ce qu'il y a de plus puiſſant pour déterminer une femme ?

= Rien n'ébranle plus une Dame honnête, que de voir un homme de cœur ſouffrir pour elle, pourvu qu'elle ne ſouffre pas elle-même pour un autre.

= Dites-moi, l'amie, pourquoi des-

femmes cèdent-elles lorſqu'elles ſavent bien qu'il y a de la feinte dans leur Amant ?

= Pour faire une vérité de cette feinte, & tromper le trompeur qui vient à en être pour ſon amour quand on ne l'aime plus.

= Quel eſt le plus grand motif de haine qu'une femme puiſſe avoir contre un homme ?

= Quand il n'a pas tenu ce qu'il a promis, & s'eſt vanté de ce qu'il n'a pas fait : & par raiſon contraire, une femme ſe laiſſe aiſément attacher par un homme fidèle à ſes paroles, & ſecret en ſes actions.

= Qu'eſt-ce qui rompt plus particulièrement l'amour entre deux perſonnes ?

= Trop d'amour de la part de l'homme fatigue, trop de froideur de la part de la femme rebute.

= Qu'eſt-ce qui fait que les Amoureux ſont toujours en peine ?

= D'abord de n'avoir pas obtenu ce qu'ils deſirent, & enſuite de ce qu'ils peuvent perdre ce qu'ils ont obtenu.

= Quelles ſont les choſes dont on a toujours moins qu'on ne croit en avoir?

= Les amis, l'autorité, notre mérite & l'amitié d'une femme, ſont quatre choſes dont on a toujours un peu moins qu'on n'avoit compté.

= Voilà de bonnes choſes que j'aurois voulu ſavoir quand j'étois jeune: maintenant je n'ai beſoin de conſeils que pour ma fille. A vous, belle Dame au cœur froid: vous avez dû être bien ſage, & ſans beaucoup de peine =!

La ſeconde Dame raconta ſon hiſtoire, en ces termes:

= Le cœur eſt un aimable bavard, qui a trop alongé le récit de ma compagne. Je n'ai, moi, que de l'eſprit. = Autre bavard, dit l'Empereur: continuez, s'il vous plaît. = Je ſuis née dans la petite Iſle de Bilhrite, entre la Sicile & le Peloponnèſe. Mon père fut Prêtre d'Apollon. Il me découvrit de bonne-heure plus de diſpoſition pour les Sciences que pour l'Amour. Il occupa mon eſprit juſqu'à quinze ans. Le Général Nicias vint ravager ma petite Iſle,

Isle. L'humble patrimoine qui m'étoit destiné par mon père fut bouleversé; ma maisonnette pillée, brûlée. J'étois assez riche de mon esprit & de ma beauté. Allons, me dis-je, insensé qui s'afflige! insensé qui voit sa maison en flammes, & qui ne s'approche pas pour se chauffer!

Les femmes n'ont pas précisément reçu de la Nature le privilége de ne rien faire. Mais enfin, tout s'est arrangé de manière que les hommes font l'ouvrage, & conséquemment une jolie femme n'a besoin de rien. Je gagnois le rivage de la mer, & je sentois pourtant quelques-uns de ces besoins qui déshonorent la Nature humaine; & j'allois être soumise, comme une biche, à chercher de la pâture. Que ce corps est vil, me disois-je! Comment a-t-on imaginé de placer la vertu des femmes dans l'intégrité de cette machine-là?

Je vis sur le sable, au-dessous d'une roche, un Pêcheur qui faisoit un repas de poissons rôtis. Je m'approchai; je me montrai. J'étois belle; le Rustre ne me donna pas la mortification de faire

plus. Ses offres furent cordiales, ſes poiſſons acceptés; & ſon outre, qui repoſoit au frais entre les roſeaux, ſervit à répandre de l'agrément ſur cette rencontre.

Après avoir pris à témoin la bonne mère Vénus, qu'il ne vouloit pas m'offenſer, il me parla d'amour. Je ne ſavois pas ce que c'étoit. Lorſqu'il me l'eut expliqué, je trouvai que c'étoit une choſe toute ſimple. Par juſtice, je lui devois; par reconnoiſſance il me tranſporta dans ſa barque ſur les côtes d'Epire. Il eut de la peine à me perdre. Je ne ſais pourquoi je me ſouviens à peine de ſa figure, & d'un homme qui m'ait fait connoître ce que les Dames appellent leur cœur. Je me ſouviens que mon Pêcheur s'y prit honnêtement, & que je mépriſois trop ce qu'il obtint pour l'avoir jamais regretté. Car enfin, Monſieur l'Empereur, ſi j'ai eu quelques charmes, je ne les tenois pas de moi. Toutes les fois qu'ils ont pu faire le bonheur de quelqu'un, ou m'acquitter envers quelqu'un, j'ai penſé faire ou des actes de juſtice, ou des actes de vertu, en

accordant une chose que je regardois comme étrangère à moi ; comme le coq d'Esope, qui abandonne une perle précieuse au vulgaire & indifférente pour lui. Ce pauvre Pêcheur pleura de ce que je lui emportois sa perle ; je lui fouris de pitié.

J'appris que le Roi Pyrrhus d'Epire aimoit les Sciences, & qu'il avoit une certaine tête comme je les aimois. On me dit que c'étoit un homme, quoiqu'il eût le front ceint d'un diadême ; que rien ne le possédoit, & qu'il s'étoit élevé au-dessus des sens (pour me servir du langage des ignorans) : car selon moi les sens sont toute autre chose ; & ce qu'on veut bien honorer d'un tel nom, je l'appelle le vice de la Nature, la lie d'un vin qui n'est pas encore fermenté. Aussi, je n'ai jamais pu que rire de ces femmes infortunées, qui font consister leur mérite à se défendre de cette espèce de sens, qui n'est rien, & qui bataillent toute leur vie avec d'inexprimables angoisses pour une chimère. En vain ces femmes sages me déguisoient-elles leur intérieur. Je reconnoissois les signes de ce cœur dé-

plorable qui les dominoit. Il eſt difficile de couvrir de cendres froides de grands incendies. Quand elles ſe fermeroient les yeux, quand elles ſe couvriroient d'un voile depuis la tête juſqu'aux pieds, je reconnoîtrois les Amantes à leurs démarches, à leurs ſoupirs, à leurs caprices oppoſés. Je les plaignois comme je plains l'enfant qui ſe tourmente pour mériter une image de papier; comme le fou qui veilloit ſur ſon tréſor, auquel on avoit ſubſtitué une pierre brute. J'aurois voulu leur dire: La partie de vous que vous négligez eſt celle qui eſt précieuſe; celle dont vous prenez tant de ſoins eſt celle dont un ver doit triompher.

Je ne vous parle pas ici du très-grand nombre d'occaſions que j'eus d'employer mes maximes; je ſais qu'elles me faiſoient des admirateurs & des amis, & qu'elles m'avançoient du côté des Sciences ſupérieures où j'aſpirois d'atteindre. Cependant, comme j'étois déſintéreſſée, il m'arriva de faire ma première viſite au Roi Pyrrhus avec une robe en lambeaux. Il ne me dit rien qui ſentît la tendreſſe efféminée; ſes

propos furent galans : = Pauvre & si belle, me dit-il, quel étonnement pour le monde ! on m'avoit dit que vous aviez de l'esprit. = Je ne crois pas, lui dis-je, que l'esprit nous doive porter à la richesse, & j'en ai une idée qui me fait croire au contraire que les riches n'ont point d'esprit. = Comment vous appellez-vous ? = Mon nom n'est pas un mérite, lui répondis-je. = Quel est donc votre mérite ? = celui de mépriser toutes les sortes de mérites que je vois recommandés & honorés dans le monde =.

Il me parla de mon cœur, du bonheur qu'il éprouveroit à le posséder. = Songez-vous à cela, lui dis-je ? vous êtes moins que le Pêcheur que j'ai méprisé pour y avoir songé : car son état ne lui faisoit pas, comme à vous, une loi de s'éloigner des idées communes. = Quoi, Madame ! seriez-vous de ces femmes dont l'estime est plus précieuse que les faveurs des autres ? = Je n'en sais rien, lui dis-je : mais ceux de votre sexe, qui obtiendroient mes faveurs, seroient bien sûrement exclus à jamais de mon estime. Ce dont vous parlez ordinaire-

ment sous le nom d'amour, de tendresse, de félicité, je le regarde comme le marc d'une liqueur excellente ; & ce marc, je ne le donne pas à mes amis, à moins qu'ils n'en veuillent par fantaisie. Je le jette aux Rustres =.

Le Roi Pyrrhus se mit à penser. = Madame, me dit-il ensuite, vous ressemblez aux gants qui sont ouverts par les doigts, & qui découvrent des diamans rares ; votre misère relève votre beauté, & votre beauté relève votre esprit. Malheureusement je pars pour l'Italie. = Je verrai, lui dis-je, ce que vous y ferez. = Me serez-vous fidelle. = Fi donc ! vous redescendez aux idées vulgaires. Que vous importe, encore une fois, ce qu'on fera de la lie d'une liqueur dont l'esprit vous restera = ?

A la fin des guerres de l'Italie je me sauvai de ces fanatiques de Romaines, & je revins en Grèce. Je fus tentée de me fixer dans Athènes, où j'avois vu le le Temple célèbre de Vénus Anadyomène. La vie qu'on y menoit me fit un moment chanceler. . . . .

= De grace, dit l'Empereur, dé-

crivez-moi ce Temple de Vénus : cette description me donnera des idées.

= En deux mots, reprit la Dame, ce ne sont point des voûtes, des marbres, ni des colonnes qui saisissent l'ame d'une froide admiration. Ce sont des bosquets, des herbes vives, des eaux pures, du silence, de la solitude, des luths, des flûtes & des lyres pour enchanter les sens & l'intelligence; pour peintures, toutes les allégories tirées des sentimens de l'amour profane : la *Liberté* sans ceinture, & la robe voltigeante avec des regards agaçans ; la *Dissimulation* peinte dans une attitude modeste, les doigts séparés sur ses yeux, & reconnue par l'*Audace* qui la presse ; la *Timidité* aux genoux d'une Nymphe qu'elle désole; les aimables *Colères*, toujours prêtes à s'emporter & à s'appaiser ; les *Larmes* naïves ; la *Raison* aveuglée par l'Amour même qui lui attache son bandeau ; les *Sermens* représentés avec des aîles ; l'*Inconstance*, que la *Nouveauté* détourne de son Amant pour lui faire considérer un autre objet ; l'*Espérance* qui s'obstine à regarder dans un miroir ce qui la flatte ; la *Douleur*

qui se désole à l'écart, & que l'*Infidélité* montre du doigt en riant; le *Désespoir* qui paroît hésiter entre les nœuds, les fers & les poisons ; & la *Constance* malheureuse, dont une Nymphe foule indifféremment la sépulture.

Mille filles choisies entre toutes les Beautés, sont occupées dans ce Temple à des exercices tranquilles & délicats, comme de colorier des fleurs sur la toile ; de filer le lin qui doit former des voiles transparens pour elles-mêmes ; de tresser des guirlandes pour les favoris de la Divinité, ou d'arranger & de déranger cent fois le jour leurs voluptueuses parures, en chantant. Voilà quel est ce Temple de l'Amour ou de Vénus si vanté, si ingénieusement construit, & dans lequel une loi du plus sage des Législateurs obligeoit toutes les Citoyennes à porter en offrande la première part de l'Hymen.

Il n'y avoit rien là pour l'intelligence : cette vie oisive & matérielle me déplut. Je vins à Corynthe. Vous avez entendu parler du proverbe : *Tout le monde ne peut pas aller à Corynthe.*

Cela vouloit dire, tout le monde n'eſt pas fait pour parvenir à Laïs. Il y avoit long-temps que je cherchois un homme qui ſût développer en moi ce ſentiment ſi vanté de l'Amour ; je crus l'avoir trouvé dans le Philoſophe Diogène.

= Paſſez, dit l'Empereur Agamos, ſur votre Philoſophe Cynique. Que ſignifie cette impertinence, de chercher un homme en plein jour avec une lanterne? Certaine belle action, qu'il fit en public, étoit d'une bête plutôt que d'un homme : c'eſt ce que vous m'avouerez. Certainement la ſageſſe n'eſt pas dans les excès. Autrement, l'aſſaſſin pourra dire au paiſible voyageur : « Je ſuis plus brave que toi ; au Miniſtre qui travaille pour le bien d'un grand Peuple, je ſuis plus habile que toi ; & au Philoſophe même, qui combine les moyens de vivre heureuſement, je ſuis plus Philoſophe que toi ».

Quant à la réforme que votre Diogène s'accoutumoit à faire chaque jour d'un de ſes beſoins, je dis qu'il eſt impoſſible de lui paſſer ſa fantaiſie de vouloir ſe paſſer de femme ; & qu'il fut

un véritable enfant, lorsqu'il brisa sa tasse en voyant un enfant qui buvoit dans le creux de sa main. Tout Empereur que je suis, & très-peu Philosophe, j'ai bu mille fois dans ma main. Falloit-il me la couper comme superflue, lorsque j'ai vu des Villageois qui buvoient dans une source avec leurs lèvres ?

=Je n'ai pas prétendu vous faire entendre, dit Laïs en poursuivant son discours, que j'avois été amoureuse de Diogène. Grace au Ciel, je n'ai jamais aimé personne : mais je veux vous apprendre une vérité ; c'est que, nous autres femmes, nous avons une prédilection naturelle & puissante pour tous les principes qui favorisent la liberté ; c'est une suite de la gêne où les hommes nous ont condamnées. Et vous avouerez sans peine que Diogène, avec sa manière insouciante, étoit, de tous les Philosophes, celui qui me convenoit davantage. Je m'étois bien persuadée qu'il n'appartenoit qu'aux femmes insensibles d'avoir du goût pour cette espèce d'hommes. Voilà pourquoi je laissai venir jusqu'à mes pieds le galant

Ariſtipe. C'étoit bien le plus élégant des Philoſophes : il auroit pu même paſſer pour un fat parmi les hommes ordinaires. Il ſe permit de dire qu'il me poſſédoit ſans que je le poſſédaſſe : la vérité eſt que ce vain Epicurien étoit avec moi dans le cas des jolis hommes qui croyent jouer les femmes quand ils en ſont joués, beaucoup plus finement qu'ils ne ſavent le faire. Ariſtipe m'amuſoit avec ſa ſoie, ſes éclairs d'eſprit, & ſa vanité riſible. Je l'aimois comme on aime un ſinge quand il eſt plaiſant.

= Bon cela, dit l'Empereur ; en effet, la philoſophie de cet homme-là ne me ſemble que l'hiſtoire d'un filou qui mépriſe ſa dupe en la careſſant. Son faſte, ſa flatterie, ſon ſéjour voluptueux à la Cour des Rois qu'il déchiroit, en conſcience ne ſont-ce pas là des choſes qui prouvent un cœur gangrené plutôt qu'un eſprit étendu ? Si j'oſois comparer ces chiens flatteurs à quelque choſe de notre temps, je le ferois bien. = A quoi les compareriez-vous ? = Coûte qui coûte, dit l'Empereur, je veux le dire : je les compa-

rerois à des Abbés. Vous ne ſauriez croire combien ces hypocrites ont dénaturé la belle Chevalerie. Ces jolies bouches fleuries ont ſoufflé l'épicuréiſme dans les cœurs de nos Dames, ſi bien qu'au moment où un honnête Cavalier gémit, pleure, ſe damne, poſſédé de ſon pur amour, ſa Dame en fait ſecrètement de bonnes plaiſanteries avec ces petits vers noirs rampans : c'eſt une honte ! Cette philoſophie n'eſt autre choſe que la conſécration du vice, de cette lie de la nature humaine dont vous avez parlé. Hé bien ! je vous le dis en grand myſtère, croiriez-vous qu'elle ne coule plus aujourd'hui que des bouches ſacrées ? Je ſuis Empereur. Je n'ai pas été mal tourné. J'ai verſé plus de larmes, j'ai fait plus de belles choſes pour une Maîtreſſe que j'ai eue & que je voulois faire Impératrice, & même j'ai fait plus de folies qu'on n'en peut faire. Savez-vous qui me l'a priſe ? un Abbé.

Auſſi, continua l'Empereur, qu'elles ſoient blanches ou brunes, maintenant je n'y regarde plus. Si jadis celle que je ſervois de ſi bonne foi, de ſi bon

cœur, m'eût dit d'abord sa pensée ; mais, point. Je lui aurois conté des lanternes, qu'elle m'eût écouté sans me contredire, sans m'approuver. « Elle » s'accoudoit à moi & me faisoit accou- » der à elle ; & puis aussi me disoit, » m'abusant, qu'elle ne pouvoit s'empê- » cher de m'aimer. De l'un elle me fai- » soit entendre que c'étoit d'un autre ; » de farine, que c'étoit de la cendre ; » d'un chapeau caché, que c'étoit un » panier ; & de son Abbé, que c'étoit une » marionnette : en quoi pouvoit très-bien » la déloyale ne pas mentir tant si fort » qu'en autre chose. C'est que, voyez- » vous bien, le trait est piquant pour un » homme de cœur & de tête. Que ce fût » un homme de même, à la bonne heure, » on se bat ; tout finit par un *oremus* en » l'honneur du défunt : mais une marion- » nette ! Ah ! ma beauté ! mabeauté ! de » quel caractère étiez-vous ? ni tendre, ni » froide pour le sûr ! n'en parlons plus ».

Folles amours font les gens bêtes.
Salomon ydolatria.
Samson y perdit ses lunettes,
Et bien heureux qui rien y a.

Vous avez encore à parler, poursuivit l'Empereur; ne vous en donnez pas la peine ; je sais le reste de votre histoire, & comment la vanité vous conduisit au grabat du Philosophe Xenocrate. Son insensibilité pour vos charmes n'est pas étrange. Un ours ne peut pas être tenté d'une belle fille. Je croirois que ce Philosophastre pouvoit avoir pardevers lui des raisons. . . . . Je m'entends bien. Ce fut peut-être à lui une grande politesse que de vous refuser.

Je ne puis avoir bonne opinion d'une sagesse qui ne fléchit pas devant les femmes. Qu'on parle aux hommes de son taudis, avec majesté, j'y consens. Qu'on parle aux femmes, de loin, avec un peu de sévérité, je n'en dirai mot: on a souvent besoin de sévérité vis-à-vis de l'enfant qu'on aime plus que ses entrailles. Mais qu'on soit assez froidement possédé pour ne pas se résoudre comme une rosée aux pieds de la Beauté, au Diable !

En total, quoiqu'Empereur de Constantinople, je suis François, ennemi des Philosophes ; & toute la sagesse, dans

ce Pays-là, consiste dans un ferme amour pour une Dame, pour le Roi, & ensuite pour le Créateur de toutes choses qui devroit passer devant.

Point de femme froide. Je ne me plains pas de l'apothéose de l'Amie: c'est une bonne fille. Mais si j'avois à m'expliquer sur la vôtre, Mademoiselle Laïs. . . . , Ah ! pardon ! vous étiez belle ; vous la méritiez par ce titre que j'oubliois; & puis, ce que votre sœur a fait par tendresse, vous l'avez fait par justice, par reconnoissance, par curiosité. « D'où que vienne le bien il est toujours bien ».

Maintenant, répondez-moi, je vous en supplie, à deux ou trois questions. A quels accidens la mort est-elle préférable ?

= Au malheur d'être pauvre dans sa vieillesse, malade sous la chaîne, déshonoré dans son Pays, & amoureux sans espoir.

= Qu'est-ce qui fait le bonheur des femmes ?

= Atours, crédit, beauté, liberté.

= J'aurois cru que l'Amour y étoit pour quelque chose; passons. Que fau-

droit-il faire pour fléchir une femme qui ne voudroit pas aimer?

= Lui demander la permiſſion de ſouffrir pour elle; &, ſi elle l'accorde, eſpérer: car nous ſommes faites de manière que nous n'aventurons jamais un mot honnête que le cœur ne ſoit parti d'avance.

= Et que faut-il faire pour fixer la beauté qu'on aime?

= Tout ce qu'on peut comme homme, c'eſt de la ſervir, de la ſupporter & de l'oublier quelques momens. La plupart des femmes ſont plus ſenſibles à l'oubli d'un homme, qu'à ſes ſoins.

= Que faire à une femme qui donne martel en tête?

= Lui laiſſer croire qu'on a bonne opinion d'elle, & lui dérober habilement les occaſions de tromper: car ſi elle ſe doute qu'un homme ſoupçonne & diſſimule, on la verra plutôt morte que corrigée.

= Quelle différence y a-t-il entre les Amans & les Philoſophes?

= De tous les Philoſophes, j'en ai fait mes Amans; & de tous mes

Amans je n'en ai fait aucun Philosophe.

= Je comprends. Eh bien, dites-moi, Laïs, comment on peut faire une fille sage ?

= Lui inspirer, dès l'enfance, la crainte de sortir, la honte de parler ; la crainte des parures, la honte de l'oisiveté.

= Ceci peut être bon, dit l'Empereur : mais si elle est tendre ou froide, cela ne servira de rien....

A vous, Dame orgueilleuse, ajouta-t'il en parlant à la troisième. Je n'espère plus qu'en vous. L'orgueil est un terrible péché : mais je pense qu'il doit bien soutenir une femme. Penser grandement, c'est sans doute la clef de la sagesse =.

La troisième Dame commença son récit en ces termes :

= Vous, l'Amie, & vous, Laïs, vous naquîtes pauvres, ce qui est le plus grand écueil de la sagesse. J'ignore si Pénélope fut sage, ou si elle ne le fut pas : mais sa table fut servie de bonne volaille, ses atours complets & son

rang affermi. Toutes les femmes ſont bonnes. La néceſſité ajoute à leur bonté. Elle eût fait une infidelle de la Porcie de Brutus ; & ſi la terrible Lucrèce eût été dans le cas de recevoir un tréſor du galant Tarquin, elle n'eût été ni ſi ſage ni ſi ſotte.

Mais ſi la pauvreté eſt fatale à la vertu, la richeſſe ne l'eſt pas moins lorſqu'elle eſt accompagnée de la liberté. Je vis le jour pour la première fois à Nole, dans une Province de l'Italie. Mes aïeux avoient honoré les commencemens du Conſulat dans Rome. Je jouiſſois déjà du ſentiment de ma nobleſſe & de ma beauté ; j'avois quinze ans, lorſque je réunis la cendre de mes pères à celle de mes ancêtres. Jeune, libre, riche & belle, j'entrai majeſtueuſement dans ma carrière ; & nulle femme ne fut plus ſuperbe que moi. Mon ame étoit fondée ſur des principes magnanimes ; & je ne craignois pas de deſcendre jamais aux opinions communes. Il falloit qu'un homme fût bien grand pour être digne de moi.

J'appris un jour que le Conſul Mamillus qu'on envoyoit contre Carthage,

s'étoit rendu au Capitole, & qu'il avoit fait ſerment ſur l'autel de vaincre par amour pour moi. Je trouvai de la grandeur dans ce ſerment fait à mon inſçu. Je fis venir le Conſul. = C'eſt ainſi, lui dis-je, qu'un Romain doit aimer. Votre ſang n'eſt pas meilleur que le mien. L'Etat m'eſt cher auſſi bien qu'à vous; je ne puis contribuer à votre victoire que par des richeſſes. Que les miennes relèvent le courage de vos Guerriers: marchons vers Carthage =.

Il eſt inutile de vous raconter le ſuccès de cette première guerre portée en Afrique. Vous ne demandez que l'hiſtoire de mon cœur: eh bien, j'aimai le Conſul.

J'étois fille d'une aſſez haute recommandation pour impoſer ſilence à l'armée de mon Amant. Je me comportois d'après l'idée qu'une femme demeure au rang où elle ſe met; & que, ſi elle fait tant que de ſe reſpecter, elle doit être reſpectée. Cependant je m'apperçus que mon amour nuiſoit au Général. = Êtes-vous Romain, lui dis-je! = Oui; je le ſuis ſans doute. = Savez-vous qu'un Romain eſt un homme que

rien ne doit ſurprendre ni ébranler ? = Je vous entends, me dit-il ; vous m'abandonnez ! Eh bien ! adieu, Madame. = Adieu, Conſul ; j'emporte la ſatisfaction de te laiſſer tel que je t'ai pris. Suis tes devoirs ; une femme n'eſt rien =.

Il falloit un homme plus grand que Mamillus pour lui ſuccéder. L'Univers ſe rempliſſoit du nom de Pompée. Je ne le cherchai point : mais je fis voler mon nom juſqu'à ſes oreilles. Il vint ; il aima, & fut aimé. Mes premières magnificences à l'égard de Mamillus, furent récompenſées par celles de Pompée. Ce fut dans le temps de ſon amour que les Nations étrangères abordoient à Rome, & ne ſe ſouvenoient, en la quittant, d'autre choſe que de mon Palais, de la pompe de mon cortége, de la hauteur de mes ſentimens & de mes libéralités. L'Aſiatique & le Germain, de retour dans leur Patrie, parloient de moi plus que de la République Romaine.

Ce Pompée, aſſez grand pour mériter mon amour, étoit aſſez foible pour honorer de ſon amitié un homme

qui ne la méritoit pas. C'étoit Géminius. Le Ciel apparemment se plaît à humilier le plus noble orgueil. Géminius m'aimoit, & Pompée me l'apprit. = Je ne croyois pas, lui dis-je, valoir si peu, que cet homme en fût encouragé jusqu'à prétendre à moi. = Il est mon ami, Madame : il endure d'horribles tourmens ; & ce n'est pas votre cœur que je demande pour lui. = Tais-toi, Pompée ; tu me ferois repentir de t'aimer. = En un mot, Madame, mon amour vous est-il cher ? ce n'est qu'à ce prix que vous pourrez le conserver =.

Je lui rendis son amour avec dépit ; je ne tardai pas à le lui redemander avec douleur. Le cruel fut inflexible, & il exigea le bonheur de Géminius. = Quelque puissant que tu sois, lui dis-je alors, il me seroit aisé de te refuser, & j'aurois pu me venger en faisant succéder au nom de Pompée le nom de Géminius : mais par aucun sentiment ton ami ne pouvoit m'obtenir sans ton opiniâtreté. Je ne me flatte point que tu te souviennes long-temps

que Géminius ne devra rien qu'à mon amour pour toi ==.

Je l'avois prévu. Pompée ne fut pas plutôt assuré de mon obéissance, qu'il m'en punit. Il m'avoit punie de ma désobéissance ; je ne pouvois manquer d'être coupable à ses yeux. Telle est donc, me dis-je, la bizarrerie d'un homme ; tel est donc l'avilissement où se réduit une femme qui se laisse gouverner par l'Amour. Plus d'Amour : des esclaves de mes charmes, des faisceaux, des couronnes à mes pieds ; & que mon orgueilleux infidèle apprenne, avec délices, que tout ce qu'il y a de grand dans l'Univers s'humilie devant la femme qu'il a pu seul humilier.

Ce fut par là que je m'élevai à la renommée de la plus belle & de la plus triomphante beauté qui ait exercé l'art des amours. J'avois le mérite d'être toujours nouvelle, parce que nul homme depuis n'approcha deux fois de ma personne. Je ne voulus connoître que des personnages illustres, des ames généreuses qui agissoient généreusement avec moi. Je puis peut-être me flatter d'avoir

mérité le respect qui consacre ma mémoire. Les murs de Rome, rebâtis par mes dons, auroient pu conserver mon souvenir, aussi bien que mon apothéose. Une chose empoisonne la félicité que je goûte dans les Cieux : c'est l'institution d'une fête dont les cérémonies profanes ne rappellent rien de la fierté de mon caractère. La fête de Flore ne devoit pas être marquée par la licence vile qui est maintenant la loi de mon Autel.

= Allons, dit l'Empereur; me voilà plus embarrassé que jamais. Que ferai-je donc de ma fille ? Certes ! vous êtes toutes les trois bien aimables : mais après tout, je ne puis pas desirer qu'elle vous ressemble. J'irai trouver la Fée Sincéricotte; & si elle n'a pas la bonté de me donner une recette, j'abandonnerai ma fille à la Providence =.

Il alloit entamer de nouvelles questions lorsqu'il vit les portes de la salle s'ouvrir pour laisser voir une petite femme maigre, ridée, courbée; le menton pointu, les lèvres éteintes, & le corps tremblant comme la feuille sur l'arbre.

= Me voilà, dit la Fée. Que voulez-vous davantage, mon bon Empereur? ces trois Dames ne vous ont-elles pas très-ſagement conſeillé? C'eſt moi qui les ai envoyées ſur votre chemin, & vous êtes ici chez moi. Retenez bien; profitez bien; & faites pour le mieux.

Allez-vous dire que je radote parce que je ſuis un peu vieille, froide, & qu'il n'y a plus que le cœur de chaud en moi? Il en eſt pourtant bien d'autres qui diront un jour: « Ah! mon beau front poli comme ivoire, mes beaux cheveux blonds & mes ſourcils, & mon regard joli, & mes lèvres vermeilles! Ah! mon bon temps, mon bon temps, qu'êtes-vous devenu!

Telle eſt la deſtinée de l'humaine beauté. Entre nous autres pauvres vieilles, quelle eſt notre peine, ſi ce n'eſt le regret du temps paſſé? Hélas! quand on nous laiſſe accroupies au coin du petit feu de chenevotes ſi vîte allumées, ſi vîte éteintes! Ainſi fûmes-nous, faut-il dire, ainſi ſeront les autres.

Eh bien, mon Empereur, tout cela ne vous dit-il pas ce qu'il faut faire de

de la fillette ? croyez-vous qu'il soit bien utile d'être sage ? croyez-vous que cela soit aussi aisé que de souffler en l'air ? Qu'elle soit bonne, votre Princesse ; qu'elle soit douce, généreuse, compatissante ; qu'elle ait un bon esprit, de la décence, du courage, & qu'elle aime bien, ne voilà-t-il pas assez de vertus ? Laissez le reste à Dieu, qui tient tous les secrets du monde dans ses mains.

= Ma bien aimable Fée, vous avez beau dire, interrompit l'Empereur ; ce seroit un grand mérite à ma fille si elle étoit sage. = Elle n'a qu'à toujours dire qu'elle l'est, & soyez sûr que c'est la même chose : car enfin, de quoi est-il question ? d'être heureux, & de rendre les autres heureux ? C'est ce qui arrive quand une femme est bien discrète, & qu'elle entend bien à cacher des vérités auxquelles on ne pourroit remédier.

= En vérité, dit l'Empereur, vous avez raison ; nous devons bien des remerciemens à une femme qui nous épargne la connoissance de son intérieur, qui nous aveugle sur un caprice, sur

une infidélité. L'obscurité est plus douce que la lumière. Mais dites-moi, la bonne Fée, la main sur le cœur, est-ce que vous avez été aussi . . . ?

= Ah ! que vous dirai je, répondit la Fée ? J'ai bien à regarder dans le passé ; j'ai refusé mes amours à de bien honnêtes gens, à de beaux & braves Chevaliers, même à des Princes, ce qui ne fut pas en moi grande sagesse. A qui les ai-je données ? à un simple garçon rusé qui me rudoyoit, & qui ne put me faire assez de chagrins pour que je cessasse de l'aimer. Sur mon ame, je l'aimois bien. M'eût-il dit de lui baiser les pieds, je l'aurois fait. Je pleurois lorsqu'il m'étoit infidèle, & j'étois une Reine lorsque j'avois pu le ramener. Je me suis pourtant consolée de sa mort, mais pas encore bien du temps que j'ai perdu par mon obstination dans ce cher amour. Quand je pense à ce que je fus, à ce que je suis ; quand je pense qu'il n'est plus de remède pour moi, & que je ne puis dorénavant me faire aimer que par mon bon cœur. Pitié ! pitié ! le Ciel préserve la fillette d'être si mal avisée !

Ecoutez ; je vais vous raconter une hiſtoire à mon tour. Vous ne ſaurez où j'en veux venir, qu'à la fin.

Il y avoit un homme très-aviſé, qui avoit regardé le monde avec de très-bons yeux, juſqu'à l'âge de ſoixante ans. Alors il étoit encore garçon. Il perdit l'uſage de ſes yeux, & le jour qu'il ſe connut aveugle, il ſe dit : « Bon, me voilà tout-à-fait dans le cas de me marier ».

Il ſe repoſa ſur les ſervices de ſes amis pour lui déterrer une fille qui voulût l'épouſer, tout vieux & aveugle qu'il étoit. Il ne demandoit ni naiſſance, ni richeſſe. Il avoit ſeulement la fantaiſie que ſon épouſée fût jeune, ſi jeune qu'elle ne paſſât pas dix-huit ans.

Son ami de confiance avoit à la main une femme qu'il voulut préſenter. Le malheur, ce fut qu'elle n'étoit plus aſſez jeune. Mais un aveugle n'y voit pas ; & il eſt plus aiſé de ſe retrancher des années que de reprendre celles qui ſont perdues.

L'ami dit à l'aveugle : = Je vous ai trouvé une fille comme vous la voulez ;

ſage, belle, d'une ſociété douce & gaie, bonne ménagère, & dix-huit ans. = Ah ! bon Dieu ! tant de qualités à dix huit ans ! ſait-elle parler ? = Comme un Ange : vous ſerez charmé. = Non, non, dit l'aveugle ; je ne veux pas d'une fille de dix-huit ans qui ſait parler =.

Néanmoins l'ami préſenta la Dame comme ſi c'étoit une autre. L'aveugle lui demanda quel étoit ſon âge. = Dix-huit ans. = Et comment pouvez-vous épouſer de bon cœur un homme de ſoixante ans qui eſt aveugle ? = C'eſt peut-être à cauſe qu'il eſt aveugle & qu'il a ſoixante ans. = Bon cela, dit le vieillard : c'eſt aſſez franc, ce que vous dites. Mais on n'eſt pas ſi franche à dix-huit ans, ma chère amie : n'en parlons plus =.

Trop parler nuit. L'ami, qui vit congédier ſa protégée, en cherche une autre qui fût aſſez habile pour le gliſſer dans la ſucceſſion de l'aveugle, au cas qu'elle épousât. Celle-ci pouvoit avoir eu trente ans. L'aveugle lui dit : = Vous voulez donc bien m'épouſer, Mademoiſelle ? = Monſieur, j'en ferois mon

bonheur. = Très-bien, Mademoiselle : mais serez-vous bien sage ? = Monsieur, je recevrai vos leçons, & je vous obéirai de tout mon cœur. = Encore très-bien, Poulette : mais je veux vous dire que vous verrez bien des hommes charmans ; & les hommes d'aujourd'hui.... = Ah ! fi, Monsieur, ne me parlez pas des hommes d'aujourd'hui. = Vous n'y songez pas, ma belle amie : jamais fille de dix-huit ans n'a connu les hommes du temps passé. Adieu, mon enfant =.

L'ami se vit dans la nécessité de produire une autre femme, & de l'endoctriner mieux. Il en trouva une qui traita la dernière de sotte, & qui se répandit ses boucles de cheveux sur les joues pour paroître coiffée en jeune fille, au cas que le vieillard suppléât de la main à ses yeux : ce fut ce qui arriva.

Bon, ceci, dit l'aveugle ; je suis sûr que cette aimable Demoiselle n'a pas plus de dix-sept ans. = Vous vous trompez, Monsieur, j'en ai bien davantage. = Que je touche vos menottes, belle amie. Je sens en effet que vous pourriez avoir quelques mois de plus. = Tenez, Monsieur, c'est tout inutile ; j'ai dix-

huit ans & deux mois. = Cela eſt incroyable, mon ange, ou bien ma ſcience eſt fauſſe. Que je touche encore vos cheveux. Voilà qui eſt pourtant comme de la fine ſoie. Mais vous avez des maux de tête : voici pluſieurs brins qui ſont blancs. = Oh ! Ciel ! que dites-vous, Monſieur ? moi, des cheveux blancs... ! Il eſt vrai que j'ai de cruels maux de tête : mais je ne croyois pas avoir des cheveux blancs. Au ſurplus, comment avez-vous vu s'ils ſont blancs ou s'ils ſont noirs. = C'eſt vous qui me l'apprenez, belle Dame. = Moi, je n'en parlois que par conjecture =.

Enfin, l'ami voulut eſſayer une dernière fois, & découvrit encore une femme bien mûre. A celle-ci le ruſé vieillard prit les deux mains en lui diſant : = Vous avez un petit amoureux, ma charmante ; mais je vous préviens que ſi vous m'épouſez, il ne faudra plus jouer avec lui comme vous avez fait. = Monſieur, en vérité, je n'ai point d'amoureux. = Si fait, ſi fait ; & je vous avertis qu'on a vu.... Rappellez-vous quand : c'eſt ce jour où vous fîtes ſemblant de lui pincer l'oreille pour lui voler un petit

baiſer..... Que cela ne vous faſſe pas rougir. Pourquoi rougiſſez-vous ? = Monſieur, je vous aſſure que je ne rougis pas. = Tant pis donc, Madame : car, vrai ou faux, ce que je vous dis auroit fait rougir une fille de dix-huit ans =.

Alors il fut décidé que le fin aveugle étoit le plus clairvoyant des hommes, & qu'on auroit moins de peine à tromper un homme qui auroit ſes deux yeux.

De cette hiſtoire, pourſuivit la Fée, il faut, mon bon Empereur, vous en ſouvenir pour la raconter à votre fille, afin que d'abord elle apprenne à répondre ce qu'il faut ; afin qu'enſuite elle apprenne combien il eſt difficile de jouer un rôle, & néceſſaire d'être ce qu'on eſt. J'ai vu que la meilleure ruſe des femmes étoit la ſincérité ; & qu'elles ſont bien heureuſes, quand une fois on les croit ſur tout ce qu'elles diſent.

Vous raconterez encore cette hiſtoire au mari que vous donnerez à votre fille. Il verra, du premier coup-d'œil, que l'exemple de l'aveugle ne doit point être imité. Qui creuſe trop, trouve le tuf ; qui épluche trop, rien ne lui reſte dans

la main. Qui veut voir trop clair, eſt ébloui. Le monde ne ſeroit pas ſi beau, ſi tout y étoit à découvert; & ſans un peu de tromperie, bien innocente, où ſeroit le charme de la ſociété =?

Le bon Agamos retourna dans ſon Empire, auſſi inſtruit qu'il étoit avant ſon départ. Les trois Déeſſes remontèrent dans les Cieux; & pour concluſion du Roman des trois Dames, la Fée Sincéricote ſouffla ſur les trois pavillons qui diſparurent.

TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

LES TROIS FÊTES,

DONNÉES A SAINT-MAUR DES FOSSÉS, A FRANÇOIS PREMIER;

Manuscrit trouvé dans un vieux bahut, à l'Abbaye de ce Bourg, lors de sa destruction en 1733.

TOUS les Habitans de Paris connoissent sans doute le Château de Saint-Maur, qui n'est éloigné que de deux lieues de leur Ville. Mais il en est beaucoup qui se contentent d'aller danser dans le Parc, ou de descendre dans la charmante prairie qui est en bas, ou de jouir de la vue délicieuse des côteaux de la Marne : ils ne savent pas, & ne s'embarrassent guères de savoir tout ce qui est arrivé dans ce beau lieu, au vieux temps.

On y foule cependant à chaque pas les mo-

numens de nos anciens Preux, & la terre sur laquelle ont marché les Rois, les Reines, les grands Chevaliers, les honnêtes & discrètes Demoiselles de la France.

(1) Le fameux Cardinal du Bellay (A), Evêque de Paris, & de bien d'autres Siéges encore, qu'il occupoit à la-fois, selon l'usage de ce temps; ce grand Ministre, cet ami de François Premier, né en 1492, étoit Baron de Saint-Maur. C'est lui qui fit bâtir le Château, à la façade duquel il fit graver ces trois vers latins de sa composition; car alors les Ministres savoient faire des vers, & même des vers latins:

« *Hunc tibi, Franciſce, assertas ob Palladis artes*
» *Seceſſum, vitas si fortè Palatia, gratæ*
» *Diana & Charites & sacravêre Camœnæ* ».

Ce qui signifie: *O Roi! si vous pouvez quitter un instant vos Palais, voici une retraite que Diane, les Graces & les Muses vous ont consacrée pour prix des Arts de Minerve que vous faites fleurir en France.*

Sur la même façade, on voit encore le buste de François Premier, avec des branches de lau-

(1) Voyez les notes à la fin de cet Extrait.

rier, & ce vers de Virgile sur le rameau d'or :

« *Carpe manu, namque ipse volens facilisque sequetur* ».

Cueillez-le, de lui-même & sans peine il suivra votre main.

François Premier alla souvent à Saint-Maur, où le Cardinal lui donna plusieurs Fêtes, parmi lesquelles nous en choisissons trois que voici, & qui sont intitulées : *Diane, les Graces & les Muses*, conformément à l'inscription rapportée ci-dessus.

PREMIÈRE FÊTE.

DIANE.

LE Cardinal, voulant remplir dans toute son étendue la devise qu'il avoit fait graver à la façade de son Château, quand il eut l'honneur d'y recevoir le Roi qui l'aimoit, lui donna d'abord le plaisir de la Chasse.

Déjà les Piqueurs, qui avoient été au bois avant l'aurore, avoient rapporté que leurs fidèles limiers avoient découvert un cerf dix cors, près de l'endroit du chêne sous l'ombrage duquel Saint-Louis se plaisoit à rendre lui-même, sans frais, la justice à ses Peuples, & où depuis on érigea un obélisque. A ce rapport, la meute s'évertue, les coursiers s'animent, le Roi part de Saint-Maur, & l'escadron doré le suit. On lance le cerf qui débuche

dans les plaines du midi, & qui, trouvant-là un relais, ſe replie & retourne en mille crochets vers le lieu qu'il avoit quitté. Tout le bois de Vincennes retentit des bruits redoublés de *tayaut*, *tayaut*.

L'animal eſt preſque aux abois; il eſt forcé de prendre la voie qui conduit au rendez-vous.

François Premier l'y ſuit d'abord, à la tête des Piqueurs. Il étoit loin de ſe douter de ce qui alloit lui arriver : il trouva au rendez-vous un ſpectacle qui avoit l'air d'une féerie : c'étoit ſur les bords de la Marne. Cinquante jeunes filles, habillées à la manière des Lacédémoniennes, ou des Guerrières du Thermodon, ayant toutes le ſein & une jambe nus, étoient aſſiſes ſur le gazon. Une autre, qui paroiſſoit leur Souveraine, brilloit ſous le croiſſant de Diane : elle en avoit l'arc, les flèches & le carquois; elle étoit plus belle que cette Déeſſe, même quand elle étoit dans les bras du bel Endymion. La jeune Déïté va à la rencontre du Roi, qui recon-

noît ſa belle-fille, cette charmante Dauphine, qui depuis, ſous le nom de Médicis, fit tant de mal à la France, qui mais alors n'en étoit encore que l'idole. C'étoit une autre Diane en effet, qui venoit eſſuyer la ſueur du front majeſtueux de Jupiter, que quelqu'inclination furtive avoit ſans doute fait deſcendre de l'Olympe. Elle lui récita, avec une grace infinie, des vers qui exprimoient la choſe bien autrement que nous ne pourrions dire. Après Diane, une de ſes compagnes, ſous le nom de Caliſto, nom heureux qui devoit rappeller à Jupiter une des plus douces aventures de ſon immortelle carrière, chanta les exploits du galant Monarque, ſa bravoure, ſa gentilleſſe & ſon trop dangereux talent de plaire. D'autres l'entourèrent de guirlandes : celles-ci approchèrent leurs mains délicates de l'étrier ; & en ſe penchant bien fort, pour épargner une chûte au Prince qu'elles aimoient, elles l'engagèrent, par des regards décevans & *mignards*, à deſcendre : celles-là, quand il fut deſcendu, lui ôtèrent bien

doucement son baudrier, son épée, ses éperons.

Quand tout cela fut fait, Diane, plus *mignarde* elle seule que tout son escadron, vint baiser *fort dévotieusement* les mains du Monarque, qui, ne se sentant pas d'aise, la baisa, mille & mille fois, elle & toute sa bande.

Après quoi une musique guerrière se fit entendre derrière une haie voisine. Diane & ses Nymphes se mettent en mouvement. Vous auriez cru voir les jeunes filles de Sparte préluder à la joûte sur les bords de l'Eurotas. Le combat commence : c'étoit un vrai Pugilat.

= Ah ! dit le Connétable Anne de Montmorency à l'Amiral de Chabot (B), je n'ai jamais vu de bataille dont l'ordonnance me ravît plus que celle-ci. = Fi, répondit l'austère Chabot, les femmes sont des enchantereſſes : voyez-en l'effet ; voyez notre jeune Roi céder à leur magie. Monsieur le Connétable, croyez-moi, ceci ne vaut rien pour nous. Je m'enfuis, car elles m'enchanteroient aussi. = Vous avez peur, re-

prit Montmorency ? = *Oui, voirement*, s'écrie Chabot, *& plus peur que je n'eus onc, à la vue de tous les lanſquenets des Allemagnes* =.

Pendant ce dialogue des deux Preux, la troupe de Diane faiſoit tout ce qu'il falloit pour les enchanter en effet ; c'étoient des mouvemens, des yeux, des voix, des accens, un coup-d'œil, la volupté en perſonne.

Déjà le ſoleil baiſſoit, & les reflets de ſes rayons d'or donnant ſur la peloufe, ſur l'eau, ſur le côteau, ſur tout ce qui l'embelliſſoit, modifioient & prolongeoient l'ivreſſe.

Un ſouper ſplendide ſe trouva préparé, pour le Roi, comme par un coup de baguette : mais ce ſouper, ſervi par les Nymphes, ôta tout appétit au Roi. Il auroit refuſé le nectar & l'ambroiſie.

On deſſervit bientôt, on ſe promena, on s'égara, on ſe retrouva ſur les bords de la Marne. De riches & galantes gondoles, auſſi magnifiques que celle qui, quelques années auparavant, avoit apporté la charmante Dauphine

à Marseille, se trouvèrent prêtes pour recevoir le Roi & toute sa Cour. On s'embarque, on remonte la rivière ; une nouvelle musique, plus délicieuse & plus douce, enchante les bords de la Marne. Les Religieux de Saint-Maur (C), qui s'en alloient au Chœur pour chanter les louanges de Dieu, n'en eurent pas la force, entendant les mélodieux accords de cette musique profane. On remonte au Château : la soirée étoit délicieuse ; il n'est pas possible de se séparer ; le sommeil a fui de toutes les paupières. Qu'arriva-t-il pendant cette nuit dans les sombres allées du parc de Saint-Maur ? Que virent les Dryades, les Hamadryades, les Napées, qui présidoient à ces arbres & à ces vallons ? Je ne sais : mais le Roi fut ravi ; jamais Saint-Germain, Vincennes, Fontainebleau, ne lui avoient offert tant de délices. Le Cardinal du Bellay, qu'il aimoit beaucoup, lui en parut mille fois plus aimable.

Mais ce Cardinal se dispose à préparer de nouveaux amusemens au Mo-

narque ; & ayant appris que dans huit jours il reviendroit encore à Saint-Maur, il ne penſe plus qu'à de nouveaux préparatifs.

SECONDE FÊTE.

LES GRACES.

Le Cardinal du Bellay avoit dans l'esprit toutes les ressources & toute la galanterie nécessaire pour imaginer une autre Fête : mais sachant que toutes les productions du même homme ont toujours des ressemblances sensibles, il aima mieux, cette seconde fois, s'en rapporter à son petit troupeau. Or, le petit troupeau de ce savant & aimable Prélat, étoit l'assemblage de tous les gens de mérite qu'il y avoit en France dans le renouvellement des Lettres. Parmi ces Littérateurs, figuroient principalement Guillaume Budée (D), Salmon-Macrin, Pierre de Montdoré, & Michel de l'Hopital, jeune encore, mais dont l'ame ardente & vertueuse promettoit déjà un grand homme de plus à la France.

Quand le Cardinal eut confié à ces

quatre perſonnages ſon idée vague de donner au Roi & à ſa Cour une ſeconde Fête dont le ſujet fût les Graces, chacun, comme de raiſon, opina ſelon ſon goût particulier.

Le pieux Budée dit : = Monſeigneur, pour donner au Roi très-Chrétien une Fête digne de lui, vous n'avez qu'à deſcendre en ce Moutier fameux par la ſainteté du lieu, par le nombre infini de pélerinages qui s'y font, par les pas encore empreints de nos Rois de la première, de la ſeconde & de la troiſième Race; la glorieuſe route en eſt tracée au jeune Souverain qui nous gouverne. Quoi de plus *gracieux*, que de lui dire : « Succeſſeur de Clovis, de Charlemagne & de Saint-Louis, aſſimilez-vous à eux par la dévotion, comme vous êtes leur égal en bravoure, & leur ſupérieur en gentilleſſe ».

= Voirement, dit le Poëte Salmon Macrin (E), qui avoit la tête plus pleine de mythologie que d'autre dévotion, voilà un beau cadeau à faire au plus galant des Rois, & à la petite-fille des grands Médicis, élevée par eux

dans la magnificence profane des Fêtes Grecques & Romaines, & dont les oncles, honorés de la Thiare, ont toujours eu recours à la Fable dans les superbes divertissemens qu'ils ont donnés ! Monseigneur, ne faut point vous marteler la tête pour si peu de chose : votre Fête est toute trouvée : flanquez-moi les trois Graces à la tête de notre bon Roi ; il les aime, il est galant : cela lui plaira ; vous devez en être sûr. N'avez-vous pas vu naguères sa joyeuse ivresse à la Fête de Diane & de ses Chassereresses mignonnes ? Voilà son goût, Monseigneur ; prenez-le par-là. Il faut donner au Convive qui nous vient voir, le plat qui lui plaît =.

Montdoré (F) voulut concilier Budée & Salmon Macrin. = Monseigneur, dit-il au Cardinal, ces deux Messieurs ont raison, & n'ont pas raison. Je ne voudrois pas, comme vous l'insinue notre sage maître Budée, faire de l'Eglise de l'Abbaye, le Théâtre d'une Fête. Ce grand Monument de la piété de nos Rois est un objet de recueillement, non de dissipation. Ne prenons donc rien de l'Eglise, mais emprun-

tons quelque chose du Moutier. Le Moutier a un jeune Joyau, qui pourra faire du bruit dans le monde, par le nombre infini de ses connoissances & de ses mignardes inventions : c'est un jeune Frère Lai, qui s'appèle Rabelais ; il est savant en toute sorte de discipline, comme feu Pic de la Mirandole ; il a de l'imagination. Faites-le venir, Monseigneur ; il conciliera, vous dis-je, le sacré avec le profane.

= Ce mélange-là est détestable, dit Michel de l'Hôpital ; il ne faut pas joindre ce que la nature des choses désunit. J'ai vu d'ailleurs, & je connois aussi ce petit Moinillon de Rabelais. J'avoue qu'il est fort éveillé : mais un Moine éveillé, n'est pas assez pur pour chanter les Graces. Les chanter, c'est chose inutile ; montrons-les plutôt à notre jeune Monarque. J'en ai trouvé trois qui valent mieux que celles d'Homère ; elles sont plus sages, elles sont vivantes. Les Rois ont besoin d'amusemens tout neufs. Vous voulez amuser le nôtre, Monseigneur ; je n'examinerai pas s'il ne vaudroit pas mieux l'instruire : n'im-

porte. Amuſez-le, ſi vous en avez l'envie ; mais en l'amuſant, touchez ſon cœur, & montrez-lui l'image de la vertu : il y gagnera, & nous auſſi. Je ne trouve rien de ſi vain, de ſi froid, de ſi faſtidieux, à la longue, que de vouloir toujours flatter les ſens. Ah ! Monſeigneur, laiſſez ce ſoin aux Courtiſans ; ils ne l'auront que de reſte !

Dans la nouvelle Fête que vous apprêtez, voici donc mon avis, puiſque vous me le demandez. Je connois trois ſœurs de noble race, d'une modeſtie parfaite, pauvres & belles. Elles ſont filles d'un Gentilhomme d'Anjou, plus riche des dons de Minerve que des tréſors de Plutus. Vous le connoiſſez, Monſeigneur ; c'eſt l'honnête & vertueux Jean Morel. Ces trois ſœurs qui ne ſont que ſages, gentilles & belles, ne trouveront point de mari ; on n'épouſe plus la pauvreté. Préſentez-les toutes trois à notre jeune Monarque. Vainement chercheriez-vous dans tout ſon Royaume trois Demoiſelles qui euſſent plus de graces. Il eſt un peu voluptueux, notre Roi : mais il a l'ame

belle ; & le caractère ſacré de la vertu n'en eſt pas encore effacé. Habillez les trois ſœurs de blanc, ſymbole de leur pureté. Leurs yeux commandent le reſpect ; elles en inſpireront même à la Majeſté Royale ==.

Cette idée du fils d'un Juif, qui devoit depuis parvenir à la dignité de Chancelier de France, plut au Cardinal : il pria Jean Morel, qui étoit alors à Paris, de lui amener ſes trois filles, qu'il s'offroit de préſenter au Roi, avec lui, à Saint-Maur.

Morel ſe rend à cette invitation obligeante du Prélat : on trouve les trois ſœurs plus modeſtes, plus belles encore que Michel de l'Hôpital ne l'avoit dit.

Le jour convenu, le Roi arrive pour la ſeconde fois à Saint-Maur. La beauté de la première Fête, racontée par-tout, y attira encore plus de monde. Non-ſeulement toute la Cour & toute la Ville y étoient venues en foule ; mais on y vit juſqu'à douze Cardinaux, ce qui fit dire à Michel de l'Hôpital que le Sacré Collége avoit quitté

quitté les bords du Tibre pour ceux de la Marne.

Cependant on ne savoit pas encore quelle sorte de divertissement on alloit avoir ; & plus les talens du Cardinal étoient connus en ce genre, plus grande étoit la curiosité des femmes. La vive Dauphine, qui avoit été du secret la première fois, & à qui on n'avoit pas dit un mot celle-ci, brûloit d'impatience.

Le Prélat conduisit enfin le Roi dans une salle, en face des parterres, considérablement augmentée & embellie, depuis, par cette même Dauphine dont nous parlons. Tout y est calme & tranquille. Rien n'y annonce une Fête. La conversation étoit fort languissante. Mais voilà qu'une porte à deux battans crie sur ses gonds : on regarde avec avidité ; on voit une autre salle ornée dans la plus grande simplicité, & dont tout le luxe ne consistoit qu'en roses & en guirlandes d'une infinité de fleurs. Trois jeunes Immortelles sembloient descendues de l'Olympe pour animer cette décoration champêtre : elles étoient immobiles sur des blocs

de marbre auſſi blanc que leur teint. Un cri général d'admiration ſe fait entendre, & ſe confond. La première des ſœurs, qui ſe nommoit Camille, fait un mouvement pour s'approcher du Roi, & la décence elle-même forme ce mouvement; Lucrèce, la ſeconde, avance un pied timide; & Diane, la dernière des ſœurs, la ſuit. La pudeur donna dans ce moment à leurs joues plus de fraîcheur & d'éclat que n'en avoient toutes les roſes qui les entouroient.

L'une récita au Roi des vers latins qu'elle avoit faits elle-même, & qui furent entendus de tous les Auditeurs, excepté du Connétable de Montmorency, qui, très-fâché de voir qu'on ne parlât pas toujours françois en France, ſe les fit expliquer, en jurant, par notre petit Moinillon Rabelais, qui fit depuis extaſier nos ancêtres par ſes merveilleuſes proueſſes de Gargantua.

L'autre déclama une Ode italienne, dans laquelle elle vantoit les lys, celui qui en ſoutenoit alors le globe immortel, ceux qui en relevoient l'éclat; & parmi leſquels elle n'oublia pas l'aſtre

de la jeune Dauphine, émanation céleſte des généreux Médicis, qui venoit luire en France : compliment trop flatteur, adreſſé à une femme qui devoit coûter bien des larmes à nos aïeux ; compliment applaudi néanmoins de toute la Cour, excepté de M. de Vendôme, qui ſecoua les oreilles, comme par un preſſentiment du mal que cette Princeſſe devoit faire à ſon petit-fils.

Enfin, la troiſième lut un Poëme françois plein d'eſprit, de feu, d'intérêt & de mignardiſes.

Quand elles eurent ceſſé de parler, le charme continuoit d'agir dans les oreilles : on croyoit les entendre encore. L'eſprit avoit été nourri, le cœur étoit ſatisfait. Le Roi enchanté ne ſe laſſe point d'admirer, de reſpecter ces vertueuſes & ſavantes ſœurs. = Vrai Dieu, dit-il, je n'ai plus rien à envier à mon frère Henri d'Angleterre : s'il a trois Seymour (G) dans ſes Etats, mes trois Morel les valent bien. Monſieur le Cardinal, je le vois, vous avez voulu me donner trois Graces ; elles le ſont certes ; elles ſont plus encore, elles peuvent figurer comme trois Minerves. O gentes

pucelles, qui par le plus rare accord avez su réunir beauté, vertu & science, je prétends que vous serviez de modèle à toutes les Dames de ma Cour; & puisque Monsieur le Cardinal a bien voulu faire de moi un Apollon, je le ferai: mais ce sera pour vous donner le los & guerdon que vous méritez. Prenez donc de ma main ces trois lauriers, & apprenez de moi qu'il est plus beau encore d'en être digne que de les distribuer. Merci vous die, filles très-sages, qui venez de communiquer votre sagesse à moi qui suis votre Roi: voirement vous m'avez donné un plaisir de vertu qui en vaut bien d'autres. Je savois bien que la vue des Graces pouvoit nous rendre plus Damerets, mais non plus respectueux; & c'est pourtant ce que vous avez fait. Morel, je vous félicite d'avoir de pareilles enfans. Amenez-les moi quelquefois à mon Palais des Tournelles, afin qu'elles embaument un peu ma Cour: je sais qu'elle a parfois besoin de sagesse. Et vous, Monsieur le Cardinal, vous m'avez donné la plus satisfaisante des Fêtes. = Sire, répondit du Bellay, c'est votre cœur

seul qui en a fait tous les frais ; & c'est ce jeune homme, Sire (en lui montrant Michel de l'Hôpital), qui m'en a donné l'idée. = Ce ne peut être qu'un jeune homme de bien, dit le Roi en regardant ce dernier. Continuez, mon fils, à être *probe ;* si ce n'est toujours le moyen de réussir, au moins c'est celui d'être toujours bien avec soi, ce qui est beaucoup =.

On étoit venu à Saint-Maur pour avoir du plaisir, pour y trouver des dissipations dans le goût de la chasse : c'étoit bien le contraire. Et pourtant, qui le croiroit ? chacun fut content. Au lieu de rire & de folâtrer, vains amusemens qui fatiguent, on s'intéressa. Le Roi voulut que les trois sœurs soupassent avec lui. Il leur fit mille questions sur leurs études, leurs occupations, leurs goûts ; il leur demanda par quel moyen nouveau elles avoient appris si promptement les Langues de l'antiquité ; il desira savoir des détails sur la sage Antoinette de Loyne, mère de ces trois jeunes merveilles ; enfin, il voulut apprendre par quel art inconnu jusqu'alors, & qu'on ne

trouve point dans les Livres, elles avoient ſu ſupporter la pauvreté.

Pour entendre les réponſes de ces perſonnes véritablement intéreſſantes, tous les Courtiſans, pour qui un pareil ſpectacle n'étoit pas ordinaire, ſe preſſent. Elles rendent un compte ingénu & ſimple de l'emploi du temps, ſi lent pour la plupart des hommes, & toujours trop rapide pour elles : elles auroient voulu, diſoient-elles, arrêter ſa roue ; hélas ! & il les emportoit avec l'Univers ſans pitié & ſans miſéricorde, par la force de ſon mouvement invincible. Elles diſent que l'étude des Langues anciennes n'eſt qu'un jeu pour un eſprit libre & dégagé des vaines occupations de la frivolité ; elles ajoutent que ce jeu ſe convertit en un plaiſir pur, quand, une fois avancé dans l'étude de ces Langues, on commence à pouvoir lire ſeul ces grands originaux, qui, plus rapprochés de la Nature, en conſervent le ſacré caractère. En parlant de la vertueuſe Antoinette de Loyne leur mère, leurs yeux ſe couvrent de pleurs involontaires, & le ſourire ne revient em-

bellir leurs lèvres que lorſqu'elles rencontrent les regards du reſpectable auteur de leurs jours. Elles racontent alors les tendres ſoins que leurs deux parens ont pris de leur enfance ; la douceur maternelle, la ſollicitude paternelle, & leur propre empreſſement, qui, par le plus juſte retour, les a toujours portées elles-mêmes à payer tant d'amour & de peines. Quant à leur pauvreté, qui étonnoit le Roi, elles répondent qu'elles ne ſavent point comment on ſupporte les richeſſes, ſcience bien plus difficile ſans doute, & qu'il y a des moyens faciles & ſimples de s'arranger avec la pauvreté. Elles diſent que le plus sûr étoit de former peu de deſirs pour ſoi ; qu'à la vérité la privation les tourmentoit ſouvent, non pour l'inſtant, non pour elles, mais pour l'avenir, pour leurs parens ; que cependant, comme elles étoient beaucoup plus jeunes, & qu'elles avoient des doigts, de la ſanté, un bon cœur, la Providence ſeconderoit ſans doute leur tendreſſe, & qu'elles eſpéroient bien éloigner pour toujours

l'indigence de deux têtes qui leur étoient si chères.

Elles tenoient ces discours avec des graces, avec une ingénuité qui attendrissoient toute la Cour. En les écoutant, on ne pensoit plus au bal, aux Fêtes, aux plaisirs. Les trois jeunes & savantes Fées avoient trouvé, sans y songer, le moyen de fixer tout la légéreté des Courtisans. Le Roi avoua qu'il n'avoit jamais été plus intéressé depuis qu'il étoit sur le Trône. Catherine de Médicis elle-même, qui avoit eu tant de succès en représentant Diane, à la première Fête de Saint-Maur, dit à ces charmantes enfans, en regardant obligeamment le Cardinal du Bellay, que les trois Graces valoient bien mieux que la Déesse de la Chasse.

Enfin tout le monde fut enchanté, mais le Roi plus que personne, parce que seul il fut assez heureux pour verser sur une famille honnête des bienfaits, qui, en lui ôtant la crainte de l'avenir, vinrent peindre la reconnoissance dans les yeux du père & des enfans; reconnoissance touchante qui fit descendre

bien délicieuſement dans le cœur de François Premier la douceur d'avoir fait du bien.

= Je ne m'étois donc pas trompé, s'écria ici Michel de l'Hôpital, en croyant que la plus belle Fête qu'on pût donner à un grand Roi, c'étoit l'occaſion de faire des heureux =!

François Premier s'arracha avec peine de Saint-Maur. Il étoit trois heures du matin quand on baiſſa le pont-levis de la porte Saint-Antoine, pour le laiſſer rentrer à Paris.

TROISIÈME FÊTE.

LES MUSES.

LE Cardinal du Bellay fut très-satisfait du second succès qu'il venoit d'avoir. Il rassembla quelques jours après son petit troupeau, & dit : = Mes amis, vous m'avez parfaitement servi dans l'envie que j'avois de plaire au Monarque qui nous gouverne. Mais j'ai encore besoin de vous; je veux couronner l'œuvre, je veux inviter encore une fois la Cour dans mon Châtel : & voici mon idée.

Nous avons cru devoir d'abord donner au Roi le plaisir de la Chasse, parce que c'est le délassement ordinaire de ses pareils.

Ensuite, sous prétexte de lui offrir le tableau des Graces, nous avons mieux fait ; &, par un art imperceptible à ses propres yeux, nous l'avons rappellé aux sentimens vertueux qu'il

a dans l'ame ; & nous l'avons véritablement intéreſſé.

Mais on ne peut pas toujours amuſer & intéreſſer les Rois : ils ont bien plus de loiſir que le commun des hommes, & il en eſt peu qui, comme le glorieux Scipion, deſtructeur de Carthage, ſachent mettre à profit par l'étude, les intervalles dont la vie des Grands eſt pleine (1). Ne pourrions-nous pas occuper notre Souverain, après l'avoir amuſé & touché ? Il aime les Lettres & ceux qui les cultivent : Rome n'eſt plus dans Rome ; elle eſt à Paris. Les Savans de la Toſcane & de Bologne arrivent à grands flots dans la Capitale. Notre jeune Dauphine, fille & nièce des Reſtaurateurs des Sciences, leur tend une main protectrice. En parlant de Littérature aux Courtiſans de ce Règne, c'eſt nous conformer à leur goût, & nous les

(1) C'eſt le ſens de cette belle & harmonieuſe expreſſion de l'Hiſtorien Patercule, en parlant de ce même Scipion : *Vitæ redundantis intervalla ſtudio diſpungere.*

voyons auſſi paſſionnés pour l'inſtruction, que pour la gloire & pour l'amour.

= Oui, dit l'Hôpital, offrons le Lycée, le Portique aux regards avides, aux ames combuſtibles de cette Nobleſſe impétueuſe.

=Nos Courtiſans ne ſont pas encore aſſez avancés, reprit Salmon Macrin, pour ſoutenir cet éclat. Tout ce qu'ils peuvent faire à préſent, c'eſt de pénétrer avec plaiſir dans le Temple des Muſes; & l'Hôpital peut figurer lui-même dans ce Temple, comme au Lycée & au Portique.

= Vôtre idée me ſemble heureuſe, répondit le Cardinal. Oui; ſur cet Amphithéâtre qui repréſentera aſſez bien le Pinde, groupons les Neuf-Sœurs: notre Apollon eſt tout trouvé, & ce'ui qui a imaginé la Fête des trois Graces eſt encore capable d'inſpirer le ſacré Vallon =.

L'Hôpital ſe récria contre ce projet: il dit que le Cardinal donnoit trop légérement ſes qualités aux autres; que lui même méritoit bien mieux de préſider les Neuf-Sœurs; qu'il en appel-

loit à Salmon Macrin, à tous les Connoisseurs, au Public qui lisoit avec délices les vers latins de son Eminence, imprimés depuis peu de temps. Enfin, Michel de l'Hopital se défendit si bien, qu'on fut obligé de nommer en sa place Pierre de Montdoré, que le Cardinal appelloit déjà *Musarum Sacerdos*. L'Apollon ayant donc ainsi été arrêté, on s'occupa du plan: on le suivit avec zèle; & quand il fut prêt d'être mis en exécution, le Cardinal alla au Palais des Tournelles faire sa troisième invitation au Roi : elle est reçue avec transport. Le plaisir & l'intérêt qu'on avoit déjà ressentis à Saint-Maur, en font espérer d'autres.

Toute la Cour arrive à cette Maison délicieuse, vers les quatre heures après midi. On prend des glaces au sallon; on regarde aux fenêtres, on ne découvre plus l'Amphithéâtre : il étoit ombragé, couvert de feuillages & revêtu de fleurs. Qu'est-ce que cela peut être? On brûle d'aller reconnoître ce changement, & l'on n'ose. Le Roi, plus hardi, donne la main à la belle Dauphine: on est au bas de l'Amphithéâtre;

on entend ſourdre un petit ruiſſeau, amené-là par miracle, & dans une ſeule nuit. Entre une colonnade de verdure s'ouvre une porte à deux battans; l'Amphithéâtre eſt retrouvé, mais il n'eſt plus reconnoiſſable. Deux cimes ſe préſentent, l'une conſacrée à Bacchus, repréſenté par le jeune Annebaut, & ſur laquelle on voyoit Ariane avec ſa couronne d'étoiles, quelques Nymphes, & Silène, qu'elles barbouilloient de mûres en riant, avec des rafraîchiſſemens qui couloient en longs ruiſſeaux de pourpre.

La ſeconde cime offroit un autre coup-d'œil; Apollon, à la blonde chevelure, touchoit, ou feignoit de toucher une lyre: plus bas, & dans l'ordre qu'elles ont au véritable Pinde, paroiſſoient les Neuf-Sœurs, avec les ſymboles différens qui les caractériſent: c'étoient des filles des plus honnêtes familles de la Bourgeoiſie de Paris, & dont pluſieurs des deſcendans, qui ne ſavent rien de tout ceci, ſubſiſtent ſans doute encore.

Apollon chanta en vieux françois une prophétie dans le goût du ſage

Merlin : = Quand adviendra, disoit-il, le temps où Prince procréé de moult haut parage, très-idoine sera à conduire belliqueux Ost au merveilleux hutin, & joindra au brandon de Mars celui de Cyprine, voire celui de Phœbus ? A donc, sonnez lyrettes à l'encontre des clairons guerroyans ; évertuez vous, Poëtereaux de la Gaule ; faites jaillir les flammettes de vos têtes, ô filles de Mnémosyne ! & chantez à l'unisson ce grand parangon de loyauté, de courtoisie & de bonne discipline !

= Ils sont arrivés, ajouta Calliope, qui étoit la fille d'un riche Marchand de fer de la rue Saint-Denis, ces jours de liesse ; il rend plus flamboyant l'Empire des lys, ce brave Jouvenceau couronné : pour lui le myrte sera toujours verd ; pour lui encore le double laurier croît dans les rochers de la Thrace & sur notre Pinde. Il est de race, ce loyal fils : du haut de l'Empyrée ses magnanimes Auteurs soufflent sur lui le feu dont ils étoient pleins : il aura la prud'hommie des Valois ; jà il ressent toute l'ardeur belliqueuse de Savoye ; jà la mignardise des Visconti

de Milan eſt empreinte ſur ſon front, où l'on diſtingue fort bien ſon lys & la-roſe; jà il aime les Savans & encore plus les Savantes. A donc, ſonnez lyrettes à l'encontre des clairons guerroyans, en attendant que je faſſe une Iliade en ſon honneur ==.

Melpomène leva le voile lugubre & ténébreux qui cachoit aux Spectateurs les traits radieux de la fille charmante du premier Echevin de Paris, & dit, avec un air de Prophéteſſe : == Il n'y a point de biens ſans peines. Las! que je vois de tribulations ſur ce front Royal! Le diadême les couvre un peu, mais leur racine eſt au cœur : c'eſt-là qu'elles ſe font ſentir. Je le ſais bien, moi, qui ſeule entre mes Sœurs ſais lire dans le cœur des Rois. O grand Deſpote des Gaules! défiez-vous du rang ſuprême ; & pour en éviter les malencontres ordinaires, rapprochez-vous de votre Peuple, prenez-en les vertus communes : ce ſont les bonnes; elles mènent au bonheur. Défiez-vous de l'ambition, de l'attrayante manie des conquêtes ; épargnez-moi enfin une tragédie, car je vous aime. A donc,

fonnez lyrettes à l'encontre des clairons guerroyans =.

Thalie, fille d'un Conseiller au Châtelet, ôta le masque qui déroboit la figure la plus fine ; & soudain, riant avec des graces qui enchantèrent toute la Cour, poursuivit : = Ma sœur Melpomène a toujours des pressentimens funestes, autant que hazardés ; elle voit tout en noir ; elle se met toujours dans la tête qu'il est indispensable de perdre le bien qu'on tient. Ma pauvre sœur ne jouit jamais : tant pis pour elle : j'aime à jouir, moi. Grand Prince ! ne soyez mie effarouché de ses propos tragiques. Cuidez au contraire que le Ciel vous sera toujours propice. Amant de la gloire, des Belles & des Muses, suivez votre carrière sans inquiétude, & venez quelquefois rire avec moi. A donc, sonnez lyrettes à l'encontre des clairons guerroyans =.

Clio, descendue d'un Maître de l'Epargne, montra au Roi un Volume blanc & une plume d'or, & dit : = Vous êtes dans l'âge de faire ; faites : Xenophon, Thucydide, Tite-Live,

& Salluſte, m'attendent là-bas dans un boſquet; ils m'aideront à compoſer votre hiſtoire; & ſi vous pouvez joindre le courage d'Alexandre à la gentilleſſe d'Amadis, je ſaurai bien chanter d'une voix plus forte que celle de mes Sœurs. A donc, ſonnez lyrettes à l'encontre des clairons guerroyans ==.

Uranie, ſœur de l'immortel André Tiraqueau (H), qui pendant trente ans n'en paſſa pas un ſans donner un Livre au Public & un enfant à l'Etat, ſe leva fièrement; & inclinant ſon aſtrolabe devant le Roi, elle dit : == Mes Sœurs ne s'occupent que du Temps & de la Terre; moi, je ne viſe qu'à l'Eternité & au Ciel. Je vais meſurer là haut la place qui ſe trouve entre le Lion & le Sagitaire, pour voir ſi je ne ſaurai pas y placer notre jeune Monarque, afin de conſolider le globe qui penche de l'autre côté. A donc, ſonnez lyrettes à l'encontre des clairons guerroyans ==.

Deux jeunes ſœurs Pariſiennes, qui repréſentoient Polymnie & Euterpe, ſe tenant par la main, & uniſſant la danſe au chant, vinrent enſuite avec

les deux autres Muſes qui reſtoient. Différens groupes ſe joignirent encore à la troupe d'Apollon. Les danſes & les chœurs commencèrent.

Toute la Cour fut enchantée, on ne ſait trop pourquoi : car premièrement les paroles ne valoient rien du tout ; & quoiqu'elles fuſſent en vers, nous avons préféré de mettre en mauvaiſe proſe le peu que nous en avons rapporté. Les Poëtes étoient alors bien chétifs ; on peut en juger par les Pſeaumes de Marot.

Quant à la muſique, ce n'étoit encore que du plain-chant, fort peu différent de celui que Charlemagne avoit rapporté de Rome en France comme une merveille, & ſur lequel Edwinge n'avoit pas laiſſé de chanter des paroles gauloiſes, dont elle tempéroit les duretés par la douceur de ſa voix. On n'avoit rien de mieux encore, du temps de François Premier, que cette muſique inſipide & mauſſade ; les Lully, les Rameau, les Gluck, les Piccini, les Sacchini, non plus que les Quinault & tant d'autres Poëtes agréables & faciles, n'étoient pas-là,

pour faire sentir à nos bons aïeux que leurs Musiciens & leurs Poëtes n'avoient pas le sens commun. On se contente du médiocre, quand on ne connoît pas le bon ; l'on ressemble aux enfans, que le premier joujou ravit, quelqu'informe qu'il soit, & qui se blasent bientôt avec les plus élégans qui se suivent.

Tout le monde étoit donc dans l'enchantement, parce qu'on voyoit une chose neuve. On se croyoit sur le Pinde. Montdoré, avec sa longue chevelure flottante, étoit le vrai Apollon. Les petites Bourgeoises de Paris paroissoient les filles de Mnémosyne ; les Musiciens étoient autant de Linus & d'Orphée, & les Poëtes autant de Pindare & d'Anacréon.

Le seul Montmorency, en franc Gaulois, ne trouvoit aucun sel dans cette Fête. Il se moquoit des filles de mémoire & de leur Chef. Il dit au Roi qu'il alloit gâter la Nation avec sa manie pour les Sciences ; que les Sciences étoient inutiles & bonnes seulement pour les gens désœuvrés ; qu'il le savoit bien, puisque sans elles, & même sans

connoître ſes Lettres, il n'avoit pas laiſſé de parvenir à un aſſez grand état en France. = Mon Compère, lui répondit le Roi, il me ſemble que vous ne parviendrez pas à celui de Profeſſeur dans le Collége que je vais fonder à Paris, & que j'aurois beaucoup de peine à me décider à vous faire mon Bibliothécaire. = Au contraire, Sire, reprit Montmorency, donnez-moi ces deux places, & je vous en rendrai bon compte. = Comment feriez-vous, interrompit le Roi? = Ce que je ferois, dit Montmorency, j'enrôlerois tous les Etudians de votre Collége, & les enverrois aux ban & arrière ban pour les oppoſer aux Lanſquenets. Quant à vos Livres, je les brûlerois tous ſans miſéricorde. = Barbare Attila, s'écria François Premier, vous brûleriez les Livres que m'a laiſſés le bon Roi Charles le Sage! = Oui, Sire, & plus vîte que je ne le dis, reprit l'ennemi des Lettres. Eh! de quelle utilité furent ces Livres au Roi dont vous parlez? Vous oubliez, Sire, que c'eſt l'épée de Dugueſclin, qui ne ſavoit pas plus lire que moi, qui a rendu ſon

Règne si glorieux. Or, cette épée, Sire, elle n'est pas tombée en quenouille ; je la porte à mon tour : ma main en soutiendra le faix, n'en soyez pas en peine. Pendant qu'on fera de beaux vers à Saint-Maur, j'espère bien aller faire de beaux faits d'armes contre vos ennemis ; ce qui donne plus d'embarras, & rapporte plus aussi. Ils me font rire, vos Savans, avec leur importance. J'aurois voulu les voir à Marignan contre ces vaillans Suisses qui prennent l'écriture pour de la sorcellerie & de la magie ; j'aurois voulu voir de quelle ressource leur auroit été leur plume. Encore une fois, Sire, on vous gâte en vous embrouillant l'esprit de toutes ces fadaises-là ==.

On voulut rire de cette étonnante dispute : mais Montmorency n'entendoit point raillerie ; & ayant rabroué le Roi, on sentit parfaitement qu'il seroit bien moins endurant pour tous les autres. Le Cardinal, qui avoit beaucoup d'adresse dans l'esprit, s'approcha dans ce moment du Connétable, & lui dit que la prochaine fois il lui donneroit à lui-même une Fête qui seroit plus

de son goût ; savoir un tournoi. = Mon frère de Langey en sera, ajouta du Bellay ; en attendant, souffrez, Monsieur le Connétable, que nous finissions la journée comme nous l'avons commencée =.

On reprit donc la danse, la musique & les vers. Il y eut ensuite des plaidoyers, dans le goût des Anciens, pour l'excellence respective des Sciences & des différentes parties de la Littérature. L'un s'efforça de prouver que la Philosophie, mère de toutes les connoissances humaines, en étoit aussi la plus intéressante. Un autre préféra à la Philosophie, l'Eloquence, plus nécessaire quand on est réuni en corps de Société. Un troisième s'efforça de prouver la supériorité de l'Histoire & son utilité plus sensible, par les grands modèles dont elle nous présente les tableaux. Un quatrième osa donner le prix à la Poësie, qui anime tous les êtres dans ce monde inférieur.

= Vrai Dieu ! dit Montmorency, & la guerre donc ! la guerre ! vous n'en parlez pas !

= Nous en parlerons, reprit du

Bellay, quand nous vous donnerons le tournoi =.

Cependant il étoit tard ; le Roi se retira fort satisfait encore de cette troisième Fête. Quant au tournoi, nous ne savons s'il eut lieu, & nous n'en trouvons aucun vestige dans le Manuscrit dont nous finissons l'Extrait.

NOTES.

Ce n'est point dans ce Morceau qu'on trouvera d'intérêt romanesque. Il n'a d'autre mérite, s'il en a un, que celui des anecdotes, qui, par une singularité étrange, deviennent plus piquantes en s'éloignant de nous. Pour satisfaire ce goût, que nous remarquons dans la plupart de nos Lecteurs, nous allons encore ajouter ici quelques notes sur les personnages dont nous venons de parler.

(A) Le Cardinal Jean du Bellay étoit agréable, à bien des titres, à François-Premier. Nous ne rapporterons qu'un seul

seul trait de sa vie, fort bonne d'ailleurs. Envoyé par ce Prince à Henri VIII, pour le détourner du Schisme, il en détourna en effet le Monarque Anglois, partit ensuite pour Rome, & apprit au Pape Clément VII cette nouvelle intéressante, en lui annonçant un Courier qui alloit arriver incessamment de Londres, & apporter la procuration de Henri. Le Courier n'étant pas arrivé le jour marqué, le Pape échauffé par les Agens de Charles-Quint, fulmina l'excommunication contre ce Monarque, malgré toutes les protestations de du Bellay, qui assuroit toujours l'arrivée prochaine du Courier, lequel apporta en effet la procuration le lendemain. Il étoit trop tard : le Pape se repentit de son impatience ; & du Bellay, qui avoit prévu tous les désastres qui alloient en résulter, en devint plus cher à tout ce qu'il y avoit de gens sensés à Rome. Sa sagesse avoit fait jetter les yeux sur lui pour l'honorer de la thiare. Mais le temps en étoit passé pour les François : Il mourut à Rome en 1560, laissant la réputation d'un grand Poli-

tique, d'un homme d'honneur, ſage, pacifique, & protecteur des Lettres. On a de lui des Poéſies latines qui ſont imprimées. M. de Langey ſon frère, Gouverneur de Piémont, étoit un grand Capitaine du temps. Il a laiſſé une Hiſtoire de France, un Traité ſur l'Art de la Guerre, & d'autres Ouvrages : il mourut en 1543.

(B) L'Amiral de Chabot étoit un franc Gaulois en courage, en probité, en honneur : c'étoit l'antipode d'un Courtiſan. Son auſtérité, analogue à celle du Connétable de Montmorency, les avoit liés d'une amitié fort étroite. L'auſtérité du Connétable ſouffroit quelquefois des éclipſes, & nous trouvons qu'il mena ſouvent la danſe à ce même Château de Saint-Maur, dont nous venons de parler. Mais l'Amiral de Chabot étoit intraitable ſur tous ces amuſemens arrivés naguères de l'Italie, & qu'il regardoit comme les avant-coureurs de la corruption. On raconte de lui une anecdote qui lui fait plus d'honneur qu'à François Premier : on parloit devant ce Prince de la manière quelquefois arbitraire avec laquelle on rendoit

alors la justice ; on ajouta que, quelqu'innocent qu'on fût, il étoit souvent difficile de s'en tirer. = Je ne crois point cela, dit Chabot. = Eh ! pourquoi, reprit le Monarque ? = Parce que, dit l'Amiral, la vertu triomphe toujours. = Voulez-vous parier, ajouta le Roi, que la vôtre ne vous tireroit pas des mains de mes Justiciers, si je vous livrois à eux =. Chabot accepta le pari : il fut livré, condamné, & délivré ensuite par le Monarque, qui lui dit, en lui rendant la liberté : = Vous voyez, Amiral, que l'innocence est fort peu de chose sans appui = ! Cet homme de bien a un beau monument dans l'Eglise des Célestins de Paris.

(C) Le Moutier de Saint-Maur étoit fort ancien, & l'Eglise étoit du même style que l'ancienne Sainte-Geneviève. Les Religieux y étoient fort studieux. François Premier les fit sécullariser. Devenus Chanoines, ils perdirent le goût des Sciences. On sait que le fameux Rabelais, dont il est fait mention dans notre Extrait, & qui étoit Domestique du Cardinal du Bellay, y obtint une Prébende, avec la Cure de Meudon,

quoiqu'assurément la licence de son style ne s'accorde guères avec la dignité d'un Chanoine ni celle d'un Curé. Le Chapitre de Saint-Maur fut lui-même détruit en 1733, & réuni au Chapitre de Saint-Thomas du Louvre de Paris.

(D) Guillaume Budée étoit un des plus grands Hommes de Lettres qu'il y eût en France. Jean de Lascaris le comparoit, pour le savoir, aux plus illustres Grecs. Erasme l'appelloit le prodige de la France. Il fit beaucoup d'Ouvrages sur la Théologie, dans un temps où cette Science étoit la plus considérée. François Premier prenoit plaisir à s'entretenir avec lui; & comme il lui trouva non-seulement beaucoup de science, mais encore beaucoup d'esprit, il le fit Maître des Requêtes, le nomma son Ambassadeur auprès de Léon X, & le combla de biens & d'honneurs. Budée étoit né à Paris en 1467, & mourut dans la même Ville en 1540. Il avoit été Prévôt des Marchands.

(E) Le propre nom de Salmon-Macrin étoit Jean Salmon. Ce fut François Premier qui lui donna le sobriquet de *Macrin*, à cause de son extrême maigreur.

Il étoit de Loudun, & fut le Disciple de Jacques le Fèvre d'Etaples, ensuite Précepteur de Claude de Savoie, Comte de Tende. Le Cardinal du Bellay, qui l'aimoit beaucoup, le regardoit comme son supérieur, & comme son maître, dans la Poésie latine. Salmon-Macrin fit, dans cette Langue, des Odes écrites avec tant de goût & de grace, qu'on lui donna le glorieux surnom d'*Horace François*. Parmi ces Poésies, on distingue sur-tout celles qu'il adressa à la belle Gélonis de Borsate sa femme. Il eut un fils (Charles Macrin) qui l'égala dans la Poésie, & le surpassa dans la Littérature grecque. Mais le sort du père & du fils fut bien différent : Salmon termina, de vieillesse, la plus agréable & la plus glorieuse carrière pour un Homme de Lettres, en 1555, à Londun, dans les bras de sa famille, ayant été aimé de François Premier, de Henri II, de tout ce que la France avoit d'illustre & d'estimable. Son fils, au contraire, ayant embrassé le Calvinisme, périt malheureusement au massacre de la Saint-Barthelemi en 1572, après avoir été Instituteur de la jeune Cathe-

rine de Bourbon, sœur de Henri IV.

(F) Montdoré, en latin, *Mons aureus*, étoit originaire de Paris. Il fut d'abord Conseiller au Parlement, & depuis Maître des Requêtes. Dans sa grande jeunesse il s'appliqua aussi à la Poésie latine, dans laquelle il excella. A ce goût il en joignit un beaucoup plus profond; il s'appliqua aux Mathématiques, & fit imprimer un Commentaire sur le dixième Livre d'Euclide. Le Chancelier de l'Hôpital, son ami, le compare à Epicharme comme Poëte & comme Géomètre. Ce grand Chancelier, ayant été disgracié en 1568, apprit avec douleur, dans sa retraite de Vignay, que Montdoré, le plus ancien ou plutôt le seul Compagnon d'étude qui lui restât, souffroit une persécution aussi dure que la sienne. On l'avoit chassé d'Orléans à cause de son attachement pour le Calvinisme. On le poursuivit encore pour l'assassiner. Enfin, il arriva à Sancerre, en Pays de connoissance, c'est-à-dire, au milieu des Huguenots. Il y mourut paisiblement en 1570.

(G) Anne, Marguerite & Jeanne de Seymour, étoient filles d'Edouard de

Seymour, Protecteur du Royaume d'Angleterre sous Edouard VI, & Duc de Sommerset, qui eut la tête tranchée le 24 Janvier 1552: ce malheur domestique ne fut pas le seul que ces trois savantes sœurs éprouvèrent. Leur tante, Jeanne de Seymour, Reine d'Angleterre, fut pareillement décapitée, comme l'on sait, par la volonté tyrannique de Henri VIII son époux. Cette double calamité fut très-sensible aux Demoiselles dont nous parlons. Elles avoient déjà formé le projet de ne contracter aucun engagement qui les séparât, & qui pût affoiblir le goût qu'elles avoient pour l'étude. Elles s'affermirent encore davantage dans cette résolution, & continuèrent d'honorer leur Patrie par leur candeur, leurs vertus & leur science. Elles savoient parfaitement les Langues anciennes. On a d'elles, entr'autres, des dystiques latins sur la mort de Marguerite de Valois, sœur de François Premier, qui furent traduits en François, en Grec, en Italien, & imprimés à Paris, en 1551, sous le titre de *Tombeau* de Marguerite de Valois.

Quant aux trois filles de Jean Morel,

elles furent en effet auſſi conſidérées en France, que les trois Seymour en Angleterre. Ce que nous en avons dit dans notre Extrait les fait aſſez connoître.

(H) André Tiraqueau, un de nos plus grands Juriſconſultes, étoit de Fontenay-le-Comte. Ses Ouvrages ſont devenus claſſiques, & après deux ſiècles leur lecture eſt encore indiſpenſable à ceux qui courent la même carrière. On vante ſur-tout ſon Traité ſur les *Prérogatives de la Nobleſſe*, & celui ſur le *Retrait lignager*. Il devint Conſeiller au Parlement de Paris, & s'appliqua auſſi-tôt à purger le Barreau de ſes chicanes ordinaires. Il adminiſtra toujours la Juſtice avec un applaudiſſement général, ce qui lui mérita l'eſtime de François Premier. Ce Prince l'employa dans les affaires les plus importantes, & le recommanda en mourant à ſon fils, qui profita auſſi de ſes lumières & de ſa probité.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

FRAGMENT

D'un Manuscrit trouvé dans une Bibliothèque.

N'EST-IL pas permis de douter de la vérité de quelques maximes? Il me semble que l'humeur ne voit pas comme l'esprit, que l'esprit voit autrement que la raison, que la raison doit avoir le coup-d'œil borné, & que le génie peut l'avoir trop étendu. Or, toute maxime appartient à l'un de ces grands maîtres de l'opinion: en ce cas le doute est le droit de tout homme éclairé.

Je faisois cette réflexion, il y a quelques jours, en suivant le cours

d'un ruiſſeau paiſible ; & je me diſois : Si mon raiſonnement eſt juſte, que devient la maxime ſi commune, que *tout homme, dans le cours de ſa vie, a mérité d'être puni*? Aſſurément, ajoutois-je, je connois un mortel ſenſible, doux, complaiſant, ſincère, gai, généreux, qui n'auroit pas occupé un moment la Juſtice, depuis cinquante ans qu'il eſt au monde, quand même on puniroit pour une penſée.

Je veux raconter quelques traits de la vie de cet homme, très-bon à connoître, au riſque de faire croire que j'attaque inſolemment l'empire auguſte de l'opinion.

Cet homme s'appelle M. *Bonjour*. Sa figure répond à ſon nom. Quand il vous aborde, c'eſt une affabilité, un ſourire, une ſérénité.... Son œil gracieux porte la joie, la confiance, la conſolation dans l'ame ; le ſoleil ne fait pas plus de bien à la terre. Je le rencontrai il y a quinze jours ; il venoit de dîner avec de bons amis qui vuident volontiers quelques bouteilles. Il étoit calme & frais : le vin même ne trouble pas la raiſon de cet homme,

J'étois triſte ; je venois de perdre mon argent au jeu ; j'avois eu le matin un entretien très-vif avec ma Maîtreſſe, & je devois me battre le ſoir avec un galant homme que j'avois offenſé. *Bonjour*, à qui j'ouvris mon cœur, me dit : = Voilà une ſituation un peu compliquée ; mais il y a des routes pour toutes les Villes, & des iſſues à tous les embarras : 1°. les pertes du jeu ſe réparent ou s'oublient quand on n'a pas beſoin de les réparer ; 2°. une femme pardonne une querelle, ou en fait une autre qu'on lui pardonne, & par-là l'équilibre ſe rétablit ; 3°. je ne me battrois jamais contre un homme que j'aurois offenſé. = Monſieur *Bonjour*, lui dis-je, vous êtes un Philoſophe gai ; les uſages triſtes ne vous en impoſent point, & vous avez cinquante ans. = Alte-là, me répondit-il, la gaieté ne m'empêcheroit pas de répondre à un mot offenſant ; mais elle m'apprend à réparer une offenſe, parce que les gens plus gais ont les idées plus nettes. A l'égard des cinquante ans, je les ai, je les avoue ; ils ſont mon livre de maximes. Il n'y a pas une erreur dans

ce livre-là : j'y trouve qu'un homme offenté mérite des excuſes, & non un coup d'épée ; que nous ne devons pas prendre nos préjugés pour nos devoirs ; & qu'une réparation, faite avec dignité, eſt l'action la plus noble qu'un homme puiſſe faire =.

Sa voix douce pénétra dans mon cœur ; je ne fus plus triſte, plus agité ; il me ſembla qu'il me créoit une ame nouvelle. Je pris ſa main ; & en la lui ſerrant, je lui dis : = Je ne jouerai plus ; je ſouperai avec ma Maîtreſſe ; & avant ce moment, dont je vous devrai la douceur, j'aurai embraſſé, j'eſpère, l'homme que j'allois égorger peut-être =.

On m'a conté qu'un jour, voyageant en Flandres, il trouva près de Cambrai une Demoiſelle échevelée, déſolée, qui crioit, appelloit les paſſans : = *Au ſecours, je ſuis trahie, je ſuis délaiſſée.* = Eh bien, Mademoiſelle, me voilà ; qu'avez-vous ? que vous eſt-il arrivé ? = *Délaiſſée, Monſieur, trahie, abandonnée.* = Abandonnée ! ... & par qui ? = *Par un ingrat, par un monſtre.* = Je vous plains ; mais ce monſtre a

un nom ? = *Et qu'importe son nom ! je suis grosse.* = Je le crois. = *Je suis sacrifiée.* = Je le sais. = *Je suis furieuse.* = Je le vois. Mais il y a remède à tout : un ingrat a un nom, un domicile, des parens ; il tient à quelqu'un dans le monde : on lui parle, on écrit, on agit. Un infidèle peut écouter la Nature, ou être mis du moins à la raison.... = Jamais, jamais ; le malheureux n'a point d'ame : il m'assassine, il me déshonore, il m'abandonne. Ciel ! que j'appelle à mon aide ; ciel ! qui vis ma bonne foi ; ciel ! qui fus attesté si souvent par le fourbe, venge-toi, venge-moi, venge ma mère, venge mon père, venge ma sœur = !

Cette scène se passoit derrière une haie placée sur le bord d'un grand chemin. La Maréchaussée étoit en embuscade dans un petit bois voisin. Au bruit qu'elle entend, elle accourt. Les cris que pousse la jeune fille, les mouvemens qu'elle fait persuadent au Brigadier que l'honnête *Bonjour* est un coquin ; il est arrêté : la fille est interrogée ; elle feint d'être folle. Pas un mot de sa part qui justifie *Bonjour*. Ils sont

conduits à Cambrai. *Bonjour* ſourioit, la fille crioit, les Cavaliers ſe regardoient. Le Brigadier leur diſoit : = *Serrez de près cet homme-là qui a l'audace de ſourire* =. *Bonjour* répliquoit : = Monſieur, c'eſt mon habitude ; les honnêtes gens ſont gais ; je ris de tout ce qui m'arrive : vous me détournez de ma route, mais je n'ai point affaire ; je voyage pour mon plaiſir, & j'ai grand plaiſir à retourner auprès d'un bon ami que j'avois quitté ce matin. = C'eſt donc le Concierge de la priſon, dit le Brigadier, car les priſons doivent être vos auberges : vous devez en changer ſouvent =. C'eſt du moins quelque choſe que de ne pas reſter dans la même, répondit *Bonjour.* Si l'on y payoit ſon écot avec des injures, vous pourriez y faire aiſément beaucoup de dépenſe =. Le Brigadier le regarde avec colère ; les Cavaliers l'écoutent avec plaiſir ; la jeune fille crie : = *Le ſcélérat, le monſtre ; il mérite la mort qu'il me donne* =. Et *Bonjour* diſoit : = Mademoiſelle, la vie conſole : on accouche ; on retrouve ſa raiſon, & l'on en fait un bon uſage ; on ſe repent,

& le repentir a sa douceur : on est vengée par les loix ou par les hommes; il y a de bonnes gens qui aiment les personnes trahies =.

On arrive à Cambrai. Le Juge est prévenu par le Brigadier. Il interroge la fille, qui crie, extravague, & ne dit pas un mot qui puisse l'instruire. Il interroge *Bonjour*, qui commence par sourire. = Justement, on m'en avoit averti, dit le Juge : cela est original. Qui êtes-vous, poursuivit-il en élevant la voix ? = Je suis un homme qu'on détourne de sa route, sans lui donner de l'humeur. = Point d'équivoque; encore moins de plaisanterie. Je vous demande qui vous êtes ? = Je suis un homme qui rit volontiers, qui oblige souvent, qu'on n'étonne jamais. = Excellent caractère, & mauvaise réponse. Je vous demande votre nom, votre qualité ? = Mon nom est très-ancien, & se promène tous les jours, d'un bout du Royaume à l'autre, sur les lèvres du mensonge. Ma qualité ne fut pas créée par les Rois, & fut abolie par les usages. = Savez-vous à qui vous par-

lez ? = A un Magiſtrat. = Savez-vous ce que c'eſt qu'un Magiſtrat ? = Un homme qui ne peut pas empêcher un innocent de conſerver ſa belle humeur. = Je vous demande pour la dernière fois le nom que vous portez, & la qualité que vous avez dans le monde. = Je m'appelle *Bonjour*, & je ſuis un *bon homme* =.

Le Juge furieux laiſſa échapper quelques expreſſions, & alloit le faire conduire en priſon. = Doucement, Monſieur, lui dit-il ; vous ſortez de votre caractère : je ne ſors jamais du mien, de peur de n'y pas rentrer aiſément. Je m'appelle *Bonjour ;* je voyage & je ris : tout cela eſt vrai à la lettre. Je ſoupai, hier au ſoir, dans cette Ville ; j'étois parti ce matin pour me rendre à Valenciennes ; je rencontre une fille qui crie, qui ſe déſole, qui me fait pitié : je l'aborde ; elle crie toujours : la Maréchauſſée paſſe, m'arrête, me fait revenir ſur mes pas, me conduit devant vous ; tout cela eût donné de l'humeur à un autre, & c'eſt moi qui vous en donne : mais l'ordre peut s'é-

tablir aiſément, ſi vous voulez. Vous n'avez qu'à me promettre de rire, je vous promets de me fâcher =.

Le Juge déconcerté ne put s'empêcher de ſourire. *Bonjour*, prenant un ton plus ſérieux, ſe fit alors connoître par les relations qu'il avoit dans la Ville. On fit entrer la jeune fille. L'aſpect d'un Magiſtrat, l'appareil de la Juſtice produiſirent ſur elle un effet extraordinaire. Devenue ſuſpecte par ſes réponſes, les queſtions devinrent plus preſſantes: elle ſe coupa, ſe trahit; bref, c'étoit un voleur: mais quelle ſurpriſe pour *Bonjour*! ce voleur étoit le fils d'un homme injuſte, le ſeul ennemi qu'il eût dans le monde, le ſeul être qui eût pu troubler la paix de ſon ame vertueuſe. Voici le moment du caractère, car le rire n'étoit qu'une habitude. Il ſe jette aux genoux du Juge; il demande le ſilence, le myſtère, l'indulgence pour l'égarement de la jeuneſſe (le coupable n'avoit pas vingt ans.). Il donne la qualité d'ami, d'ami le plus tendre, d'homme le plus honnête au père de l'infracteur des loix; il preſſe, il gémit, il verſe des larmes: le Juge

eſt attendri ; ſans trahir les loix , il ſe rend aux accens de l'humanité. On écrit au père, au Miniſtre : le protecteur ſe cache ; le Prince accorde une lettre-de-cachet. *Bonjour*, reſté gardien du coupable ſous l'autorité du Juge , étoit auprès de lui , lorſque le père , inſtruit du ſervice qu'on lui rend , mais ignorant le nom du bienfaiteur , entre dans la chambre , muni de la lettre - de-cachet. = Ah ! Monſieur , s'écria , en le voyant , cet homme confondu , quelle leçon vous me donnez ! ... = Monſieur, répondit *Bonjour* en l'embraſſant , je m'inſtruis moi-même ; j'apprends à pardonner. ... =.

Un trait charmant de cet homme unique eſt celui que je vais citer. Il étoit à la campagne avec nombre de perſonnes aſſez ſérieuſes , qui toutes appelloient vainement le plaiſir. Il leur dit : = Quand on s'ennuie , & qu'on a une idée , on doit la ſaiſir : je vous vois rejetter les vôtres & les miennes ; le Ciel vous a-t-il promis de venir à votre ſecours ? Vers , proſe , danſe , muſique , bonnes jambes , bon appétit , vous avez tout , & vous vous ennuyez.

Il y a certainement de votre faute ; & voici votre premier tort. Vous voulez être aux champs, & vous vivez comme à la Ville. De la parure, de la dignité, trois heures de toilette, de la méthode en tout ; ce n'eſt pas ainſi que l'on s'amuſe. Que vous ont fait ces bois, ces vergers, ces bocages voiſins ?... On ſe rend par complaiſance ; on marche derrière lui ; il conduit la troupe docile dans une avenue terminée par une maiſon de Capucins. Pour exciter la curioſité, il dit qu'il a été la veille dans cette maiſon ; qu'il y a trouvé des fruits & des fleurs de la beauté la plus rare. On deſire de les connoître : on marche avec moins de langueur ; on arrive ; & l'on obtient pour les Dames la permiſſion de pénétrer dans le jardin. C'eſt le Gardien lui-même qui conduit la compagnie ; & ce Gardien, que *Bonjour* connoiſſoit, & qui étoit très-bon à connoître, fait les honneurs de ſa maiſon, & diſtribue ſes richeſſes champêtres avec toutes les graces de l'homme du monde. Les Dames le diſtinguent. *Bonjour* leur dit à l'oreille que ce vêtement groſſier, à travers

lequel perce l'esprit le plus fin, couvre d'ailleurs l'Amant le plus tendre. C'est une victime de l'Amour. La mort a séparé deux êtres passionnés que l'hymen alloit unir ; & la Religion a recueilli une ame isolée, à qui il falloit des sentimens nouveaux qu'elle seule peut donner après des pertes aussi sensibles. Voilà une histoire intéressante ; & voilà un intérêt qui vaut au Gardien les attentions les plus flatteuses, & les invitations les plus pressantes. Quand il s'est bien assuré de la disposition des esprits, il tire le Gardien à part, & lui dit : = Je vous vis hier, mon Père, pour la première fois ; & l'agrément de votre esprit me toucha autant que l'aveu de votre ennui. Je me promis de venir à votre secours ; je tiens parole, il faut me seconder. Je vous conseille d'ordonner promptement une collation : j'ai prévu votre embarras ; des Domestiques discrets ont déjà déposé chez le Portier les choses dont vous devez manquer. Ensuite je vous préviens qu'une histoire, que j'ai sur-le-champ composée, a déjà disposé les Dames qui sont ici à vous accueillir

& à vous voir avec intérêt. Le Château n'eſt pas loin ; les courſes fréquentes que vous y ferez aideront à charmer les ennuis de votre ſolitude. . . . =. Le Moine exprime ſa gratitude, & l'interroge ſur ce Roman, compoſé à la hâte, dont il l'a fait le Héros. *Bonjour* l'inſtruit. Le Gardien s'écrie : = Mais, Monſieur, j'ai peut-être après vous l'eſprit le plus gai qu'il y ait au monde ; comment repréſenterai-je bien un homme voué à la triſteſſe? Dans mon Couvent, où l'ennui me conſume, j'aurois bien de la peine à paroître triſte; y parviendrai-je dans une maiſon que les plaiſirs doivent animer ſans ceſſe? = Mon Père, quand la néceſſité l'exige, un homme d'eſprit a bien de la reſſource. = Mais, Monſieur, je me ſens très-incapable d'arracher jamais un ſoupir de ma poitrine ; & les Amans, dans les regrets, doivent ſoupirer toujours. = Parbleu, mon Père, s'il étoit ſi difficile de ſoupirer ſans amour & ſans douleur, verroit-on tant de dupes dans les deux ſexes = ?

Enfin les conventions ſont faites ; le rôle eſt accepté ; & le Gardien, en

rentrant dans le cercle, a déjà l'art de fixer sur lui tous les regards. Parmi les Dames, il y avoit des imaginations très-vives, des esprits très-curieux & des cœurs très-tendres; conséquemment le Héros de cette Comédie aura plus d'une scène à jouer. Il évite, autant qu'il est possible, de se communiquer; mais cette précaution redouble le desir de s'entretenir avec lui. Il n'échappe pas long-temps à la curiosité qui le poursuit.

La collation est offerte & acceptée. Les Dames, qui sont de si bons juges du goût & des manières, retrouvent l'homme du monde dans le Gardien des Capucins; & ce mérite touchant les ramène à l'histoire d'un être infortuné, qui, en déployant ses graces, doit se rappeller l'objet de ses douleurs. La Maîtresse du Château est tout-à-fait attendrie. Placée à côté de lui, elle voudroit l'interroger sur ses pensées; les complimens autorisent bientôt les questions. = Mon Père, voilà une collation du meilleur goût, & une grace infinie à en faire les honneurs. Ce n'est pas dans la solitude du Cloître que

l'on acquiert ce don si rare. = Madame, le Cloître obtient de l'indulgence, & le zèle touche les bons esprits. Mon seul mérite est mon empressement. = Ah ! mon Père, il faut avoir vécu dans le monde pour le reproduire comme vous faites ; il faut même de la sensibilité pour imaginer d'aussi agréables surprises. = Je suis surpris moi-même, Madame, qu'une attention vous étonne ; nous vivons des bienfaits publics ; nous devons rendre ce qu'on nous donne ; notre zèle même ne nous appartient pas. = Oh ! vous avez beau dire, mon Père, il faut une ame exercée à sentir, pour s'acquitter avec autant de délicatesse ; & si j'en juge par ce que nous vous devons ici personnellement, l'honnêteté n'est chez vous que le prétexte du sentiment. = Hélas ! Madame, dois-je me féliciter d'avoir ce caractère ? = Nous y voilà, dit la Dame ; le sentiment a pu vous causer des peines, & c'est une preuve que vous en avez beaucoup =. Un soupir fut la réponse du Gardien. La conversation n'alla pas plus loin. La Dame crut posséder tous les secrets du Moine ;

& voulant lui procurer des consolations, elle l'invita à venir recevoir chez elle, le lendemain, les remerciemens de toute la compagnie. Cette invitation fut prononcée à haute voix. Les signes qui l'accompagnoient annonçoient que le Moine, comme tous les Amans malheureux, aimoit à parler de ses infortunes. Toutes les Dames s'unirent pour l'attirer au Château : il promit ; & l'on se sépara.

L'engagement pris devint l'objet d'une méditation sérieuse de la part du Gardien. Un rôle aussi triste que celui qu'il avoit à jouer, contrarioit également son état & son humeur. Il connoissoit le sexe qu'il avoit à tromper, & il se dit : = J'intéresserai deux jours sous la forme qui m'est prescrite, mais le troisième me remettra à ma place. A peine une femme peut-elle supporter sa propre douleur pendant quelques instans. La gaieté assure un succès plus durable =. Il suivit l'inspiration de la Nature. En arrivant au Château le lendemain, il se fit introduire chez *Bonjour*. Sa résolution fut manifestée par des éclats de rire. Deux ou trois mots expliquèrent

expliquèrent ſon intention. *Bonjour* y répondit par de plus grands éclats. Le bruit paſſa dans le corridor, & ſe communiqua à toutes les oreilles : les Dames arrivèrent ſucceſſivement. Un moment de ſurpriſe fut ſuivi de pluſieurs heures d'amuſement. La gaieté du Gardien étoit celle de l'homme d'eſprit & de l'homme du monde. Son caractère éclairciſſoit l'obſcurité du Cloître, ſans trahir la ſévérité de la vertu. Il inſpira le goût & le reſpect ; les Dames furent preſque tentées de le remercier d'avoir trompé leur confiance. *Bonjour*, qui n'avoit voulu que lui procurer des amis & des amuſemens, profita de ſon ſuccès pour le ſervir mieux encore. Sa Maiſon reçut chaque jour des preuves d'une bienveillance qui devint de l'amitié ; & *Bonjour* avoit ſoin de ranimer, de temps en temps, un ſentiment qui auroit pu ſe refroidir dans la langueur de l'habitude.

Voici un trait d'un autre genre, & qui n'inſpire pas moins d'intérêt. Un ſoir que la lune répandoit ſa couleur d'argent ſur la terre, je rencontrai *Bonjour* dans les Tuileries : il étoit à

l'écart, & paroiſſoit rêveur. Je l'aborde, craignant de me tromper. = Vous ici, lui dis-je, tout ſeul! comme un homme qui n'auroit point d'amis, ou qui connoîtroit l'ennui! Détruiſez ma ſurpriſe, en m'apprenant vos motifs =. Il répondit d'abord par un éclat de rire. Enſuite, prenant la parole: = Je vais augmenter votre étonnement, me dit-il; ces arbres que vous voyez, cette lune qui nous éclaire, ſont témoins de la plus grande folie qui ait pu jamais compromettre un homme de mon âge & de mon caractère. Je fais un Opéra. = Un Opéra! m'écriai-je; un grand Opéra? = Non, un petit, le plus petit, & le plus déteſtable ſans doute =. Je ris à mon tour: il m'accompagna très-bien; nos éclats redoublèrent; on nous eût entendus du Pont-Royal; on nous entendit en effet. Une douzaine de perſonnes, qui reſtoient dans le jardin, s'avancèrent, & firent cercle autour de nous. Leur préſence, leur air ſurpris ajoutent à notre diſpoſition; nous continuons, nous éclatons; un des curieux ſe met à braire: voilà un chœur du Diable; jamais Montmartre n'en

tendit un tel bruit. Enfin, on ne rit pas six heures de suite. Mon ami regarde tout le cercle, me prend sous le bras, tire son chapeau, & leur dit : = Messieurs, je m'appelle *Bonjour*, & vous donne le bon soir =. Un battement de mains général nous paya de la farce involontaire que nous venions de jouer.

En marchant je dis à mon ami : = Ces applaudissemens sont un préjugé augural du succès de votre Ouvrage : mais sérieusement, vous faites un Opéra ? = Oui, très-sérieusement, répondit-il : vous savez que je suis facile ! une petite femme bien jolie, bien opiniâtre.... Vous la connoissez : c'est Madame de ***. = Quoi, la petite veuve ! = Oui, la petite veuve : on lui chanta dernièrement quelques-uns de mes couplets ; on doit célébrer bientôt la fête de la Maîtresse de la maison où nous nous rencontrons souvent. Elle rêva Opéra ; & depuis ce moment j'ai éprouvé tant d'importunités, tant de persécutions..... Bref, il a fallu céder ; & il y a deux heures que je suis aux prises avec le

Dieu rimeur, qu'en vérité je donne à tous les Diables. = Ah ! lui dis-je, je ne vous plains pas beaucoup; cela sera payé ; l'Amour réglera le salaire. J'ai remarqué déjà des regards, des soins, des complaisances.... = Quelle folie, répondit-il ! à mon âge, à cinquante ans ! Vous savez d'ailleurs qu'elle est engagée à un galant homme qui l'adore. Non, c'est ici une fantaisie d'un côté, une complaisance de l'autre : mais je veux du moins me payer de ma peine, & tracer le caractère des personnages, d'après la situation & l'humeur même des personnes qui les joueront. = Cela est divin, repris-je ; il y a quelques originaux dans cette Société = Il y en a à choisir, dit *Bonjour*. La petite Dame s'amusera beaucoup; elle est coquette; le Président l'aime en fou, & feroit une injustice pour lui plaire; le Baron l'aime en furieux, & diroit volontiers des injures à qui la regarde tendrement; la Marquise vieille, laide, emportée, est jalouse de ses charmes, & abhorre le Président qui la distingue, & sur qui elle avoit jeté les yeux. Tous ces caractères répandront beaucoup de

mouvement dans les ſcènes, & beaucoup de vraiſemblance dans la pièce. Mais je jouerai le rôle du Préſident: il manque totalement de voix; & a d'ailleurs l'air trop Préſident pour bien faire un Bailli. = Le jour de la fête n'arrivera pas aſſez tôt pour moi, lui dis-je; je l'achéterois volontiers du diamant que je porte. Je vous recommande la petite Dame: elle eſt gentille, elle eſt fraîche, elle eſt coquette; peignez-la bien, mais très-bien; ah! je vous en prie; & ne négligez pas votre rôle. Le Préſident n'eſt pas un Caton; vos yeux peuvent très-bien rendre les penchants de ſon ame exercée. Enfin je vous recommande le Baron, la Marquiſe, les Spectateurs, & moi ſur-tout. = Soyez tranquille, répondit-il en m'embraſſant: cela ſera un peu farce. Il faut de la gaieté, du ſpectacle pour une fête: j'ai pris l'idée de l'enſemble dans une bouffonnerie italienne qui réuſſit beaucoup, il y a quarante ans =.

Nous nous ſéparâmes alors; & j'attendis avec impatience le jour heureux: mon attente ne fut pas trompée.

Le Lecteur me ſauroit mauvais gré de ne l'avoir mis qu'à demi dans la confidence. Il arriva de tout cela quelque choſe qui fait honneur à l'ame honnête de *Bonjour ;* & l'on s'y intéreſſera davantage, en connoiſſant la partie de l'Ouvrage qui donna lieu à l'anecdote. Je vais la tranſcrire ici.

SCÈNE Ire.

LE Théâtre représente une place publique. Plusieurs boutiques de Marchands sont placées des deux côtés. Lena, Berto, le Bailli, sont sur le devant du Théâtre, Lena ayant une corbeille de fleurs à la main, Berto tenant sous le bras une volière peuplée d'oiseaux : un concours de Peuple se promène dans la foire.

TOUS.

La belle fête!
Ah! combien de Marchands!
Chacun s'apprête
A tenter les chalants :
Que de bijoux charmants!

LENA.

Qui veut des roses
A peine encore écloses?

BERTO.

Dans cette cage
Doux gosier, beau plumage.

LENA.

J'ai des bouquets pour les galants.

BERTO.

Beaux roſſignols, ſerins chantans.

LE BAILLI.

Sur cette place,
Le jour ſe paſſe
Sans qu'on ſe laſſe
De deſirer
Et d'admirer.

TOUS.

La belle fête!
Ah! combien de Marchands!
Chacun s'apprête
A tenter les chalants:
Que de bijoux charmans!

LE BAILLI, *à part, regardant Lena.*

Le plus joli, à mon gré, c'eſt cette Bouquetière : elle me frappe, elle m'enchante.

(*Lena obſerve les regards du Bailli, & paroît y répondre. Berto, qui s'en ap-*

perçoit, cherche à détourner son attention).

LENA.

V'là la petite Marchande
De roses & d'œillets.

BERTO.

Messieurs, que je vous vende
Des rossignols parfaits.

ENSEMBLE.

Quelques fleurs qu'on demande,
Je ne surfais jamais.
Quelqu'oiseau qu'on demande,
Je ne surfais jamais.

LE BAILLI, *à part.*

Elle a une grace, un air d'ingénuité, une fraîcheur.... Quelle fleur vaut ce teint-là !

LENA, *regardant de temps en temps le Bailli.*

La rose, ainsi que le plaisir,
Doit se cueillir
A son aurore.

L'instant qui la colore
Est moins prompt à s'enfuir
Que le desir
De qui la voit éclore,
Quand elle vient à se flétrir.

La rose, ainsi que le plaisir, &c.

LE BAILLI, *à part.*

Ah ! que ne peut-elle prendre ce conseil pour elle-même !

BERTO.

M. le Bailli, si vous vouliez un beau rossignol ?

LE BAILLI.

Un moment.....

à Lena.

Approchez, mon enfant ; comment vous appellez-vous ?

LENA.

Lena, pour vous obéir.

LE BAILLI.

Pour m'obéir ! vous n'êtes peut-

être pas aussi docile que vous le dites ?

BERTO.

Monsieur, un beau serin tout apprivoisé.

LE BAILLI.

Un instant.....

A part.

Je voudrois bien apprivoiser celui-ci...

A Lena.

Où demeurez-vous, chère petite ?

LENA.

A une lieue d'ici.

LE BAILLI

C'est la lieue la plus longue de l'Univers, puisqu'elle me separe de vous.

BERTO.

M. le Bailli me permettroit-il de lui dire un petit mot qui le regarde ?

LE BAILLI.

Je n'ai pas le temps de l'entendre....

A Lena.

Voyons un peu votre corbeille, vos jolies fleurs.

BERTO.

C'eſt au ſujet de Madame la Marquiſe : elle eſt furieuſe que vous ayiez mis ſon Jardinier à l'amende.

(*Le Bailli regarde, tour-à-tour, la corbeille & la Bouquetière. Il n'écoute pas Berto*).

BERTO.

Elle dit comme ça que vous êtes un mauvais Juge, un méchant eſprit.

LE BAILLI.

Eh !

BERTO.

Qu'elle ira ſe plaindre en Cour. Elle clabaude ; elle fait rage.

LE BAILLI.

Elle n'eſt pas Dame du lieu ; je ne lui dois rien : ſon Jardinier eſt un coquin....

A Lena.

Que cette corbeille eſt ſéduiſante ! que ces fleurs ont de parfum !

LENA.

Achetez cette belle roſe : elle eſt fraîche ; je viens de la cueillir.

LE BAILLI.

On voudroit vous cueillir auſſi ; vous êtes fraîche comme elle.

LENA.

La roſe eſt une fleur très-agréable.

LE BAILLI.

Oui, très-agréable, & vous la ſurpaſſez.....

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LENA, *portant la rose sous le nez du Bailli.*

Achetez-la donc ; vous la respirerez volontiers.

LE BAILLI, *saisissant sa main & la tirant à l'écart.*

Sur-tout à la faveur de cette main blanchette, rondelette, potelette ..., je l'achèterai volontiers, pourvu que vous me la vendiez bien cher. Mais mon état ne me permet pas de porter des fleurs. Vous me l'apporterez chez moi quand je serai rentré.

LENA.

Cela vaut fait, M. le Bailli, cela vaut fait..... Je vous laisse : je vois plus loin des personnes qui me demandent des bouquets....

LE BAILLI, *l'arrêtant un moment.*

Ne leur donnez pas cette rose charmante : elle est à moi ; songez que vous me l'avez promise.

LENA.

Je vous assure qu'elle ne sera qu'à vous.

(*Elle se retire pour quelques momens*).

LE BAILLI.

Le Ciel qui soudain s'enflamme,
N'a rien d'égal à l'ardeur
Que je sens naître en mon ame
Pour cet objet enchanteur.
Je cède à mon impatience:
Le desir, l'espérance
M'entraînent sur ses pas:
Amour! vois le trait qui me blesse;
Donne-lui la foiblesse
Que font desirer ses appas.

Le Ciel, &c.

SCENE II.

LENA, BERTO, *éloignés l'un de l'autre.*

LENA *à part.*

BERTO a tout entendu. Il n'eſt pas un mauvais parti : ne le rebutons point, quoique je ne l'aime pas.....

(*Haut*).

Te voilà ! Tu veux donc me ſuivre toujours ?

BERTO.

Hélas ! oui ; j'en ſuis plus fâché que toi-même : je me conſume à t'aimer, & j'en rougis.

LENA.

Tu me crois donc bien inſenſible ?

BERTO.

Inſenſible ou indifférente pour moi,

c'eſt bien la même choſe. Je connois ton cœur. Tu veux plaire à tout le monde ; tous mes ſoins ſont oubliés, quand tu vois un objet nouveau..... Un Bailli ! un homme injuſte ! un homme de cinquante ans !....

LENA.

Quelle idée ! deviens-tu fou ? moi, aimer cet homme-là !

BERTO.

Lui ou un autre, mes affaires n'en vont pas mieux. Un autre t'aimera-t-il jamais comme je t'aime ?

Lorſqu'aux champs on ſe ſépare,
Après des travaux fatigans,
Ma tendreſſe ſe déclare
Par des ſoins toujours plus preſſans.
Je ne ſonge qu'à toi-même ;
J'épuiſe tout ſans m'abuſer :
Malgré ta rigueur extrême,
Te ſervir, c'eſt me repoſer.

Depuis qu'en vain je ſoupire
Bien d'autres ont changé pour toi ;

Quoiqu'accablé de mon martyre,
Je reſte toujours ſous ta loi.
Si tel eſt mon caractère,
Si j'aime tant, ſans être heureux,
Combien, ſi je pouvois plaire,
Ah! combien j'en aimerois mieux!

LENA.

Je crois ce que tu dis: mais veux-tu que je m'explique à mon tour? Tu es trop triſte, trop jaloux. Je n'aime pas cette humeur-là: c'eſt peut-être l'air de la Ville, où je vais ſouvent, qui me fait cette répugnance; mais enfin, la triſteſſe m'eſt inſupportable, & la jalouſie encore plus.

Le papillon flatte ſans ceſſe
La fleur qui forme ſon penchant;
Si le zéphyr comme lui la careſſe,
Il eſt plus tendre & n'eſt pas plus génant.
De la gaîté, du badinage
Le doux uſage
Des ſoins d'un Amant fait le prix;
Une Bergère
Toujours préfère
Le plus aimable au plus épris.
Le papillon, &c.

BERTO.

Eh bien, je suivrai ce conseil. Tu me verras badiner, folichonner, imiter le papillon; sur-tout te pardonner ces regards engageans, inquiétans pour moi, & cette façon de débiter tes bouquets qui fait qu'on voudroit t'acheter toi-même. Mais quand j'aurai tout inventé, tout imaginé, tout épuisé, m'aimeras-tu? m'aimeras-tu un peu?

LENA.

Un peu! cela doit être; tu ne demandes pas trop.

BERTO.

Je demande beaucoup, puisque je n'ai encore rien pu obtenir.

Ah! tu ne peux comprendre
L'excès de mon ardeur:
Un regard tendre
Feroit mon bonheur.
Après tant de douleur,
Qu'il est flatteur

De pouvoir dire
J'ai su l'attendrir !
Dans mon martyre
Je ne desire
Qu'un seul soupir.
Puis-je l'attendre !
Dois-je y prétendre !
Daigne te rendre
A mon desir.

LENA.

Ta modestie m'engage. Je ne te défends pas d'espérer.

BERTO *à part.*

Ma modestie ! c'est ainsi qu'elle répond.....

(*Avec affectation*).

Tu me charmes. Je me fie à toi.... Tu vas me quitter ! il me reste bien des choses à te dire : nous retournerons ensemble au Village ; je m'expliquerai en chemin. Le permettras-tu ? m'écouteras-tu volontiers ?

LENA.

Tu fais, à présent, comme il faut

me parler ; je viens de t'inſtruire. De la gaieté, du badinage ; je t'en dis aſſez : j'ai peur d'en avoir trop dit. Adieu. (*Elle ſe retire*).

BERTO, *ſeul.*

Il n'y a pas de fille plus fauſſe que celle-là, & d'homme plus à plaindre que moi. Je ſais qu'elle me trompe, & j'aime à l'entendre : je vois tout, je ſais tout ; rien ne m'abuſe, & rien ne me guérit.

Sur l'herbe tendre,
Près de Silvandre,
J'ai pu comprendre
Qu'elle l'aimoit,
Tandis qu'un autre la charmoit.
De la conquête
La plus parfaite,
Cette coquette
Se fait un jeu ;
Un ſeul objet la flatte peu.
Tout le Village
Lui rend hommage ;
Elle l'engage

Par un propos, par un soupir,
Par un regard fait pour ravir.
Mon cœur peu sage
(Dont bien j'enrage)
L'adore aussi ;
J'en suis puni.

SCÈNE III.

LENA, LE BAILLI.

LENA.

J'APPORTE à M. le Bailli la rose qu'il a choisie.

LE BAILLI.

Oui, je l'ai choisie ; & je la trouve plus belle que tantôt. Elle me plaît tant, que je voudrois avoir aussi le rosier.

LENA.

Il ne tient qu'à vous : je pourrois m'en défaire.

LE BAILLI.

Vous ne m'entendez pas : c'eſt de vous que je veux parler. Vous êtes le roſier le plus agréable. . . . Qu'avec plaiſir je vous cultiverois !

LENA.

C'eſt de l'amour que vous me dites-là !

LE BAILLI.

Oui, de l'amour : peut-on vous dire autre choſe ? il n'y a rien de ſi naturel que de vous aimer. Vous avez de ſi jolis yeux, des graces ſi touchantes : & votre voix, votre voix divine . . . . ; il n'en faut pas tant pour enchanter.

LENA.

Je ne ſavois pas que je fuſſe ſi aimable ; je l'apprendrois de vous avec plaiſir, ſi la raiſon. . . . Mais penſez-vous . . . ? Une ſimple Payſanne . . . : vous êtes Bailli.

LE BAILLI.

Je ne suis plus qu'un Berger.... un peu vieux pour porter la houlette : mais vous me rajeunirez. . . . . Ma chère Lena, je t'adore ; je suis capable de tout pour toi, si tu consens à m'aimer.

LENA.

Dans nos champs, quand on nous aime,
Nous écoutons avec plaisir ;
Et quand on nous plaît de même,
Nous répondons par un soupir.
C'est le trouble, c'est le silence,
C'est un regard plein d'innocence,
Qui souvent font notre entretien.
Vous avez beaucoup d'éloquence,
Et j'écoute avec défiance
Un Amant qui parle aussi bien.

LE BAILLI.

Je pourrois te faire le même reproche, car ta réflexion est pleine d'esprit : mais elle est injurieuse pour moi. Un homme de mon âge, un homme

grave, un homme de justice manquer de justice, & tromper la Beauté ! Non, tu ne m'en crois pas capable.

LENA.

Je sens que si je me préviens en votre faveur, je finirai par vous croire. Ah ! la confiance est quelquefois si dangereuse !

LE BAILLI.

Mais il n'y a point de danger lorsqu'il n'y a point d'imposture. Je te proteste que je suis de bonne foi, que je suis capable de t'épouser. Ma chère Lena, ne me désespère point.

LENA.

Ce n'est pas mon dessein. Je voudrois au contraire..... Je sens tout l'honneur que vous me faites ; mais puis-je penser...? dois-je m'imaginer...? Ah ! ne me donnez pas du penchant pour vous.

LE BAILLI.

Tu sens donc que tu en as un peu?

Voilà de quoi bannir ta crainte, & voila de quoi me charmer. Je mourrois, à préſent, plutôt que de renoncer à toi. Donne-moi ton cœur; donne-moi ta parole; donne-moi ta main: tiens, voilà la mienne; vois comme elle brûle: on n'a pas cette ardeur quand on trompe.

LENA.

Je vous jure
Et vous aſſure
Que je ſuis ſans impoſture;
Je vous aimerai toujours.

LE BAILLI.

Sois ma femme;
Que la flamme,
Qui déjà brûle mon ame,
Augmente encor dans ſon cours.

LENA.

Songez que votre parole
Ne doit pas être frivole.

LE BAILLI.

Que dis-tu, petite folle?
Cette crainte me déſole.

ENSEMBLE.

Si vous trahissiez mes vœux,
Que mon sort seroit affreux !
Sois certaine de mes feux ;
Non, jamais on n'aima mieux.

LENA.

Je suis une tourterelle.

LE BAILLI.

Et le tourtereau fidèle
Brûlera toujours pour elle.

ENSEMBLE.

De notre chaîne mutuelle
Déjà je vois les douceurs ;
Je meurs, je meurs
De l'excès de nos ardeurs.

LENA.

Je me fie à vous. Vous avez une mine d'honnête homme....

LE BAILLI.

Et j'en aurai le caractère. Tu ren-

drois honnête le scélérat le plus perfide. Tu es si simple, si naïve; tu y vas de si bonne foi....; ton innocence est le premier de tes charmes.

LENA.

Adieu, cher Bailli; je vous quitte pour un moment, pour un seul moment.

LE BAILLI.

Quoi! dans un instant aussi agréable! où vas-tu donc? quel caprice ou quelle affaire peut t'éloigner?

LENA.

J'ai promis à un jeune Payſan, que vous avez vu tantôt, de m'en retourner avec lui. La nuit approche; il m'attend: je vais lui dire que je reste, qu'il peut partir seul, tout seul; n'est-ce pas? vous approuvez que je revienne?

LE BAILLI.

Ah! cette parole est charmante. Oui, tu ne dois point partir; tu n'as plus

rien à faire dans ton Village. Je te garde, je t'épouse, je t'adore. Mes sentimens, mes plaisirs, mon amour sont les uniques fleurs que tu doives cultiver désormais, &c, &c.

J'ai dit que la représentation de ce petit Drame produisit un effet qui dut ajouter infiniment à l'opinion que j'avois de l'honnêteté de mon ami. La jeune Veuve étoit vive & naïve : le rôle qu'elle jouoit dans la Pièce avoit flatté son amour-propre ; & mon ami avoit si bien joué la passion qu'il prêtoit au Bailli, que de tout cela il en résulta de la reconnoissance pour les complimens, & du goût pour la personne. La vivacité ne médite point. Un goût naturel, des motifs qu'elle croit raisonnables, l'entraînent nécessairement : les conséquences n'étant pas prévues, le principe suffit pour la déterminer. La jeune Veuve avoit entendu des choses qui devoient lui plaire ; c'étoit une dette contractée : s'attacher au galant homme qui les avoit prononcées, c'étoit s'acquitter. D'après ce raisonne-

ment bien ſimple, & bien faux, elle s'attacha à mon ami, en faveur de qui elle étoit, à la vérité, déjà prévenue. Le modeſte *Bonjour*, au ſein de cette tranquillité ſi précieuſe aux ames gaies, ſentit ce trouble qui d'abord alarme le ſage; il craignit l'erreur d'une préſomption flatteuſe; il craignit le ſonge d'un caprice favorable; il craignit même les ſuites d'un engagement mutuel. On eſt ſi content de ſon ſort, quand on jouit de ſoi-même dans le repos d'une humeur indépendante; quand on peut ſe dire: Les roſes de la vie ont perdu, pour moi, leurs épines; je n'achète point leur douceur par la crainte d'en être piqué; l'Amour expoſe à tant de peines! . . . Il avoit vu des Amans gémir, s'agiter dans leurs liens, malheureux par leurs penſées. . . . Cependant un objet charmant, un objet ſenſible, un objet ingénu, quel écueil! quel ſujet de méditation! comment ſe refuſer à tous les biens que ſa ſéduction promet?

Les desirs doivent triompher des raisonnemens ; & *Bonjour*, en éprouvant dans le cercle de la journée combien une femme qui veut être aimée a de ressources pour se faire obéir, n'eût pas opposé une longue résistance : mais l'humanité, la probité exacte, que malheureusement on n'admet guère en amour, sauvèrent sa gaieté du danger dont elle étoit menacée. La jeune Veuve étoit engagée avec un galant homme qui eût pleuré son inconstance. *Bonjour* étoit dans sa confidence : cette réflexion le sauva. Mais on est communément assez maussade, quand on résiste à une femme aimable & vive. Si c'est par raison, on veut la contraindre à raisonner ; & ce remède, qui ne paroît pas violent, n'est pourtant qu'un moyen assez sûr pour tourmenter la Nature. *Bonjour*, qui trouvoit tous les biens dans la gaieté, crut qu'il opéreroit mieux par la distraction des plaisirs. Il en imagina de toute espèce : la jolie Veuve fut prise au piége ; l'amour s'évapora. La malade guérie prit suc-

ceſſivement l'humeur de ſon Médecin: la ſenſibilité y perdit, la Société y gagna.

ROMANS D'AMOUR.

LA NUIT DE NOEL.

LA malignité eſt un vice irremédiable : elle ne parle qu'avec un but, après des combinaiſons ; elle fait le mal & jouit de l'avoir fait. Mais on parviendroit à corriger la légéreté de la langue, ſi l'on racontoit à tous les bavards les funeſtes ſuites d'un mot qu'ils ont lâché ſans malignité.

Un Militaire bien connu, que nous appellons ici le Chevalier de Louzars, ſe préſenta au milieu d'un cercle, compoſé de ce que la Capitale a peut-être de plus parfait en tous genres de mérite. Hommes ſolides, femmes raiſonnables; charmes d'un côté, graces de l'autre, & gaieté pardeſſus. Le Chevalier de Louzars ſe préſente avec ſon

épouſe. On les écoute, on les examine: ils partent, laiſſant leur monde enchanté de la modeſtie & de l'eſprit naïf de Madame de Louzars, de la beauté & de la vivacité de l'époux. Comme c'eſt une femme, qui nous communique l'anecdote, il n'eſt point parlé de la beauté de l'épouſe, qui eſt véritablement une créature charmante.

Un vieux garçon tout rempli d'honneur, ayant un cœur ſenſible, beaucoup d'eſprit, mais une langue qu'il ne dirige pas toujours avec le frein de la diſcrétion, vint à dire : = N'eſt-ce pas un Louzars de telle Ville ? = Oui. = C'eſt donc celui qui vient de ſe marier ? = Il eſt vrai qu'il n'eſt marié que depuis un an. = C'eſt cela même ; & je ſuis fâché d'être obligé de croire à ce qu'on dit de lui dans ſa Province. = Et quoi ? = Mais qu'avant d'épouſer cette aimable femme qui nous a ravis, il l'a forcée de renoncer à Dieu par un écrit formel. = Et vous croyez à cela, Monſieur ? = Il faut bien que j'y croie, ajouta le vieux Célibataire ; j'en ai les preuves =.

Perſonne ne lui demanda ſur quelles

preuves il aventuroit ſon accuſation : car perſonne ne doutoit & ne doit douter de ſa probité, de ſa véracité. Qu'arriva-t'il ? qu'au bout de quinze jours de pourſuite, de la part du Chevalier, dans une affaire très intéreſſante, on l'humilia par un refus, ſuivi du reproche d'inconſidération ; & la perſonne en place, de qui dépendoient la gloire & la fortune de cet aimable Chevalier, alla même juſqu'à le terraſſer par une cruelle ironie. = On dit que vous êtes le premier Philoſophe de l'Europe, Monſieur ? = Je ne le crois pas, Monſeigneur. Ma philoſophie eſt de bien ſervir le Roi : certainement il y a bien des Philoſophes qui me ſurpaſſent dans les mêmes principes =.

Ce fut-là que tout finit avec l'homme en place. Le Chevalier ſe repréſenta dans la même Société, dans pluſieurs autres ; & il remarqua par-tout qu'on le regardoit comme un de ces nouveaux enthouſiaſtes qui interprètent la Philoſophie à rebours, & qui ne ſe font diſtinguer que par le ridicule de leur impiété. Il eſt inutile de le peindre ici

dans sa douleur : il est bon seulement de raconter son histoire.

Le Chevalier de Louzars fut élevé par de dignes parens, au fond d'une Province ; Mademoiselle Nannette de Beligni, par des parens d'une égale réputation : la piété de ces deux familles n'étoit que le charme de leurs autres vertus. Les deux Chefs n'en existent plus : mais on garde précieusement leur souvenir, & l'on en parle toujours quand il est question de nommer les plus honnêtes Gentilshommes qu'on ait vus dans le pays.

L'amitié, qui unissoit les pères, unit les enfans : Nannette de Beligni commença d'aimer Louzars, & s'apperçut aussi-tôt qu'elle l'aimoit jusqu'à l'idolâtrie. Dans ce temps-là le Chevalier n'étoit pas encore un esprit vif, pétulant & résolu comme il le devint. Ce n'étoit qu'un enfant de dix-huit ans, d'une douceur, d'une obéissance & d'une piété qui charmoient ; & pourtant si tendre, que les deux mères jugèrent convenable de se concerter pour sauver

la Nannette ; bien entendu que ce fut aussi pour arranger toute chose de manière à la livrer, quand il seroit temps, en face de l'Eglise.

La Dame qui veut bien nous communiquer cette anecdote, nous apprend que Nannette, après un an de mariage, ne peut s'empêcher de pleurer encore du souvenir de ces premiers momens de son amour. Elle ne cesse de chanter encore une chanson que Louzars fit à son serin ; & nous croyons qu'on voudra bien pardonner à cette femme aimable son goût pour des vers de Province, qui l'intéressent beaucoup plus que si Voltaire les avoit faits.

Oiseau charmant, si cher à ma Maîtresse,
Gentil Serin, son soin & ses amours
Que ton bonheur me remplit de tristesse,
Quand je la vois te chercher tous les jours !

Quand sur son sein à mes yeux tu reposes,
De ses soupirs mollement caressé,
Ou quand je vois de ses lèvres de roses,
Ton bec joli si doucement pressé.

Quand au matin ta voix ambitieuse,
Essayant l'art de ses douces chansons,

J'entends ſa voix, ſa voix délicieuſe,
Si tendrement te former à ſes ſons.

Dieux! que ne ſuis-je *une petite bête*,
Pour obtenir même ſort tous les jours;
Pour occuper les ſoins de ma Nannette,
Son cœur ſi tendre & ſes jeunes amours!

Pour ſes plaiſirs ton beau ſort te fit naître:
Mais la Nature, à ta félicité,
S'en vient mêler d'autres deſirs peut-être,
Et tu jouis, hélas! ſans volupté.

Moi qui connois l'Amour & la tendreſſe,
Si comme toi, je voyois ſes appas,
Je brûlerois, mourrois de mon ivreſſe;
Mais je me meurs & je ne les vois pas.

Cette amourette devint bientôt plus ſérieuſe, à meſure que l'eſprit & le cœur du Chevalier de Louzars ſe formoient. Il n'eſt point de véritable amour, ſans un caractère vigoureuſement affermi. Quand il fallut partir pour la guerre, ce fut un ſpectacle auſſi touchant que riſible de voir ces deux Amans. Jamais le Chevalier ne voulut embraſſer Nannette, & celle ci ne voulut jamais lui dire adieu. Ils ſe cachèrent l'un de l'autre

cinq ou six jours auparavant ; & quand ils venoient à se rencontrer, c'étoit comme s'ils se fussent fendu le cœur réciproquement. Le dernier jour le Chevalier chanta de toutes ses forces au festin du départ : mais il avoit beau chanter, on voyoit qu'il ne chantoit si haut que pour soutenir courageusement la foiblesse de son cœur. Il n'étoit pas à deux lieues de L., qu'il s'en revint pleurer deux ou trois jours, mais sans que Nannette voulût le voir, ni lui faire dire autre chose, sinon qu'il la feroit mourir.

Enfin voici le fait. Après deux ans d'absence & de fidélité, le Régiment du Chevalier passe à dix lieues de L. Les circonstances ne permirent pas de considérer les saisons pour faire mouvoir les Troupes ; & ce fut la veille de Noël que le Chevalier se vit à deux pas de sa Nannette. Sur sa parole de rejoindre le Régiment, avant son départ du lieu de séjour, on lui permet de venir embrasser son père. Mais les Postes lui fournissent de si mauvais chevaux, qu'il ne peut arriver qu'à minuit, non pas chez son père ; & l'on s'en doute bien. = Où est

Nannette? = A la messe, M. le Chevalier. = Est-il possible? je n'ai qu'une heure pour la voir. Marie, venez à l'Eglise; vous l'avertirez que je l'attends sous le portail =.

On court. Marie parle & revient. = Elle ne veut pas venir, Monsieur. = Vous ne lui avez pas dit que c'étoit moi! = Mon Dieu, si fait: elle a répondu que si c'étoit tout autre, elle viendroit =. Le Chevalier ne répond rien, & s'en va prendre la mère & la fille au milieu de la nef, les amène sous le portail, ne dit rien à Mademoiselle Nannette, & s'informe à la tendre mère, qui ne sait lui répondre qu'en lui montrant sa fille en larmes.

= Pleurez-vous de m'avoir oublié, Mademoiselle? = Ah! c'est bien plutôt de ne le pouvoir. = Ah! dès que vous le desirez, vous en viendrez à bout, Mademoiselle; que cela ne vous coûte pas une larme. = Seroit-ce, ma chère maman, poursuivit-il, que vous avez d'autres intentions? = Non, mon enfant. Voici le secret: elle doit faire demain sa dévotion; elle est reconciliée avec Dieu; & quand Marie lui a pro-

noncé votre nom, elle a ſenti qu'elle ſe trouvoit mal. = Eſt-il vrai, Nannette? = Oui, Monſieur; de grace, laiſſez-moi; je ne me ſens point innocente, comme il faut que je le ſois quand je vous parle. = Quoi ! Nannette, eſt-ce que notre amour vous paroît un péché ? = Oſez-vous me le demander, Monſieur ? = Oſez-vous bien me le dire, Mademoiſelle ?

= Oui, Chevalier, j'oſe vous dire que Dieu ſeul peut m'étourdir un moment ſur votre idée, qui me trouble & qui me perd ; allez-vous-en. = Sur votre conſcience de fille d'honneur, Mademoiſelle, n'ai-je point d'autre rival que Dieu = ? Nannette leva les yeux au Ciel, & ne répondit rien. La mère reprit la parole : = Menagez-la, Chevalier; allez-vous-en & revenez-vîte : mais laiſſez-lui ſa religion, comme la ſeule choſe qui peut la conſoler de votre abſence.

= Allez, dit Louzars avec fureur, vous êtes . . . ; vous êtes deux femmes : & vous, mon Dieu, pardonnez-moi ſi jamais vous n'avez pu balancer un moment cette fille ingrate dans mon cœur.

Je ne veux la partager avec perſonne, pas même avec vous ; & puiſqu'elle vous aime plus que moi, je vous la cède=.

En achevant ces paroles, il prit Nannette par le bras, & la repouſſa dans l'Egliſe. = Inſenſé, lui dit la mère, tout le monde vous écoute. = Eh bien, ſi l'on m'écoute, pourſuivit-il en fondant en larmes, je ſuis bien aiſe qu'on ſache que je me brouille avec Dieu pour toute ma vie. = Mais taiſez-vous donc, Louzars ; vous vous damnez. = Oui, je me damne ; je ſaute dans le gouffre comme un déſeſpéré, & je veux n'en jamais ſortir ſi je lui pardonne =.

Il ſe ſauve comme s'il eût été pourſuivi, remonte à cheval, & rejoint ſon Capitaine à l'heure dite. Et Nannette ? Ah ! Nannette ; elle ne fit plus que pleurer, oublier Dieu durant tout le reſte de la ſainte célébration, perdre le fruit de ſon ſacrifice, & ſe déſoler de n'avoir plus pour elle ni Dieu ni ſon Amant.

Dès le lendemain elle écrivit une lettre où il y avoit plus de larmes que de gouttes d'encre : elle n'avoit pas plutôt fini ſa feuille, qu'il lui en falloit une autre ; elle écrivit tout le jour ; & quand

il fallut donner la lettre au Courier, ſon pauvre cœur ſe mit à battre, & ne s'arrêta plus que la réponſe ne fût arrivée.

Quelle réponſe ! Ah ! le barbare ! on lui avoit fait une lettre capable de le faire fondre d'attendriſſement ; il écrivit de ſa Garniſon :

« Mademoiſelle, je vous ai cédée à Dieu mon Créateur, comme un ſot que j'étois. Mais ce qui eſt fait, eſt fait : un homme d'honneur n'a qu'une parole. Vivez en paix dans le Ciel où vous êtes : je vous promets de ne point m'informer des nouvelles de ce Pays là. Vous êtes une malheureuſe, d'avoir trompé les intentions de nos deux familles. Qu'elles vous le reprochent de la manière qui leur conviendra : quant à moi je vous jure, & ſigne ici mon ſerment, qu'à moins que vous ne renonciez à Dieu pour m'aimer un peu mieux que vous n'avez fait, je ne ſerai jamais rien pour vous : peut-être bien que j'en mourrai ; je m'en ſoucie comme des écorchures que je porte pour avoir fait vingt lieues la nuit de Noël ſur des ſelles auſſi dures que votre cœur ».

Le Chevalier DE LOUZARS.

Quelque temps après, la famille du Chevalier reçut une lettre qui le repréſentoit à l'extrémité, d'une maladie de chagrin violent. On juge des conſeils que la Nature donna aux deux maiſons, puiſque les Amans ſont mariés. Mais croiroit-on que ce fut cette lettre, où la pieuſe famille de Beligni ne vit qu'une idée d'amoureux & d'enfant, & qu'elle laiſſa courir dans la Ville où tout le monde connoiſſoit l'amourette des deux jeunes perſonnes auſſi bien que le vœu des parens; croiroit-on que ce fut cette lettre dont s'emparèrent des mains ſans doute moins innocentes que celles qui l'avoient écrite, que l'on fait valoir aujourd'hui contre la religion d'un homme rempli de ſaine piété, d'honneur, de talens & d'amabilité ?

Puiſſent de petits faits, ainſi raſſemblés, prévenir enfin ſur la calomnie, & fermer les oreilles, beaucoup trop faciles dans les Sociétés de la Capitale, où l'on ne s'intéreſſe jamais aſſez aux perſonnes pour creuſer juſqu'au fond du puits de la vérité !

Fin du 1er Volume de Juillet.

TABLE

DU 1er VOLUME DE JUILLET.

LE Roman des Trois Dames. *Page* 5
Les trois Fêtes. 81
Fragment d'un Manuscrit trouvé dans une Bibliothèque. 129
La Nuit de Noël. 177

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1er Volume du mois de Juillet *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 20 Juin 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET 1783, *IIe VOLUME.*

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
JUILLET 1783, IIe Vol.

PREMIÈRE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

ROMANCERO y Hiſtoria del muy valeroſo Cavallero Don Rodrigo de Bivar, el bravo Cid Campeador. En lenguage antigo; recopilado por Juan de Eſcobar:

L'HISTOIRE en Romances du très-valeureux Chevalier Don Rodrigue de Bivar, le fier Cid Campéador. *En vieux langage; compilée par Jean de Eſcobar. Madrid, in-12, très-étroit & ſans date*(1).

PARMI tous les Romans d'Hiſtoire que nous a fournis la Littérature Eſpagnole,

(1) Mais une des Approbations eſt datée

& ceux qu'elle peut nous fournir encore, celui-ci mérite une attention plus particulière par bien des raisons : la célébrité du Héros, la singularité de la forme, l'intérêt des vieilles mœurs, celui de la vérité, & le mérite d'une éloquence naturelle, précise, noble & guerrière dont ce Livre est rempli.

Tout le monde connoît le Cid par son nom. La Tragédie de Corneille diffère de notre Roman, par les points qui forçoient le Poëte à ne prendre qu'une part de la matière, une seule action sur mille; & c'est le Héros de Théâtre qu'on a vu. Ici c'est le Héros du onzième siècle, qui parle comme il dut parler, qui se montre tel qu'il fut; &, comme nous ne sommes pas engagés

de 1688: la taxe du Livre & la vérification de la copie, deux pièces de formalités inusitées en France, portent la date de 1695; & l'on est averti, par une note placée à la fin, que cette édition a été augmentée de plusieurs morceaux : ce qui semble indiquer plus d'une édition entre les deux dates, & que ce nous remarquons à cause que le Livre n'est pas commun.

aux mêmes devoirs que le Poëte, nous nous garderons de ramener à nos bienséances des faits & des discours qui ne choquoient apparemment point les bienséances de ce temps-là.

Si nous avions à craindre qu'on nous reprochât de revenir trop souvent sur le genre héroïque, nous craindrions aussi d'être obligés de répondre ce qu'il faudroit. Nous demanderions si cet héroïsme, qui n'est pas celui des fabuleuses épées, ne peut être encore souffert comme pour faire diversion à nos doux Romans galants & bourgeois; & s'il n'est pas possible que, tout en aimant à l'adoration, un tendre Marquis dans une lecture, un Chevalier charmant ou un Duc de bien bonne pâte, s'il n'est pas possible que la curiosité des Dames se réveille pour jetter un coup-d'œil sur ces terribles hommes du temps passé ? Mais ils ne savent point filer une conversation de sentiment; mais ils ne parlent que de tête, en mots superbes, en grandes pensées; mais ils aiment trop énergiquement ! Ce sont de grands défauts, auxquels on ne doit cependant pas refuser quelqu'indulgence;

car il ſeroit poſſible que nous redevinſſions grands, ſi la grandeur redevenoit un moyen de plaire.

Rodrigue, ou Ruy-Diaz, naquit au Château de Bivar, à deux lieues de Bourgos, l'an 1026 : il étoit fils de Don Dieguo Laynez, un des renommés Guerriers de ſon temps, & quatrième deſcendant de Layñ Calvo, à qui fut confiée l'Adminiſtration de la Guerre au temps où les Seigneurs de Caſtille en commencèrent la Monarchie, à la barbe des Rois de Léon. Toute cette famille des Laynez combattit durant un ſiècle, & juſqu'à ce que le Royaume de Léon, qui étoit le premier, tombât lui-même ſous la dépendance de la Caſtille, dont Ferdinand le Grand fut le premier Roi décoré de ce titre : ce fut ſous ſon règne que notre Géant des Hiſtoires Eſpagnoles entra dans la carrière de gloire qu'avoient parcourue ſes ancêtres. Rien n'eſt donc ſi juſte que les vers de Corneile :

Don Rodrigue ſur-tout n'a trait en ſon viſage,
Qui d'un homme de cœur ne ſoit la haute image,

Et sort d'une maison si féconde en Guerriers,
Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.

Ce fut en 1040, époque où plusieurs Ecrivains ont inconsidérément placé sa naissance, qu'il suivit le Roi son Maître au siége de Coimbre, & qu'il fut, aussitôt après son premier coup d'épée, armé Chevalier *d'espuelas doradas* ou d'éperons dorés. On distinguoit plusieurs sortes de Chevaliers, entre lesquels ceux-ci tenoient le premier rang. Le Roi lui donna l'accolade & lui passa l'épée : la Princesse Ourraque, sa fille, lui chaussa les éperons, & devint amoureuse de lui, qui le devint de Chimène. Voilà ce qu'il suffit de savoir préliminairement.

On a peut-être observé que nous n'avons pas traduit deux mots du texte original, celui de *Romancero*, parce que nous n'aimons pas les périphrases, & parce que nous n'avons pas osé forger celui de *Romancere* ou Recueil de Romances. Le mot *Champion*, qui traduiroit littéralement celui de *Campeador*, a perdu sa noblesse dans notre Langue, & il est tombé dans une sorte de

déſuétude. Campeador eſt trop beau pour le dénaturer : il ſignifie l'homme, l'ami des Camps, & non pas Maréchal des Camps & Armées, comme on l'a traduit dans les Anecdotes Eſpagnoles. Campeador ne peut pas plus ſe traduire, par rapport au ſon & à l'idée, que *Torreador*, l'aſſaillant du taureau. Mais pourquoi n'oſerions-nous faire, en faveur de ce mot, ce qu'on a fait pour beaucoup d'autres adoptés ſans réforme, &, par exemple, pour celui de *matamoro*, dont nous n'avons changé que la terminaiſon ? Il eſt dans toutes les Langues, de ces mots de caractère conſacrés à rendre une image, ou une idée, qu'on ne traduit jamais bien ; & ſans ſortir de notre Langue, nous pourrions obſerver que nous avons négligé des mots très-riches, pour leur en ſubſtituer de très-pauvres. Eſt-ce le mot dur & ignoble de *caiſſe*, qu'il faudroit ſubſtituer, comme on le fait dans les Troupes, à celui de *tambour* ? Le mot *drapeau*, qui préſente une idée de blanchiſſage, vaut-il celui de *bannière* que nous laiſſons à l'Egliſe ? *Heaume* & *armet* ſous François-Premier, & *armature*,

ſont aujourd'hui trop vieux pour nos jeunes Poëtes : leur oreille eſt plus flattée par *caſque* & par *harnois*. Nous diſons *louer* un Héros, une Maîtreſſe, comme *louer* une chambre à bail ; & nous avons tout-à-fait oublié ce mot mignard de *Lozanger*, que les Italiens gardent dans *Luzingar*, & les Eſpagnols dans *Liſougear*. On ne finiroit pas ſur-tout, ſi l'on vouloit comparer tous les mots ſecs & ſans harmonie que nous inventons, à ceux que nous avons perdus. Revenons au Cid.

Ce n'eſt pas faute d'Ouvrages que nous avons tardé à le faire paroître parmi les Héros de la Race eſpagnole. Nous ſavions que ce Livre de Romances exiſtoit ; & nous l'attendions. Nous voudrions toujours être à portée d'accompagner nos Extraits de notices ſatisfaiſantes pour toutes les claſſes de Lecteurs ; quand nous ne le faiſons pas, nous oſons prétendre à l'indulgence qu'on ne peut refuſer à l'impoſſibilité. Nous n'avons rien à dire de Jean de Eſcobar : c'eſt aſſez pour un Auteur de compilations, que ſon nom tout ſeul paſſe avec ſon Livre au-travers des ſiècles.

L'Hiſtoire du Cid a fourni d'autres Ouvrages, d'abord pluſieurs *Romanceres* outre celui-ci ; il y en a un intitulé :

Teſoro eſcondido, &c., par François Melge : ce Tréſor eſt bien moins ample que le nôtre ; mais on y a raſſemblé des Romances que nous intercalerons de temps en temps parce qu'elles nous manquent.

Coronica del Cavallero Ruy-Diaz de Bivar, el Cid Campeador. Bruſſelas, in-16, 1589. Cette Vie du Cid eſt écrite en proſe & diviſée par chapitres, avec des titres de *comme quoi*, qui ſentent la Bibliothèque bleue : c'eſt un Ouvrage fort ſec, ſur lequel Lenglet Dufreſnoy s'eſt trompé, & qu'il a pris pour un Poëme dont nous allons parler.

Les Aventures hiſtoriques du Comte Raimond de Toulouſe, & de Don Roderic de Bivar, par François Loubayſſin de la Marche. Paris, 1619, in-8°. Loubayſſin étoit un Gentilhomme Gaſcon, attaché au Cardinal de Guiſe. Il a toujours écrit en Eſpagnol, & c'eſt dans cette Langue que parut d'abord cette

Hiſtoire ; il a fait auſſi une Hiſtoire tragi-comique de Henri de Caſtro, imitation meſquine de la Araucana, & les tromperies de ſon ſiècle : le tout en Eſpagnol, & par conſéquent auſſi mal écrit que mal compoſé d'ailleurs.

Il ſeroit ſuperflu de rechercher ici combien de morceaux dramatiques ont été puiſés dans la Vie du Cid. La querelle de Corneille & de Scudery avoit déjà fait connoître en France la Pièce Eſpagnole de Don *Guillen de Caſtro*. Il y en a d'autres parmi leſquelles on doit diſtinguer celle de Jean-Baptiſte *Diamante*, pompeuſement intitulée : *Comedia famoſa y muy grande del Cid honrador de ſu Padre* ; la Comédie fameuſe & très-héroïque du Cid honorateur de ſon Père. Lope de Vega, qui a manié preſque tous les ſujets de l'Hiſtoire ancienne & moderne, a fait pluſieurs Comi-tragédies des différentes actions que fourniſſoit la vie du Héros. Nous n'avons trouvé d'intérêt que dans celle qu'il a intitulée : *Las almenas de Toro* ; les créneaux de Toro, Ville qui fut l'héritage de la ſeconde fille de Ferdinand, & que Sanche voulut enlever à

ſa ſœur. La catáſtrophe du Drame eſt la mort de ce mauvais frère au ſiége de Zamora.

Vient enſuite un grand Poëme-épique. *Los famoſos y heroïcos Hechos del invincible y es forzado Cavallero el Cid Ruy-Diaz de Bivar*, in-4°. ſans nom de lieu, 1568; & Alcala de Henares, 1579, in-4°. Ce Poëme, qui a eu de la célébrité, eſt de Don Diego Ximenès de Aillon, bon Militaire ſous le grand & cruel Duc d'Albe, & qui n'eſt pas le plus mauvais Poëte d'Eſpagne : c'étoit un Ouvrage trop conſidérable, trop farci de perſonnages & d'aventures épiſodiques, de deſcriptions de batailles, de nomenclatures, trop dénué de fond & d'intérêt principal, pour nous fournir un Extrait. Les Gens de l'Art l'ont jugé; le Père Rapin l'a trouvé défectueux en ce qu'il marche hiſtoriquement, & non pas en croiſant la matière comme dans les Poëmes de l'antiquité : c'étoit pour nous le moindre des défauts, s'il avoit eu d'ailleurs le mérite de l'imagination. Mais quoiqu'on en puiſſe lire deux ou trois Chants iſolés avec plaiſir, nous croyons que ce Poëme

doit demeurer dans la foule des autres Poëmes hiſtoriques & nationaux dont abonde la Littérature eſpagnole (1).

(1) Ce n'eſt pas faute d'Ouvrages que cette Littérature eſt pauvre : mais les Poëtes de cette Nation nous fourniſſent un exemple que nous devrions peut-être imiter. Ils ont preſque toujours tiré de l'Hiſtoire de leur Pays : la nôtre eſt ſi belle ! pourquoi nous amuſer encore aux ſujets de la Fable & aux vétilles de Société ? Tous les Héros Eſpagnols revivent à tous momens ſur le Théâtre ; & par rapport aux Poëmes, on en a dans cette Langue une douzaine que nous allons nommer ſelon l'ordre de leur compoſition.

La Parthenopée, *Hiſtoria Parthenopea*, vieux Poëme rare, d'Alonzo Fernandez, imprimé à Rome en 1516, in-folio; lequel roule ſur les exploits de Gonzalve de Cordoue, le grand Capitaine : ce Poëme eſt en vieux ſtyle, ſans diviſion de chants, & contient bien dix mille vers. Il y a plus de ſimplicité que d'élévation, plus de vérités de Gazettes que de beautés poétiques : mais on n'y voit point encore la plate manière de Collége, non plus que dans les deux ſuivans.

Los Oleades, Poëme de *Don Juan Sar*

Avant que de passer à l'Ouvrage d'Escobar, nous avons parlé de la fin-

miento, écrit en Coplas *de Arte major*, au commencement du seizième siècle, pour illustrer les exploits des Habitans du Pays d Ocana, dans le territoire de Tolède : rare en France & en Espagne.

Abides, Poëme héroïque d'Arbolanche, imprimé à Sarragosse en 1566, in-8°. & dont le Héros est un personnage de la plus haute antiquité nommé Abides, ou le Roi Berger, fils de Gargor, Roi d'Espagne : rare.

Cortez Valeroso, de Gabriel Laso de la Vega, imprimé en 1588, & qui n'a rien d'intéressant que le sujet. Encore l'Auteur l'oublie-t-il, pour faire le panégyrique de la conduite des Espagnols contre les Mexicains.

El Pelayo, dont nous avons parlé.

El Fernando; servile imitation du Tasse, que l'Auteur a morcelé par centons. Il y a pourtant une belle édition de ce Poëme, avec des gravures plus estimables qu'estimées.

La Araucana. Anvers, 1597, in-12. Billot, bien des fois avant & après : voici le grand

gularité de la forme. Qu'on nous permette deux mots sur un article qui pourroit en fournir beaucoup.

Poëme des Espagnols. Comme nous travaillons à le faire connoître, nous n'étendrons pas cette note, & nous renvoyons au jugement très-exact que M. le Comte d'Albon vient d'en porter dans son nouvel Ouvrage intitulé : *Discours sur l'Histoire, les Mœurs, le Gouvernement & la Littérature de plusieurs Nations.* Nous nous ferons un devoir de régler notre goût sur le sien, en rejettant les Episodes fort mal amenés, quoique bien traités, de la bataille de Lépante, du Mage Fitou, du siége de Saint-Quentin, de la guerre de Philippe II contre le Portugal, & de la Didon Carthaginoise. Il semble en effet que l'Auteur ne savoit plus que dire dans les deux dernières Parties de son Ouvrage. Pourquoi le Guerrier d'Ercilla ne se livroit-il pas à son cœur, pour étendre davantage les deux Episodes touchans des deux Américaines Tegualda & Glaura ?

Conquista de la Betica. Sevilla, 1603, in-8°. Le sujet est la conquête de Seville par le Roi Saint-Ferdinand. La Cueva s'est fait

Les Romances ſont le premier genre de compoſition d'où l'on a vu ſortir tous les autres chez tous les Peuples.

plus d'honneur par ſes Ouvrages dramatiques.

Navas de Toloſa, *&c.* Madrid, 1608, par Chriſtophe de Meſa. Nous n'avons pas encore pu lire celui-ci. Mais les Eglogues de Meſa, & ſa Tragédie de Pompée, ſuffiroient pour nous prévenir favorablement.

El Bernardo, o victoria de Roncesvalles, par Bernard de Balbuena, Madrid, 1624, in-4°. Voilà un Poëme, & pourtant les vers le rongent : c'eſt encore ici que le Lecteur curieux doit lire le jugement de M. le Comte d'Albon, qui a cru ne devoir faire mention que des deux premiers morceaux héroïques des Eſpagnols. Nous remarquerons que les Eglogues de Balbuena, ſous le titre de Siècle d'or dans les bois d'Erifile, ſont au-deſſous du Poëme, ainſi que le morceau de proſe & de vers intitulé *Grandeur du Mexique*, mais par le ſujet ſeulement. Balbuena intéreſſe toujours par un ſtyle net & naturel, ſi rare en Eſpagne, & par ſon talent deſcriptif. Le *Bernardo* de Balbuena n'eſt pas ce Poëme qu'a loué Cervantes dans le Chapi-

Le mot eſt moderne & ne ſignifie rien, que compoſition écrite en Langue Romaine, qui, avec toutes ſes altérations,

tre de la Bibliothèque de Don Quichotte. C'eſt un *Bernardo del Carpio*, que fit imprimer en 1585 un Agoſtino Alonzo, inconnu à tout le monde comme à nous, & un autre Poëme intitulé :

Batalla de Roncesvalles, par François de Garrido, deux Ouvrages que nous ne connoiſſons pas.

La Auſtriada de Jean Rufo eſt encore très-louée par Cervantes. Nous avouons n'avoir pas vu le moindre fondement à cet éloge : c'eſt un aſſez froid panégyrique de la Maiſon d'Autriche, peut-être bien verſifié ; mais ce Cervantes, ce ſi bon génie, a toujours manqué de diſcernement ſur le compte d'autrui. S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'il ait prétendu jouer le Duc de Lerme qui avoit l'ame chevaleresque, c'eſt par mépris pour de grandes vertus qu'il a fait une belle ſatyre & un grand morceau. Il y a dix de ſes jugemens à réformer dans ce Chapitre de la Bibliothèque ; & Cervantes fait pitié, quand, après avoir loué avec la plus baſſe ma-

étoit devenue la Langue vulgaire. Mais l'objet du genre étoit de chanter les actions glorieuſes, les événemens rares

nière de l'adulation, cent Auteurs inconnus dans ſon Roman champêtre de Galatée, il vient ici dépriſer de même à tort & à travers. Il faut être ſot pour adopter les ſottiſes des Grands-Hommes.

Paſſons ſur la *Corolea y Leon de Eſpana*, Poëme latin ſur les faits de Charles-Quint, par un Don Luis d'Avila, & terminons cette liſte des Poëmes nationaux ſeulement par celui du Prince d'Eſquilache, intitulé:

Napoles recuperada. Il y a de ce Poëme une édition très-belle, faite à Anvers, avec les caractères des Plantins, acquis par Baltazard Moreto, 1658, in-4°. Toutes les Œuvres du Prince d'Eſquilache ſont imprimées de même. On ne ſait pourquoi un Auteur qui uniſſoit à la naiſſance & aux illuſtrations le zèle & les talens littéraires, eſt oublié par tous ceux qui parlent de l'Eſpagne. Les Eſpagnols eux-mêmes le négligent, peut-être parce qu'il a marqué trop de ce bon goût d'antiquité qu'ils croient avoir lorſqu'ils n'ont que celui de leurs Univerſités.

ou importans, les aventures triſtes ou extraordinaires, dans un langage au-deſſus de celui du commun des hommes. C'eſt la première forme de compoſition, que les anciens Peuples d'Orient appellèrent d'un mot qui ſignifioit *Cantique*. Les Hébreux l'appellèrent de noms divers; ſelon les ſujets triſtes ou guerriers: les Grecs, Hymnes ou Odes; & les Romances grecques furent long-temps célèbres. On les chantoit & on les repréſentoit ſur les Théâtres de Rome, du temps d'Auguſte. On le ſait par pluſieurs anecdotes: celle d'Hylas, Pantomime, qui forçoit ſes mouvemens & ſa taille pour exprimer le refrain de la *Romance* ou chanſon d'Aga-

Nous ne voulons pas qu'on ſe méprenne même à nos éloges; & nous pouvons bien dire, après les avoir donnés, qu'en général tous ces Ouvrages ſont comme des arbres d'automne, qu'il faut ſecouer pour faire tomber les feuilles mortes, & ſur leſquels il faut néceſſairement, dans notre emploi, greffer ſouvent quelques tiges fleuries pour ôter l'air nud du ſauvageon.

memnon le Grand, & à qui Pylade ſon Maître cria du Parterre : *Tu fais le gros & non pas le grand ;* & par une autre anecdote ſur Helladie ſeulement, pour ne pas multiplier les citations. Quelqu'un chantoit devant elle une nouvelle chanſon d'Hector ; Helladie accourut, revêtue de ſa clamyde, & l'exprima par ſa danſe : elle danſoit auſſi les chanſons d'Adonis, d'Ajax, de Bacchus, des Satyres & des Nymphes.

Ce fut des chanſons hiſtoriques Romaines, compoſées dans la vieille Langue des Saliens & des douze Tables, que le grave Ennius compoſa ſa grande Hiſtoire perdue, des faits & geſtes du Peuple Romain. On connoît les *Runes* rimées des Peuples ſeptentrionaux. Nous ne ſavons pas où nous avons lu que Charlemagne fit raſſembler tous les vieux chants des Bardes : on a fait connoître, il n'y a pas long-temps, les anciennes chanſons de l'Ecoſſe ; & c'eſt chez toutes les Nations anciennes & modernes que les premiers monumens de l'Hiſtoire ont été ſéparés par actions, événemens, mémoriaux de fa-

mille, & consacrés par un langage particulier.

Cette manière de *romancer* les actions héroïques n'étoit donc pas nouvelle, ni la forme non plus. Les Grecs & les Romains avoient leur prosodie, qu'on a souvent essayé d'introduire dans les Langues modernes. Mais on n'aura jamais deux Langues pareilles, où le vers se construisoit sur un nombre quelconque de pieds prosodiques. Dès le troisième âge de la Poésie romaine, on imagina un rhythme qui consistoit en vers de même longueur, à rimes redoublées : cette rime fut empruntée des Langues Tudesques après les conquêtes, & (comme nous venons de le dire) le peu qu'on garde des anciennes Runes est rimé. Le premier Evangile, traduit en Tudesque, est en vers rimés : on peut en voir un exemple dans les Recherches de Pasquier. Ces rimes furent reprochées aux Orateurs, même dès le temps de Néron. Leurs périodes tomboient *in verba similiter desinentia*, en mots terminés par un même son. On a le premier monument de

vers latins rimés dans ceux-ci, qui ſont intraduiſibles, & qu'on a prêtés à l'Empereur Adrien, mourant:

O animula, vagula, blandula,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, luridula, timidula,
Net, ut ſoles, dabis joca.

Le dernier mot annonce la corruption de la Langue, & tous les vers, l'oubli qu'on faiſoit de la proſodie. La gangrène s'étendit dans les ſiècles ſuivans; on ne s'attacha plus qu'au nombre des ſyllabes, & point à leur meſure. Nous avons encore nos proſes rhythmiques, chantées dans les Egliſes, pour preuve, & les Ouvrages des Poëtes du bas âge. Ce fut cette ſorte de vers qu'on appella dans la ſuite vers *Léonins*, du nom d'un Chanoine *Leonius*, qui vivoit à Paris ſous Louis VII.

La rime paſſa dans les Langues vulgaires; & comme on y retenoit la vieille forme, c'eſt-à-dire les Romances, on commença de les rimer, tant bien que mal, vers le douzième ſiècle. Les

Eſpagnols en faiſoient plus qu'aucune autre Nation. Mais tout d'un coup la Poéſie ceſſa de s'occuper des exploits d'armes & des éloges des braves ; tous les chants hiſtoriques furent refondus en proſe ou réunis en longs Poëmes. Et c'eſt-là l'époque des Romans de Chevalerie, auxquels on joignit les Romans allégoriques & ceux de ſpiritualité.

La Poéſie, après avoir dormi quelque temps, ſe réveilla ſous des formes nouvelles. En Provence, ce furent les Chanterels, les Lays, les Syrventes, les Tenſons & les Comédies. En Italie, on dénatura ces genres, dont on fit les *Canzoni*, les *Sonetti*, les Octaves pratiquées par les Siciliens, les *Terzetti* qu'inventa le Dante pour écrire ſon Poëme, les *Capitoli*, *Sdruccioli*, *Sextine*, *Diſtèſe*, *Madrigali* & *Ballate*. En France, les Chants Royaux, Rondeaux, Virelays, Ballades & Coqs-à-l'âne, ſuccédèrent bientôt aux formes des Troubadours ; & en Eſpagne, les genres dont on accompagna les *Romances*, furent ceux-ci :

Les *Coplas* ou Stances, qui ſervirent

à composer tous les autres genres ; les *Redondillas*, de grands & de petits vers ou *de Arte major* & *de Arte minor* ; les *Bayles* qu'empruntèrent les autres Nations sous le nom de Ballades ; les *Villancicos* ou Villanelles ; les *Seguidillas* ; les Gloses & les Dixains ; & enfin les Endechas ou Complaintes qui revenoient aux *Næniæ* plaintives des Latins, les Desechas qui n'en sont que le couronnement ; comme l'*Estrivillo* ou le renvoi qui termine quelquefois les *Romances*. Il est inutile de parler des Sylves, Echos, Labyrinthes & Salades qui ne sont que des genres bâtards.

Malgré l'introduction de ces nouveaux genres, les Espagnols conservèrent la Romance avec son caractère. Ce fut en vain que les Grammairiens présentèrent les genres des Grecs & des Latins, que Boscan & Garcilasso amenèrent les genres Italiens ; on ne renonça point à la Romance, & l'on en fait encore aujourd'hui. Ce genre est noble, simple, peu difficile. Son essence est de raconter : il prend le ton guerrier de l'Ode, triste de l'Elégie, ou naïf de l'Eglogue, selon les sujets.

Nous

Nous avons emprunté le mot ſans emprunter tout-à-fait le genre. Nos Romances racontent auſſi : mais elles ſe bornent aux ſujets touchans, & elles dégénèrent en complaintes.

La Romance Eſpagnole admet tout dans ſa narration claire & preſſée. Il faut un art infini pour faire entrer l'événement, les ſentimens & la morale, dans un petit eſpace. Elle ne préſente de facilité que dans la verſification, dont les règles ſont peu gênantes. Elle a une grace particulière, en ce qu'elle eſt ſans prétention, & qu'elle ſemble vous dire : *Voilà ce que c'eſt ; croyez-moi ſi vous voulez*. Elle n'eſt jamais parée : mais c'eſt comme ces femmes qu'on ne trouve jamais plus aimables que lorſqu'elles ſont dans leur négligé.

Il eſt né une fille de la Romance : c'eſt la *Letra* ou *Letrilla*. Celle-ci a tout le caractère de ſa mère, qu'elle joint au ſien propre. Elle ſert plus ordinairement à exprimer des ſentimens de plaiſir ou de triſteſſe, qu'à faire des récits. La Satyre l'emploie auſſi quelquefois. Ce qui la diſtingue, c'eſt qu'elle admet le refrain qui la coupe, & qu'elle

se laisse dialoguer. Elle est ordinairement innocente ; & quelquefois elle s'élève au ton noble de la Romance. Mais ni l'une ni l'autre n'ont rien de cet éclat saillant qui plaît si fort aujourd'hui : ce sont des Epigrammes à la grecque ; c'est du moins ce que nous craignons qu'on ne nous dise, en rapportant deux exemples très-vieux de cette seconde espèce de Romance. L'une est faite sur la mort du Comte de Claros: son ami commence à lui parler ainsi (A*).

Est-on jamais criminel quand on aime?
En bien aimant, qu'aviez-vous offensé ?
De votre mort l'arrêt est prononcé.
Du Roi, du Roi la rigueur est extrême.
Est-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles ?

LE COMTE.

Ah ! j'aime mieux mourir pour elles
Que de vivre sans les aimer !

L'AMI.

De nos Beautés la prière touchante,
De nos Soldats le regard consterné,

* Les notes sont à la fin de cet Extrait.

Rien n'a fléchi son courroux obstiné,
Et son serment est de venger l'Infante.
Est-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles
Que de vivre sans les aimer!

L'AMI.

Que ne fut-elle ou moins belle ou moins tendre!
Que n'étiez-vous moins tendre ou moins hardi!
L'aimable fleur que vous avez terni,
L'Infante, ou vous, auriez su la défendre.
Est-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles,
Que de vivre sans les aimer!

L'AMI.

« A toi, Claros, vous dit le Roi son père,
» Je recommande & ma fille & son cœur ».
Mais à sa foi préférer le bonheur,
C'est de l'Amour un conseil ordinaire.

Eſt-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles
Que de vivre ſans les aimer!

L'AMI.

Perdre les biens, le repos ou la vie,
Tel eſt le ſort aux Amans préparé.
Quel eſt celui qui n'a jamais pleuré
Sur les faveurs qui flattoient ſon envie?
Eſt-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles
Que de vivre ſans les aimer!

L'AMI.

Ingrate, ou foible, ou bien trop inconſtante,
A qui pour elle a plus ſacrifié,
La femme accorde une moindre amitié.
On eſt perdu par la plus innocente.
Eſt-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles
Que de vivre sans les aimer!

L'AMI.

Entendez-vous la Garde qui s'avance,
Et les tambours en sons mortels rouler?
Sur le billot, c'est-là qu'il faut aller.
Entendez-vous l'ordre de la vengeance?
Est-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles
Que de vivre sans les aimer!

Sur le billot le Comte a mis sa tête;
Du triste voile on a couvert ses yeux:
Beautés, Beautés, recevez ses adieux.
Son ami pleure, & pleurant lui répète:
Est-il plus doux de s'enflammer,
Ou plus sûr de haïr les Belles?

LE COMTE.

Ah! j'aime mieux mourir pour elles,
Que de vivre sans les aimer!

L'autre, d'un ton bien différent, est d'un Amoureux qui revint pour la première fois de la guerre, & qui trouva sa Maîtresse mariée. On peut voir à quel point les Espagnols, si pompeux & si subtilisateurs, aimoient d'abord la simplicité.

Douce & fraîche Rosette; hélas! rose charmante!
Pour vous cueillir je vous avois;
Novice encor, je ne pouvois,
Je ne pouvois ravir cette faveur touchante:
Et maintenant que je voudrois,
Que votre Beauté me tourmente,
Volage, hélas! je ne saurois!

LA MAITRESSE.

Par votre faute, ami. Je ne suis point volage.
Notre Messager, de retour,
Ne parla point de votre amour,
Me parla seulement de votre mariage;
Et que vous aviez à la Cour
De noble épouse, jeune & sage,
Des enfans beaux comme le jour.

L'AMANT.

Ah! Dieu! le Messager, Rose, vous a trahie,
Vous a menti certainement.

Dans la Castille nullement,
Non plus que dans Léon, je n'entrai de ma vie,
Sinon d'abord petit enfant,
Sans rien savoir de bonne amie,
Ni comme on aime tendrement.

Il suffit d'ajouter que ces Letrilles & ces Romances ont été chéries avec passion des vieux Espagnols ; qu'on les chantoit par-tout & à tout propos ; qu'on les consacroit à l'Amour sous les fenêtres des Maîtresses ; & qu'on alloit louer des Chanteurs de Romances pour les assemblées de deuil ou de plaisir, comme les Romains alloient louer des *Tibicinas* & des *Cytharedos*, & comme on louoit à Paris des Jongleurs & des Jongleresses dans la rue qui porte encore le nom de Saint-Julien-le-Menestrier.

C'est du chaos des vieilles Romances que les Historiens tirèrent d'abord leur jour, & les Poëtes, leurs sujets : on sait que les Hymnes de Bacchus produisirent la Tragédie chez les Grecs, les Fescennines, la Comédie chez les Romains. Les Espagnols n'ont pas encore bien séparé ces deux genres. Mais leurs

Drames remontent jusqu'à l'origine des Romances : il n'y a qu'un pas du chant à la représentation.

Nous avons déjà dit que les Comédies Espagnoles sont composées de plusieurs genres de Poésie, & que Lope de Vega, le Legislateur de la Nation, a fait une règle d'user de la Romance pour les récits. Il est sûr qu'une Pièce dramatique a plus de variété par ce mêlange que par nos rimes uniformes. Au premier coup-d'œil, elles n'ont l'air que de ces Salades à l'Italienne, où l'Amoureux parle Toscan; le Pantalon, Vénitien; le Docteur, Bolonnois; le Capitan, Espagnol; le Bouffon ou l'Arlequin, Bergamasque; & les Suivantes, un Patois de Village. Passé le premier moment, les Comédies Espagnoles ne sont plus un salmigondis de toutes sortes de vers; mais des Œuvres à qui il ne faut retrancher que les trivialités, les inconséquences, pour les mettre en état de charmer par la grandeur des sentimens, la finesse ou la hauteur des pensées, l'intérêt des situations & des intrigues, & par cette variété de mesures & de tons de Poésie toujours adaptée

aux mouvemens des perſonnages & à l'état de la choſe ; c'eſt en grand ce que ſeroit en petit une belle Cantate pareille à celle de Timothée devant Alexandre, où les divers ſentimens ſont exprimés par des rhythmes divers.

Malheureuſement la Poétique des Anciens qu'on prêcha bientôt, anéantit dans leurs germes les beautés qu'on devoit eſpérer de ce genre original. Arrivèrent les Erudits, gens très eſtimables d'ailleurs, quoiqu'ils faſſent beaucoup de mal en inſpirant & en conſacrant l'eſprit d'imitation & d'obéiſſance. Ils préſentèrent les modèles de Rome & d'Athènes : on les imita mal ; tout fut irréparablement gâté.

Certainement les Anciens étoient faits pour donner des règles de bien écrire & de bien penſer. D'où vient qu'on ne penſa plus & qu'on n'écrivit plus que d'une manière inſupportable ? c'eſt qu'on ne fit que ſinger ; qu'il n'y eut plus de caractère diſtinctif, & que tous les Peuples furent Grecs & Romains en ridicule, ſans pouvoir parvenir à l'être paſſablement : & c'eſt une choſe ſi vraie, que les bons génies,

notre Racine, notre Boileau, ne ſont devenus admirables avec les Anciens, qu'en gardant la figure de leur Pays natal.

Quand on conſidère quel immenſe champ d'idées peut parcourir l'eſprit humain, quelle prodigieuſe variété de moules la Nature emploie, on regarde comme un meurtre de rétrécir & de reduire tout à un ſeul cercle, un ſeul caractère, une même manière, une même nuance. Si les Anciens ont bien fait, pourquoi vouloir faire comme eux ? ils ont moiſſonné leur champ. C'eſt comme ſi, quand une ſtatue eſt bien faite, on faiſoit toujours la même ſtatue. Qui empêche qu'on ne faſſe auſſi bien qu'eux dans d'autres carrières, ou dans les mêmes, mais avec une marche différente & originale ? Quelle perte, ſi dans les Sciences & la Philoſophie on s'étoit arrêté dans la circonvolution de leurs idées, ſi l'on n'avoit pas noué d'autres chaînes d'idées que les leurs ! Il eſt temps de faire de même en Littérature, & de rectifier le ſyſtême de nos études. Quiconque ſuit un chemin battu, va au même but

avec tant de monde qu'il n'eſt plus remarquable. Il faut s'écarter; & quand on s'égareroit, on auroit toujours le mérite plus ſingulier & plus frappant de s'être égaré. Laiſſons à la tourbe incapable le triſte honneur de l'obéiſſance: *Nullius in verba jurare Magiſtri*; ne jurer par aucun maître. Voilà une leçon que nos Maîtres expliquent dans leur claſſe tous les jours, & qu'ils n'ont point encore entendue. Ils jurent par l'Auteur même de cette idée, beaucoup plus profonde qu'ils ne la conçoivent. Paſſons à nos Romances, qui ne furent pas faites au Collége: on a lu des Romans en Lettres, en voici un en Chanſons.

HISTOIRE DU CID,

Sous le règne de Ferdinand.

JAMAIS homme ne fut plus triſte que l'étoit Don Diègue. Jour & nuit il ne faiſoit que penſer à la honte de ſa Maiſon. La Maiſon de Laignez étoit riche, noble, antique; paſſant celles des Ignigos & des Abarca. Il voit que ſa force ne ſuffit plus à ſes reſſentimens généreux; que ſa vieilleſſe l'entraîne au tombeau ſans vengeance; & que l'ennemi Gormaz ſe pavane ſous le Ciel, ſans que perſonne oſe lui barrer ſon chemin. Il ne peut dormir, ni manger, ni lever les yeux de la terre, ni paſſer le ſeuil de ſa maiſon, ni porter la parole à ſes amis. Il refuſe la parole à ſes amis qui le conſoleroient, & il craint que l'haleine d'un homme déshonoré ne les déshonore.

Enfin, Don Diègue ſecoua la charge de tant d'idées cruelles, & fit venir ſes fils. Il ne leur fit pas entendre un mot; il leur prit ſeulement les mains à tous, & les leur ſerra de forts liens qu'ils ſouffrirent, quoiqu'avec des larmes ils lui demandaſſent miſéricorde.

L'eſpérance qu'il avoit conçue s'écouloit de ſa penſée, lorſque, venant pour lier auſſi Rodrigue, le plus jeune de tous, il trouva ce qu'il n'avoit pas eſpéré. Le jeune Rodrigue, avec des yeux embraſés de colère, pareils à ceux d'un tigre, recule avec ſoupleſſe, & dit au Vieillard avec fierté: = Vous oubliez que vous m'avez fait Gentilhomme; je me ſouviens que c'eſt vous qui m'avez fait. Sans cela, cette main que vous voyez tendue me ſerviroit de poignard pour aller chercher au fond de vos entrailles la réparation de cette injure =.

Des larmes de joie coulèrent alors des yeux du Vieillard: = Bien, mon fils, dit-il; c'eſt toi qui es mon fils: ta colère me redonne la paix, & ton indignation charme toutes mes douleurs,

Cette main, mon enfant, il te la faut montrer, non plus à moi, mais à l'infame qui nous a dépouillés de notre honneur. = Où eſt-il = ? Ce fut toute la réponſe de Rodrigue ; & il ne donna pas le temps à ſon père de lui raconter ſon aventure.

Rodrigue eſt penſif, & conſidère le peu d'années qu'il a pour ſoutenir l'honneur de ſa Maiſon : il conſidère la faction puiſſante & redoutée de ſon adverſaire, qui comptoit dans les montagnes plus de mille amis Aſturiens ; il conſidère que dans les Conſeils du Roi, la voix du Comte de Gormaz eſt la première ; dans les guerres, ſa place la première, & ſon bras le meilleur.

Mais il conſidère auſſi l'affront fait à ſon père ; & que lui importe tout le reſte ? Juſtice au Ciel ; du champ à la terre ; à l'honneur, de la force au-deſſus de ſes années : c'eſt ce qu'il demande ; & qu'importe ſa jeuneſſe ? L'enfant de noble race ſait mourir pour l'honneur auſſi-tôt qu'il eſt né.

Il s'en va dépendre une vieille épée que portoit jadis le vaillant bâtard Moudarra ; bien vieille épée, rongée de rouille, & qui sembloit encore triste de la mort de son maître. Avant que de la ceindre à ses reins, il lui adressa ces belles paroles :

« Tiens-toi pour dit, généreuse épée, que mon bras est celui du Bâtard. Tu peux te sentir humiliée, en ne trouvant pas la même force qui te soutenoit : mais tu ne le seras jamais d'avoir été ramenée d'un pas en arrière dans la bataille. Noble épée, la trempe de ton fer est moins bonne que celle de mon cœur. Vaillante épée, va, le maître qui te reprend vaudra celui qui te laissa ; &, s'il t'arrivoit d'être trahie par ma foiblesse, à nul qui vive tu ne seras jamais rendue : je te cacherai plutôt toute entière dans le fond de mes entrailles. Allons au champ ».

L'heure étoit venue de tirer la vengeance de la main la plus audacieuse qui fut jamais. Il s'en alla si secrètement, que personne ne s'en apperçut. Il s'en va déterminé, le Cid, & tellement

déterminé, qu'en moins d'une heure, il joignit le Comte ſuperbe de Gormaz.

Oh ! qu'elle eſt belle ma Chimène !
La fleur que le printemps ramène
Eſt moins douce à l'œil des paſſans.
La regardant, on ſe promène,
On la vante, le nez aux vents:
Et moi je l'aime & l'aimerai long-temps.

Sa couleur eſt un peu brunette.
Mais qu'elle porte, un jour de fête,
Son jupon verd, ſes ſouliers blancs,
La regardant, chacun s'arrête,
Chacun la vante, nez aux vents:
Et moi je l'aime & l'aimerai long temps.

Cherchez bien ſur toute la terre:
Point de ſi vive, ſi légère,
Ni qui file en fils plus charmans.
La regardant, chacun eſpère,
Et la vante, le nez aux vents:
Et moi je l'aime & l'aimerai long-temps.

Talens, vertus, amour & grace,
Chimène a tout. L'honneur ſurpaſſe:
C'eſt notre ami de tous les ans;
Le regardant, l'amour s'efface:

On le vante, le nez aux vents :
Et moi je l'aime & l'aimerai long-temps.

Ainſi parloit le noble Cid, en dévorant le chemin qui le conduiſoit ſur la trace du père de Chimène (B).

Rodrigue rencontra l'ennemi ſuperbe ſur la place du Palais, & ſi ſecrètement, que perſonne ne l'entendit : il lui parla dans ces termes :

« Saviez-vous, noble Gormaz, que j'étois le fils de Don Diègue, lorſque vous avez porté votre main ſur ſa face vénérable ? Saviez-vous que Don Diègue deſcendoit de Layñ Calvo, & que rien n'étoit auſſi pur que le blaſon qu'il portoit ? Saviez-vous que pour faire à Don Diègue, ce que vous avez fait, moi vivant, & ſon fils, il n'y avoit que le puiſſant Dieu du Ciel ; & que jamais homme ſur la terre ne pouvoit le faire impunément = ?

Le Comte ſuperbe lui répondit : = Sais-tu toi-même, jeune homme, la moitié de ce que c'eſt que vivre = ?

Rodrigue lui répliqua : = Je le sais sans doute. Une moitié consiste à porter honneur aux hommes généreux ; l'autre moitié, à punir les insolens : &, si je m'en souviens bien, c'est dans la dernière goutte de leur sang qu'on se lave de la tache qu'ils ont imprimée =. En achevant ces mots, il regarda le Comte sans rien ajouter.

Mais le superbe lui dit encore : = Que viens-tu faire ? = Chercher ta tête ; je l'ai promise, dit le Cid. = Non, mon enfant ; vous êtes venu vous faire fouetter comme un Page téméraire =. Saints & Saintes du Ciel ! que devint le Cid après ces paroles ?

En larmes, toujours en larmes & dans une affliction profonde, le Vieillard Don Diègue étoit assis à sa table, ne mangeoit point & ne faisoit que verser de nobles larmes en silence, pensant à son outrage, à mille périls chimériques, à la jeunesse de son fils, à la force de son ennemi. La vile peur s'empare des ames d'où l'honneur est

sorti, & s'y tient jusqu'à ce qu'il y rentre.

Il étoit si fort enseveli dans ses pensées de douleur, qu'il ne vit point arriver Rodrigue. Son fils Rodrigue arriva sérieux, mais fier; son épée sous son bras, & les bras croisés sur sa poitrine. Il regarda long-temps son père qui lui faisoit compassion.

Ensuite il alla secouer la main révérée du Vieillard; &, lui montrant les mets préparés sur la table: = Mangez, mon noble père, dit-il =.

Alors les larmes de Don Diègue coulèrent avec plus d'abondance: = Est-ce-toi, Rodrigue? ne dis-tu pas qu'il faut manger? = Oui, mon père, & relever votre tête; rien n'est si sûr que ce que je vous dis =. Le Vieillard croit être perdu dans un songe: = Ah Ciel! ah mon enfant! est-il puni? = Mort, dit Rodrigue. O mon noble père! mangez.

= Asséyez-vous, Don Rodrigue: c'est moi qui vais manger avec vous. Celui qui a pu faire succomber une pareille tête, doit être la principale tête de sa Maison =. En achevant ces

mots, Don Diègue baisa le visage de son fils ; & celui-ci, tombant à ses genoux, baisa révérencieusement la main de son père.

Un grand vacarme de cris, d'armures, de voix & de pas de courſiers confondus, se fit entendre au Palais de Bourgos ; à Bourgos, où se tient la fleur des Guerriers. Le Roi descendit de son appartement royal : toute sa Cour le suivit jusqu'aux portes du Palais, où l'on trouva la malheureuse Chimène échevelée, fondante en larmes.

Et d'un autre côté venoit le Vieillard Don Diègue, suivi de plus de trois cents Gentilshommes ; Rodrigue au milieu de tous, l'épée sanglante au poing. Tous s'en viennent sur des mules ; Rodrigue fait ployer un courſier superbe : tous sont vêtus de soie que relève la richesse de l'or & de la broderie ; Rodrigue est vêtu de fer : tous portent des gants parfumés ; Rodrigue a les mains nues : & parmi le

Peuple qui voit paſſer la Cavalcade, parmi les Courtiſans qui la voient arriver, on ſe dit: = Voilà, au milieu de cette foule, voilà le marmot qui a tué le terrible Comte =.

Et comme Rodrigue les entendit, il les regarda tous très-réſolument en face, & il leur dit: = Si parmi vous autres il ſe trouve de ſes parens, de ſes amis, ou qui que ce ſoit, que ſa mort offenſe, qu'il vienne, à pied ou à cheval, me l'apprendre =. Et tous répondirent à-la-fois: = Te l'apprendra le Diable, s'il veut, & non pas nous =.

Todos reſponden à una;
Demanda te lo el Diablo.

Enfin tous les Gentilshommes, guerriers & vaillans, mirent pied à terre pour aller baiſer la main du Roi. Rodrigue demeura ſur ſa ſelle. Don Diègue parla; & voici ce qu'il dit: = Pied à terre, mon fils; & venez, comme Gentilhomme vaſſal, baiſer la main de votre Seigneur Roi =. Dès que Rodrigue eut entendu, il répondit: = Pour

vous obéir, mon père, très-volontiers, pour vous obéir =.

Enſuite le ſuperbe Amant arrêta ſes yeux ſur la malheureuſe Chimène pour écouter ce qu'elle alloit dire.

Chimène avoit déchiré ſa coîffe de noir taffetas. Ses charmes étoient découverts à tous les yeux, & ſes yeux étoient mille fois plus beaux, gonflés de larmes comme ils étoient. Jamais roſe ne fut ſi vive que l'incarnat dont la douleur animoit ſes joues.

Ce que dit la déſolée, la Romance va le répéter: mais elle ne peut répéter ſes ſanglots, ni tous les cris dont elle accompagna ces paroles : = Il a tué mon père. Ah Sire ! ah noble Sire ! juſtice ! il a tué mon père, comme un ſerpent aſſaſſine celui qui l'aime.

Songez, Sire, que mon père étoit du ſang de ces Héros qui protégèrent Pelage de l'ombre de leurs étendards. Songez que la Juſtice doit venger le foible ; qu'un Roi, qui ne fait pas

juſtice, n'eſt plus un Roi, ne mérite plus que les Nobles le ſervent, ni que la Reine le favoriſe d'un ſeul baiſer.

Il a tué mon père, Sire, le Défenſeur de la foi chrétienne, la terreur des Almanzors, le premier rameau de la gloire d'Eſpagne, & le joyau de votre Couronne. L'ingrat ſerpent vient de l'aſſaſſiner, Sire; aſſaſſiner: car il eſt sûr que mon généreux père ne s'eſt pas défendu contre un jeune adverſaire qu'il aimoit.

Ingrat, bête furieuſe, Rodrigue, plonge auſſi ton épée dans le ſein que je te découvre. Tue-moi, nouveau brave; que t'importe ſi je ſuis une femme? On peut bien tuer une femme, quand on a tué celui qui nous aimoit. Regarde ſeulement que je ſuis ton ennemie, d'aujourd'hui juſqu'à la mort, ton ennemie; & que je ſolliciterai les vengeances du Ciel & de la Terre contre toi=.

En ce moment Chimène s'apperçut que Rodrigue ne répondoit rien, & que, ſaiſiſſant les rênes de ſon cheval, il tourna le dos à tous les Guerriers. Pour les aiguillonner tous, elle pouſſa

des cris ; &, comme elle vit que perſonne ne le ſuivoit, elle redoubla ſes cris en diſant : = Vengeance, Guerriers ! je me donne pour le prix de la vengeance =.

Le Seigneur Roi Ferdinand venoit de s'aſſeoir à table dans ſon Palais de Bourgos, lorſque la pauvre Chimène vint ſe préſenter en deuil, en larmes, ſur ſes genoux, devant lui, & fit entendre ces paroles modeſtes de ſa bouche aimable : = Je vis orpheline, Sire ; je vis en grande pitié, ſeule héritière d'un affront que ma mère pleuroit en mourant tout-à-l'heure. Chaque jour qui luit, me fait voir le jeune Guerrier qui a tué mon père. Il eſt du ſang de ces entiers Laynez (C) ; Cavalier, toujours à cheval, un épervier ſur le poing qu'il nourrit de mon colombier. Tous les jours il m'envoie ſon oiſeau qui me tue mes colombes écloſes ou à éclore ; & voilà mon tablier, Sire, teint du ſang de mes colombes innocentes. Je le lui ai fait dire : il m'a

m'a fait répondre par une Chanſon. Jugez, Sire, par la Chanſon, s'il a d'autre deſſein que d'accumuler ſes inſultes.

Qu'à votre noble colombier,
Dame charmante,
Mon épervier
Porte la mort & l'épouvante,
De mes deſſeins, c'eſt le dernier.
Dame champêtre,
Quand d'une lettre
On n'oſe ſe fier,
Qu'on ne peut oublier
Et qu'on craint tant de l'être,
Un épervier,
C'eſt l'Ecuyer
Qui dit les deſſeins de ſon Maître :
Ah ! puiſſiez-vous, Chimène, entendre le premier !

Quand le Roi Ferdinand eut entendu la plainte de Chimène, il ſe mit à penſer ; & en ſuite de ſa penſée, il fit une lettre : la lettre fut à peine écrite, qu'elle étoit partie & remiſe à Don Diègue, qui voulut la cacher à ſon fils. Mais forcé de la montrer, il lui dit : = Ce n'eſt rien, Rodrigue ; ce n'eſt qu'un

ordre d'aller rendre compte au Roi : j'irai moi-même & n'exposerai point ta tête. = Qu'à Dieu ne plaise, répondit le vaillant Cid ; qu'à Dieu & à sa révérée Mère ne plaise que par-tout où mon vénérable père ira, je ne marche pas devant lui = !

Cinq Rois Arabes sont entrés dans la Castille, entrés avec fracas, portant l'alarme, le feu, le fer, la mort partout. Ils ont passé au-travers de Bourgos & de Montesdoca, Belforado, Saint-Dominguo, Naxara, Lagroño : tout le Pays est misérablement dévasté. Ils emmènent les troupeaux qui bêlent, chassés devant eux ; & les Chrétiens, hommes & femmes qui pleurent, petits garçons & petites filles qui demandent où ils vont.

Les Maures s'en retournent dans leurs payennes de terres, joyeux, glorieux & chargés de richesses, parce qu'il n'est sorti personne sur leur chemin, & que le Roi n'est pas sorti pour les arrêter.

Rodrigue étoit dans son Château de Bivar, lorsqu'il apprit la grande algarade. Rodrigue étoit un Guerrier du plus jeune âge; il n'avoit pas accompli ses vingt ans : Rodrigue a monté sur son cheval Babieça, comme le Très-Haut sur un orage; il a couru sur toute sa Terre, & rassemblé tous les Vassaux de son père. Rodrigue se trouva à Montesdoca, lorsque les Maures y repassèrent. Bénédiction du Ciel! pas un ne passa plus loin. Rodrigue leur reprit les troupeaux, les hommes, les enfans, les richesses, & cinq de leurs Rois dont il fit présent à sa mère.

Le noble Roi Ferdinand se tenoit assis dans son fauteuil de parade, jugeoit les querelles de son Peuple, récompensoit & punissoit : car on ne peut avoir des sujets zélés & soumis, sans récompenses ni châtimens.

En traînant de longs crêpes de deuil, dans un silence respectueux & triste, trois cents Gentilshommes entrèrent en deux files, tous Ecuyers de Chimène,

la noble fille du Comte ſuperbe de Gormaz ; & Chimène, humblement proſternée ſur les degrés du Trône, commença ſa plainte en ces termes :

= Aujourd'hui, Sire, je compte ſix mois depuis que mon père eſt mort de la main d'un jeune Guerrier que la vôtre ſoutient pour en tuer bien d'autres. Quatre fois je ſuis venue me jeter à vos pieds : j'ai reçu de vous, Sire, quatre promeſſes & point de juſtice. Don Rodrigue de Bivar, jeune, indomptable & vain, ſe joue des loix du Maître ; & le Maître protége le jeune homme. Oui, Sire, vous le ſervez, vous le mettez en ſauve-garde, & vous châtiez vos Officiers afin qu'ils ne le prennent pas.

Si les bons Rois ſont ſur la terre l'image de Dieu, & ſont chargés de ſon emploi, celui qui manque dans la diſtribution de la juſtice ne doit être ni Roi bien craint ni bien aimé. La faveur injuſte, Sire, c'eſt une ſauve-garde funeſte à qui la donne ; elle enfle d'orgueil les cœurs vils, & devient la ſource de leur ingratitude, le déſeſpoir des bons, le premier motif des

perfidies, & le premier nœud des factions.

Vous y avez mal regardé, Sire; vous n'y penſez pas aſſez. Pardonnez, ſi mes paroles vous offenſent : le reſpect ſe change en audace ſur les lèvres des femmes, lorſqu'elles ſont outragées =.

Le premier Ferdinand de Caſtille lui répondit : = Vos paroles ne m'offenſent point ; mais vous en avez dit aſſez, aimable Chimène. Si je garde Rodrigue, c'eſt pour votre bien. Un temps viendra que vous me demanderez ſa ſûreté, avec autant de larmes que vous me demandez ſa mort aujourd'hui =.

Jamais renommée ne fut pareille à celle qui couroit de Don Rodrigue de Bivar, le vainqueur de cinq Rois Maures, vrais Maures de la Moriſenaille, qu'il venoit de renvoyer dans leur Pays, après avoir pris leur ſerment de Vaſſaux & de Tributaires.

Le Roi Ferdinand tenoit la forte Coimbre aſſiégée : le ſiége avoit duré ſept ans, & jamais il ne ſeroit parti du ſiége,

quoique la place fût merveilleuſement emparée de tours & de murailles. Lorſqu'il eut pris la Ville, il appella Sainte-Marie, la Moſquée payenne; & ce fut dans la moſquée que veilla, la veille des armes, Don Rodrigue de Bivar le Renommé. De ſa main royale Ferdinand lui ceignit l'épée; & pour l'honorer davantage, la Reine lui donna le courſier; Ourraca, la belle Infante, lui chauſſa les éperons aiguiſés d'or reſplendiſſant.

= Ah le beau Chevalier, ma mère! que Rodrigue eſt un Chevalier charmant! Heureuſe la roturière Bergère qui peut le regarder à ſon aiſe ſans craindre la médiſance! Heureuſe la noble épouſe qui ſera conduite par ſa mère à ce Chevalier charmant =!

Ainſi parloit la belle Infante, mais non pas de ſes douces lèvres vermeilles: c'étoit ſon cœur qui parloit de la ſorte, & bien ſecrètement.

= Noble Chevalier Rodrigue, jeune & vaillant, prudent & fier, charmant

& renommé, que le Ciel te puniſſe & te couvre de honte, audacieux qui viens attaquer mon cœur, ſans te ſouvenir de ce que je ſuis, de ce que tu es ! Pour avoir enchaîné cinq Rois, emporté une Ville, tué le Comte ſuperbe avant d'avoir vingt ans, ton orgueil s'élève un peu trop, Seigneur Chevalier. Et quel Eſpagnol n'en pouroit faire autant ou plus ?

Vous êtes né noble, Rodrigue, à la bonne heure ; c'eſt donc votre devoir que de faire de belles actions, & l'on ne doit rien à qui ne paſſe pas ſon devoir. Et puis, ſi l'on vous doit, c'eſt le Roi mon père, & non pas moi, Rodrigue.

Apprenez, redoutable Rodrigue, que ſi ma pauvreté me rabaiſſe à votre ligne, que ſi ma naiſſance m'y tient, ma place me relève.... Il eſt vrai que je n'ai point d'or ni de domaines. Les filles des Rois n'ont rien de vulgaire ; elles ont l'honneur, qui a fait divorce avec les propriétés. Mais ma pauvreté, Rodrigue, n'eſt point une tache. Pauvreté de femme eſt autant que l'honneur de l'homme.

Ta Chimène eſt riche : voilà pourquoi tu l'aimes. Non, Rodrigue, je te rends juſtice : mais tu commences comme une ſource qui va s'accroître, & c'eſt pour cela qu'elle t'aime. Aimez-vous. Eſt-ce que cela me fait la moindre peine de vous voir vous aimer ?

Aimez des filles de Comte : c'eſt aſſez pour vous, petit Chevalier Rodrigue. Oui, je ſuis pauvre ; mais le diamant n'a pas beſoin d'or pour montrer ſa valeur. Si vous penſez que je vais me ſoumetrre à vous, penſez auſſi que vous avez perdu le ſens & la raiſon.

Oui, vous êtes beau, Narciſſe le fut auſſi ; vous êtes ſavant, Salomon le fut auſſi ; vous êtes noble, il en eſt tant ; brave, l'Eſpagne n'a jamais porté de poltrons ; riche, les ſots & les lâches le ſont de même ; renommé, c'eſt le hazard qui donne la renommée. Et peut-être mille meilleurs que vous ont vécu & ſont morts enſevelis dans les triſtes linceuils de l'oubli.

Si votre miroir vous a flatté de toutes ces choſes, Rodrigue, venez

vous regarder au mien; il eſt bon pour abaiſſer l'orgueil. Allez, fier Cid, ne venez point aux femmes de mon rang: ſouvenez-vous que le lion eſt reſpectable pour les animaux vulgaires, & non pas pour ſes pareils. Votre devoir, Rodrigue, eſt de n'enviſager qu'avec reſpect une Princeſſe de Caſtille; & le mien, c'eſt d'honorer un Guerrier qui nous ſert vaillamment ==.

Voilà comment parloit la belle Infante, au Cid qui ne lui parloit point, & qu'elle aimoit; & en achevant ces paroles, elle reprit ſon aiguille qu'elle avoit quittée, & ſe mit à franger une écharpe pour le Cid qui ne la lui demandoit pas.

Au temps de la Pâque fleurie, où la terre ſourit avec ſa robe renouvellée de verdure, comme une Fée, tout-à-l'heure vieille & en cheveux blancs, qui redevient une jeune Nymphe joyeuſe & brillante, le Roi Ferdinand de Caſtille ſe promenoit avec toute ſa Cour dans les vallées, autour de Bourgos. De

toute sa Cour il ne prit que le Cid pour lui parler au bord d'une fontaine plus nette que le cryſtal, à la vue de tout le monde, mais de ſorte que perſonne n'entendît.

Le Roi Ferdinand dit au Cid : = Vous êtes vaillant, & je vous aime : mais vous êtes jeune ; vous ne ſavez rien encore de ce monde, & vous ignorez ce que c'eſt que les femmes.

Elles veulent régner toutes, & règnent véritablement ſur l'Univers ; les hommes ne ſont que les inſtrumens de leur empire. C'eſt en vain que nous élevons de grandes penſées ; elles les feront évanouir ſi elles leur déplaiſent. Il ſemble que le Dieu Créateur ait introduit la femme dans ſon bel ouvrage, afin que tout s'y fît pour elle & par elle, quoiqu'elle ne dût jamais paroître qu'avec l'air de rien.

Il eſt utile, jeune homme, d'étudier la ſcience des femmes ; c'eſt une ſcience qui déconcerte toutes les autres : mais je ne vous conſeillerois pas de porter trop loin votre curioſité. Cette ſcience a ſon principe caché dans des abymes, & pourroit vous mener,

comme un certain Philoſophe, à reconnoître quelques effets, & à vous précipiter au fond du gouffre, de déſeſpoir de n'avoir pu rien expliquer.

La force des femmes ſur nous, c'eſt le ſecret. Leur ſecret eſt cloué dans le fond de leurs entrailles, où je ne crois pas que l'œil de Dieu puiſſe le découvrir ; de ſorte qu'en ce jour redoutable, où tout le monde ſe verra repréſenter toutes ſes fautes, il pourra bien avoir la mortification de les ſavoir toutes coupables, &, par défaut de preuves, de les reconnoître toutes pour innocentes.

La diſtance eſt prodigieuſe de l'eſprit du plus habile homme, à celui d'une jeune fille ; & l'avantage eſt pour elle. Voici pourquoi : c'eſt que l'homme va toujours en avant, & que la femme regarde venir ; que l'homme ſuit ſes idées, & que la femme met toutes les ſiennes en rapport avec celles de l'homme; que l'un raiſonne, & que l'autre élude, Rodrigue : & voyez-vous cet oiſeau qui ſe balance ſur la branche du buiſſon ? il menera ſon Chaſſeur de buiſſons en buiſſons, ſe jouera de toute ſon attention,

& becquetera le bled du pauvre homme ſous ſes yeux, ſans que jamais la préſence de l'ennemi déſarmé l'empêche de faire toutes ſes petites affaires. Et quelle eſt l'arme de l'homme vis-à-vis de la femme ? J'ajoute qu'elles ſe reſſemblent toutes comme un œuf reſſemble à un autre œuf, & que c'eſt une règle de la ſageſſe que de ne point épouſer =.

Ainſi parla le Roi Ferdinand de Caſtille pour éprouver le vaillant Cid Ruy Diaz de Bivar.

Sur le bord de la fontaine, où le Roi venoit de parler, le Cid répondit :

= Il eſt vrai, Sire, que je ſuis jeune pour comprendre les règles de la ſageſſe ; mais je ne le ſuis pas trop pour bien interpréter celles de l'honneur. Je ſuis né d'un bon ſang & nourri en bonne école. C'eſt une règle de l'honneur que de ſoutenir ſa maiſon ; que de s'attacher à ſa Patrie ; que d'acquérir un droit & du poids pour aider ſon Sei-

gneur dans ſes Conſeils ; que de ſe faire un grand nom qui protège, comme l'ombre d'un grand arbre, tous ceux qui s'y rangent ; & que de donner des Sujets à ſa Religion & à ſon Roi : il me ſemble, Sire, que pour remplir cette règle de l'honneur, il faut épouſer.

Celui qui fuit le ſaint lien du mariage déſerte néceſſairement de ſa Religion, de ſa Patrie ; briſe le frein de l'honneur, & le lien qui le faiſoit tenir à la famille des hommes. Il en eſt puni par le mépris qu'on fait de ſa déſertion & de ſon inutilité.

Les femmes ſacrifient tout à l'empire. Il faut bien que j'en convienne : mais, Sire, elles ne règnent que comme des Valets ſur des Maîtres, toujours vicieux, quand ils s'en laiſſent gouverner. Celui qui n'a point de vice qui lui faſſe un beſoin d'aide mercenaire & de ſecret, eſt fort contre tout le monde. Jamais femme ne régna ſur un homme bien entier dans ſon honneur, que par l'article du plaiſir ; & il faut le lui abandonner, car elle ſait mieux gou-

verner le plaisir qu'un homme ne le peut faire.

Je vous accorde, Sire, que les œufs se ressemblent ; & c'est un point sur lequel mon devoir de Vassal m'oblige à déférer. Toutes les femmes sont mauvaises : mais chaque femme est bonne, si son époux est homme. A pied & à cheval, contre tous, je soutiendrai que, quand une femme manque, c'est son époux qu'il faut accuser.

Et partant, Sire, je vous prie, si c'est votre plaisir royal, de me faire épouser la Chimène orpheline du Comte de Gormaz =.

Après cet entretien, le Roi & le Cid s'en allèrent des bords fleuris de la fontaine.

RODRIGUE.

Voici les lieux charmans où mon ame repose;
Où je cherche l'objet qui peut me secourir.
A minuit seulement, c'est l'heure que je l'ose,
C'est l'heure où je ne vois aucun risque à courir.

CHIMENE.

Si ce ſont-là les lieux où ſon ame repoſe,
S'il cherche la Beauté qui peut le ſecourir,
Que mon cruel Amant me parle, puiſqu'il l'oſe.
Je ne vois que pour moi des riſques à courir.

RODRIGUE.

Sous mon déguiſement on ne peut me connoître.

CHIMENE,

Dans mon funeſte état de douleur, de ſouci,
A peine mes parens me connoiſſent ici.

RODRIGUE.

Je ſuis ſeul.

CHIMENE.

Moi bien ſeule au bord de ma fenêtre,
Au retour de la lune & de l'aurore auſſi.

RODRIGUE.

Mon cher eſpoir, je voudrois vous parler;
Mais pour ſauver l'honneur de ma Chimène,
D'un peu plus près.

CHIMENE.

Oh! qu'il voudroit voler,
Comme l'oiſeau que ſon amour amène!

RODRIGUE.

O des Beautés la Beauté souveraine!
Ouvrez la porte, hélas! que je puisse monter.

CHIMENE.

La porte pour monter ne s'ouvre pas sans peine.
Si vous parlez d'en bas, je vais vous écouter.

RODRIGUE.

Un curieux peut nous entendre.

CHIMENE.

Un curieux pourroit vous voir.

RODRIGUE.

Ma Chimène, mon doux espoir!
Hélas! quand mon cœur est si tendre!

CHIMENE.

Ah! Rodrigue, c'est ton devoir!
Le mien est de haïr.

RODRIGUE.

Et tu me hais?

CHIMENE.

Bon soir.

RODRIGUE.

Non, vous me répondrez : non, cruelle, inflexible,
L'honneur fit ce qu'il dut ; & ce que doit l'amour,
C'eſt de néceſſité qu'il le faſſe à ſon tour.

CHIMENE.

Tu ſais ce que tu dois, ſi ton cœur eſt ſenſible,
Senſible aux pleurs que tu me fais verſer
Pour un Amant & pour un père ;
Au triſte amour que ne peut effacer
Ni mon devoir ni ma colère ;
Aux nuits, aux jours que tu me fais paſſer
Comme orpheline ſur la terre.
Quel eſt celui que doit intéreſſer
Ma peine ? hélas ! ma peine amère !
Et qui doit m'en récompenſer,
Sinon l'auteur de ma miſère ?
Va-t-en, Rodrigue.

RODRIGUE.

Non.

CHIMENE.

Tu me fais trop ſouffrir.

RODRIGUE.

Et toi, Chimène, un mot, ou tu me fais mourir.
Tendre Chimène, ouvrez-moi votre porte.

CHIMENE.

Tendre galant, galant qu'Amour transporte,
Je n'ouvre point ma porte après minuit.

RODRIGUE.

Ma Chimène, la lune luit;
Craignez-vous pas que quelqu'un sorte?
Ah! malgré ta rigueur, je t'aime, chère ingrate,
Et ta rigueur, je crois, à mes yeux t'embellit.
Un mot qui me console, un seul mot qui me flatte!

CHIMENE.

Je ferme ma fenêtre & retourne à mon lit.

Le Roi Ferdinand avoit pris la parole de Rodrigue & celle de Chimène. Ils avoient promis de s'épouser en présence du bon Evêque Layñ Calvo, & de noyer les inimitiés passées dans leur

amour. Quand l'Amour pardonne, tout eſt oublié.

Valduerna, Saldaña, Belforado & San Pedro de Cardaña furent les préſens que le Roi fit au Cid, pour l'égaler à Chimène.

Le ſoleil venoit de ſortir clair & vermeil du côté de l'orient. Rodrigue, avec ſes frères, alla ſe vêtir de ſes habits de noces, & quitta ſon armure peſante. Il chauſſa des chauſſes Vallonnes de ce bon ſiècle doré, & des ſouliers grenés en écarlate de bon cuir de vache : il les arrêta par deux chevilles d'acier qui les lui ſerrèrent avec propreté. (*C'eſt encore une beauté en Eſpagne, que d'avoir le pied très-petit, exceſſivement pincé par le ſoulier, & le gras de la jambe très-gros & ramaſſé*).

Il ſe paſſa une camiſolle juſte & bien arrondie, ſans fils ni broderie ; un pourpoint de ſatin noir, ample de manches, & bien étoffé, que ſon père avoit uſé tant ſoit peu. Sur le ſatin tomboit un collet de cuir tailladé : ſes cheveux étoient retenus par un réſeau de filets d'or & de ſoie verte ; ſon cha-

peau étoit de drap fin de Courtrai, relevé par une plume de coq, d'une hauteur & d'un rouge merveilleux; sa jazerine, joliment frangée, descendoit au milieu de sa cuisse; & de ses épaules pendoit une hongreline tudesque peluchée de soie. L'intrépide épée Tizonade, la terreur des Maures & de l'Univers, étoit suspendue à des pendans de velours noir, soutenus par le ceinturon de cuir ciselé, bordé d'argent, auquel pendoit aussi un mouchoir fin, plié en double.

Ainsi paré, le noble Cid descendit au préau de l'Eglise où l'attendoient le Roi, l'Evêque & les Seigneurs, avec la Chimène, coiffée d'une coiffe à bouffans de toile élastique & fine: son habillement étoit bordé, du haut en bas, du plus léger drap de Londres; sa garnache (robe) mouloit sa belle taille: on l'auroit prise pour une Reine, montée sur ses patins couleur de rose. Elle avoit à son cou un collier de huit médailles, parmi lesquelles la plus riche, qu'on estimoit la valeur d'une Ville, représentoit Saint-Michel pendant sur son sein.

Les fiancés s'avancèrent enſemble; & au moment de donner la main à ſa Chimène, le Cid lui dit, avec un peu de rougeur & en la regardant avec amour: = J'ai tué votre père, Madame; je l'ai tué en homme d'honneur, & par la plus honorable raiſon du monde. Je vous ai privée d'un homme, je vous en donne un autre. Vous n'aviez qu'un père; vous aurez en moi parens, amis, ſerviteurs; vous aurez tout, avec un époux honoré =.

Et tirant enſuite ſon épée dont il éleva la pointe au Ciel devant l'Autel: = Qu'elle ſerve à me punir, dit-il, ſi je viole, dans toute ma vie, le ſerment que je fais, non-ſeulement de vous aimer, mais de vous tenir lieu de tout, Chimène! Et vous, mon oncle, dépêchez-vous de nous bénir =.

Toute la noce du Cid intrépide ſortit de l'Egliſe: le Roi, comme noble parrein de la mariée, l'Evêque, les Seigneur, & le Peuple qui ſuivoit en foule. On dépenſa plus de ſix francs pour

élever un arc très-magnifique au milieu de la rue qui conduiſoit au Palais de Bourgos. Aux fenêtres, c'étoit des tapis; & pour couvrir la terre des rues, c'étoient des joncs, des feuillages, du doux romarin & des herbes fleuries. D'eſpace en eſpace, on chantoit des chanſons gaillardes au marié.

Alvar Fañez, le meilleur ami du Cid, parut en taureau avec les plus belles cornes du monde. Il étoit ſuivi d'une danſe de Laquais, très-vive: Antolin vint en courant à la genette ſur un âne; & Martin Pelaez couroit après lui avec des veſſies pleines de pois, qui faiſoient auſſi courir tous les enfans. Le Roi rioit de tout ſon cœur, & fit donner ſix maravédis à un Page qui faiſoit peur à toutes les Dames avec un habit de Diable.

Le Roi conduiſoit Chimène par la main; la Reine étoit de l'autre côté; la Nobleſſe derrière elle. On jetoit du bled par les fenêtres; tant de bled, que le Roi en eut plein les plis de ſon chapeau, & la modeſte Chimène tout plein ſa gorgerette. Malgré la préſence de la Reine, le Roi, qui étoit encore

verd, tiroit les grains un à un de la gorgerette de Chimène. Alvar Fañez qui le vit, & qui auroit voulu en faire autant, se mit à dire : = C'est beaucoup que d'avoir la tête de notre Roi ; mais j'aimerois mieux avoir sa main =. Ferdinand lui fit donner un beau panache pour son bon mot ; & il voulut que Chimène l'embrassât lorsqu'on fut arrivé au Palais.

Mais c'est en vain que le Roi veut égayer la Chimène, & lui faire dire quelque chose de gaillard. Elle est trop heureuse pour être joyeuse; elle ne peut jamais rien dire de si charmant, que son modeste silence.

La redoutée Chaire du bon Saint-Pierre étoit occupée par le Pape Victor. (*Victor II, mort en* 1057). Henri, l'Empereur, alla se prosterner devant le Pontife, & lui dit : = C'est de ce Roi Ferdinand de Castille & de Léon, que je me plains à vous, Saint-Père. Tous les Chrétiens me reconnoissent pour leur Seigneur : lui seul me brave,

& ne m'a point encore envoyé ſon tribut. Daignez-l'y contraindre, Saint-Père, autant pour le maintien de la foi que pour celui de nos Empires. (*Il eſt queſtion de Henri III, couronné en* 1046).

Le Pape envoya ſes ordres à Ferdinand, & le menaça de prêcher une croiſade contre lui, s'il ne ſe rendoit Tributaire du Saint-Siége & de l'Empire. Le Roi de Caſtille demeura bien penſif : il prévoyoit de grands malheurs, ſi cette affaire alloit en avant; & tout le monde lui conſeilloit de ſe prêter à la circonſtance.

Le terrible Cid n'étoit point au Conſeil, où il s'étoit trouvé des Rois qui avoient oſé défier ſon Maître. Arrêté par les premiers charmes de ſon hymen, il dormoit ſur le ſein de ſon épouſe bien aimée ; & cependant, comme il entendit parler de quelque choſe, il vint, il entendit, & répondit :

= Roi Ferdinand, mon honorable maître, c'eſt pour le malheur de la Caſtille que vous êtes né, ſi, ſous vous, elle doit recevoir les ordres de quelque

Puiſſance.

Puiſſance. Nous n'en avons point reçu juſqu'aujourd'hui, & tant que nous vivrons, Sire, vous & moi, elle n'en recevra point. Autant d'honneur Dieu nous a fait, autant il en faut conſerver. Quiconque vous conſeille autrement n'a pas médité ſon conſeil, ou n'a pas ſouci de votre gloire. Vous pouvez envoyer votre réponſe au Souverain Père Pontife & à ſes adhérens; vous pouvez les défier tous de votre part, Sire: je remplirai pour vous. Le défi eſt digne d'un Roi; la bataille ne convient qu'au Soldat.

Méditez, Sire, & ſongez que c'eſt nous qui avons conquis la Caſtille; que perſonne ne nous a fourni d'aide contre les Sarraſins; qu'elle nous a coûté notre ſang, & qu'elle me coûtera la vie avant que les frêlons, qui n'ont rien fait, reçoivent une ſeule obole du prix de nos travaux. Songez, Sire, que le ſyſtême de tous ces gens-là, c'eſt de laiſſer faire la beſogne pour ſe l'approprier, & que, ſi vous donnez une part, ils vous conteſteront la poſſeſſion toute entière ==.

Après ce diſcours, le Cid conduiſit

dix mille hommes au-travers des Alpes. Le Comte Raimond de Savoie se mit à sa rencontre, dans les Vallées, avec une immense Cavalerie. Le Cid battit le Comte de Savoie, le fit prisonnier, & ne le relâcha que pour recevoir sa fille en ôtage, la plus belle fille de la terre, dont le Roi Ferdinand eut un fils qui fut le Cardinal Ferdinand.

Le Roi de France envoya sa plus grande armée contre le Cid. Avec ses dix mille hommes, le Cid passa, ravagea, épouvanta l'Italie, si bien que le Pape & l'Empereur, voyant quel démon c'étoit que le Cid, se dépêchèrent d'écrire au Roi Ferdinand, pour le prier de le rappeller. Et quand le Cid fut revenu, le Roi lui toucha dans la main devant toute l'armée; de quoi le Cid se trouva bien joyeux & triomphant.

A Zamora, où le Roi Ferdinand tenoit sa Cour alors, c'est-là qu'étoit le vaillant Rodrigue de Bivar lorsqu'il lui vint des Ambassadeurs de ses cinq

Rois Maures tributaires, qui rempliſſoient leurs ſermens ; & les Ambaſſadeurs s'humilièrent en ſa préſence, & le nommèrent *Cid* ou Héros : ils lui préſentèrent cent chevaux Arabes, dont vingt étoient blancs & liſſes comme l'hermine ; vingt gris pommelé ; trente alezans & trente autres bais-bruns, tous enharnachés de brocards magnifiques. Et pour Doña Chimène, des coîffes, deux hyacinthes précieuſes, & deux coffres d'étoffes de ſoie pour l'habillement de ſes Gentilshommes.

Le Cid leur répondit: = Amis, vous adreſſez mal vos préſens; je ne ſuis point Seigneur où eſt le Roi mon maître. Tout lui appartient, & je ne ſuis que ſon moindre Vaſſal =.

Le Roi répliqua : = Dites à vos Maîtres que leur Seigneur, il eſt vrai, n'eſt pas un Monarque; mais qu'il ſiége avec les Monarques, & que je ne poſsède rien qui ne m'ait été donné par le Cid Campeador =.

Les Maures s'en retournèrent, ne ſachant lequel admirer du Vaſſal ou du Roi.

Dans les salles de son Palais de Bourgos, Chimène attendoit son Rodrigue ; Chimène étoit si bien enceinte, qu'elle n'attendoit plus que le moment cruel, & le plus doux moment de sa vie.

Un matin d'un jour de Dimanche, elle se sentit pénétrée de douleur, se laissa tendrement baigner le visage de ses larmes, soupira & prit une plume.

Après avoir écrit bien des plaintes à son bien aimé, plus de mille amoureuses plaintes capables de l'attendrir, si l'honneur n'étoit pas un rocher qui défend le cœur des Héros, elle reprit la plume, recommença ses soupirs & ses larmes, & écrivit de la sorte à Ferdinand, le plus noble Roi du monde :

« Monseigneur le Roi, le bon, le sage, le fortuné, le grand & le conquérant, votre servante Chimène se plaint de vous à vous-même. Certainement

ce fut par un jeu de votre fantaisie royale que vous me donnâtes un époux. Jamais on ne fut si peu mariée que je le suis. Pardonnez-moi, Sire, si je vous salue de Bourgos où je maudis ma vie, & si je ne vous dissimule pas assez tout le mal que je vous veux.

» Quelle est la loi de Dieu qui vous enseigne à séparer les époux aussi long-temps que vous le faites ? quelle est votre raison pour transformer en un Lion, qui fait peur à toute la terre, un garçon tendre, poli, aimable, que le Ciel avoit fait naître pour enchanter ? Nuit & jour, depuis six mois, vous le traînez comme en lesse, & vous ne le délivreriez pas une seule fois pour moi dans l'année ; ou, si vous me le renvoyez ! Sire, c'est pitié comme il revient, souillé de sang jusqu'aux pieds de son cheval Babieça ; & dès que je l'ai reçu dans mes bras, il s'endort.

» Il est comme un forcené dans ses rêves, qui lui représentent toujours des batailles ; & l'aube n'a pas encore souri au bas du Firmament, que sa pensée me l'emmène ; il saute de son lit sans regarder si je dors ou si je ne dors pas.

» Je l'ai reçu en pleurant de plaisir. Mon Dieu ! je me figurois retrouver en lui un époux & un père ; & il se trouve que je vis comme un pauvre solitaire, sans avoir ni père ni mari. Si vous le faites pour l'honorer, Sire, mon Rodrigue est si fort honoré, qu'avant qu'il eût de la barbe, il avoit dompté cinq Rois.

» O mon souverain Maître, je suis dans un état qu'il n'y a que le dernier moment qui puisse vous l'apprendre ! J'ai bien peur que tant de larmes, versées pour le père, ne nuise à ce pauvre enfant.

» Répondez-moi dans la vérité de votre cœur, si vous voulez me renvoyer mon époux, ou si vous voulez que la femme du plus honorable de vos Vassaux se délivre durant son absence, comme une fille dont l'enfant n'auroit pas de père.

» Sur-tout je vous recommande, Sire, de jeter ma lettre aux flammes, afin que les railleurs de votre Cour ne puissent s'en amuser. Mais songez à ce que c'est de n'avoir, au lieu de mon époux, que sa vieille mère qui dort à mon côté ».

A dix heures de la matinée, le Roi se fit apporter du papier par son Secrétaire : il fit une croix avec quatre points & une paraphe, & répondit ainsi à la lettre de la noble épouse du Cid :

« Noble & chaste Chimène, je vous envoie mon salut en signe de mon inviolable amitié & de mon respect pour vous. Vous dites que vous me voulez bien du mal. Si vous aviez appris, Madame, que je fusse amoureux de votre époux, & que ce fût la raison qui m'oblige à vous le garder, vous feriez très bien de vous en plaindre : mais si je ne le retiens que pour me battre ces payens de Maures qui insultent mes frontières, ce n'est pas vous faire un si grand tort.

» Vous me dites que vous êtes dans un état si charmant, & vous voulez que je croie, Madame, que votre époux n'a fait que dormir ! Certes, votre vaillant & le mien s'est réveillé plus que vous ne dites, puisque votre

tablier eſt devenu trop court. Ainſi, ma noble Dame, vos raiſons ſont ſuperflues, & je regarde de même, comme ſuperflue, la peur que vous avez de lui donner un enfant qui n'ait pas de père.

» Ne lui écrivez point de venir : car il ſeroit à vos côtés, qu'il en repartiroit en entendant mes tambours. Si je ne lui avois pas donné la charge de mes armées, que ſeroit-il qu'un Gentilhomme ? & vous, que ſeriez-vous autre choſe qu'une femme ?

» Vous me reprochez qu'il a cinq Rois pour Vaſſaux : plût-à-Dieu qu'au lieu de cinq il en eût cinq fois autant ! plus il commandera de Rois Maures, moins mon Etat aura d'ennemis.

» Je ſuis ſenſible à la peine que vous m'annoncez de ne pas le voir au moment en queſtion. Auſſi, Chimène, je veux réſolument y être. Je ne crois pas qu'il y ait d'autre qu'un Roi pour ſuppléer un époux tel que le Cid.

» Vous m'ordonnez de brûler la lettre ſi diſcrète : je vous jure que les railleurs de ma Cour la verront pour les

humilier ; & pour que vous ne brûliez pas la mienne, j'en fais un contrat, & je m'oblige, ſi c'eſt un fils que vous apportez, à lui donner l'épée & le courſier, avec deux mille maravedis (250 livres) de rente ; ſi c'eſt une fille, du jour qu'elle naîtra, je ferai placer quarante marcs d'argent à ſon profit.

» Adieu, ma belle Chimène : que l'aimable Vierge des Cieux vous ſoutienne dans le péril ! Je finis, parce que j'entends votre ſévère Cavalier qui vient me faire une leçon de ce que je ne ſuis point au camp ».

Honneur, talens, vertus, puiſſance, orgueilleuſe pompe du monde, vous n'êtes-qu'un ſouffle arrêté pour un moment dans une bulle légère. Le grand Roi Ferdinand repoſoit ſur ſon lit de mort en attendant la minute fatale : il avoit achevé de diſtribuer ſes Royaumes à ſes fils, lorſque ſous les voûtes attriſtées du Palais de Bourgos, on entendit venir la belle Infante Ourraca.

Elle vint en traînant de longs voiles de deuil; elle entra en versant des larmes; elle s'approcha du Monarque son père, se mit à genoux au bord de son lit, & lui demanda sa main révérée qu'elle baisa.

La belle Infante oubliée, interrompit ses larmes touchantes, ses soupirs; & d'une voix modeste, mais d'un courage ferme, elle se mit à parler ainsi:

= Entre toutes les loix divines & humaines, ô mon père! quelle est celle qui vous a fait un devoir de déshériter les femmes pour favoriser les hommes? Vous avez partagé votre Puissance & vos biens entre mes frères Alfonse, Sanche & Garcie, qui m'entendent, & vous m'avez oubliée, mon père!

Je ne dois pas être votre fille, Seigneur. Si je l'étois, la Nature vous eût rappellé mon souvenir. Mais quand je serois un fruit illégitime, la Nature recommande encore le soin des bâtards. Si j'ai mérité votre oubli par une faute, reprochez-la moi, Sire; si vous ne me la reprochez pas, que diront les Nations étrangères, tous vos Gentils-

hommes honorés, quand ils apprendront le tort que vous m'avez fait ?

Les mâles, quand ils naiſſent, apportent l'obligation & la puiſſance de conquérir leur fortune ; c'eſt les humilier, que de la leur donner toute faite. Mais quelle eſt la force des filles qu'on jette ſur la terre ? quel eſt leur droit, ſinon celui de recevoir le prix de l'obéiſſance & de la ſervitude où leur naiſſance les condamne.

Vous me déshéritez, mon père ! Daignez ſonger que je ſuis femme, & qu'il eſt dangereux de m'expoſer à faire ce que fait une femme dépourvue. Si vous ne me laiſſez point de Terres, il faudra donc que je m'en aille ſur les Terres étrangères ; & que, pour couvrir votre dureté & votre injuſtice, je me cache d'être votre fille?

Eh bien ! je m'en irai en Pélerine parmi le monde. Je porte du ſang bien noble dans mes veines ; mais je crains d'oublier mon ſang, puiſque mon père l'oublie =.

En achevant ces paroles bien ſimples, la belle Infante attendit la réponſe du Monarque mourant, & recommença de gémir.

Une femme libre ſuffit pour faire perdre la parole juſqu'à des Rois. Le grand Ferdinand, abandonné comme une proie de la mort, ſur ſon lit, entendit les plaintes de ſa fille. Il eut aſſez de force pour gémir de ſon audace ; il en eut à peine aſſez pour lui répondre. Il chercha long-temps ſa parole qu'il ne trouvoit point. Enfin il répondit :

= Si je vous voyois donner à ma mort ces larmes que vous donnez à votre fortune, ma fille, je ne doute pas que de la joie que j'en aurois mes jours ne fuſſent prolongés. C'eſt pour des poſſeſſions mondaines que tu pleures ! O fille ! regarde ce que j'en emporte aujourd'hui.

Je remercie mon Créateur, qui me permet de te parler encore aſſez pour purifier ton ame : la mienne ira droit au Ciel; car elle a fait ſon purgatoire par le ſupplice de t'avoir entendue. Etoit-ce le moment où j'expire, que tu devois choiſir pour m'affliger ?

Vous êtes jalouſe de vos frères, ſimple que vous êtes ! Ne voyez-vous pas qu'avec la poſſeſſion je leur donne la charge & la loi de la maintenir ? avec beaucoup ils ſeront pauvres ; & vous, riche avec rien. Perſonne n'étant digne des femmes de votre rang, elles n'ont beſoin que de la richeſſe qu'il faut pour ſoutenir leur vie & leur honneur dans la noble ſolitude d'un Cloître.

Que vous ſoyez ma fille, je le penſe. Mais vous êtes devenue vaine ; & il eſt vrai que je ne penſois qu'à la vanité quand je vous fis. Une mère bien honorable vous mit au monde : mais vous fûtes livrée à une Nourrice dont le lait étoit vil ſans doute, & vous le montrez bien par vos paroles.

Vous me menacez de vous en aller en Terres étrangères : quand une femme a rompu le frein de ſa langue, on ne doit pas être ſurpris qu'elle rompe celui de l'honneur. Elle eſt déjà perdue, dès qu'elle ſait parler. O ma fille ! il m'eſt plus doux de croire à la corruption de votre ame qu'à celle de votre cœur.

Vos frères étoient chargés de vous ſoutenir ſans que je m'expliquaſſe da-

vantage : mais afin que j'emporte la bénédiction de tous mes enfans, j'ajoute un ordre à ceux que j'ai donnés.

Je ne veux point vous laiſſer pauvre, ma fille, parce que je ne veux pas que vous ayiez une raiſon de faire ce que vous menacez de faire. Il eſt vrai que vous êtes noble : mais vous êtes femme ; & je ſais juſqu'à quel point une femme eſt déterminée.

Je vous laiſſe ma Ville de Zamora, bien peuplée & bien défendue de tours. Vous y trouverez des vaillans qui ſauront vous défendre, & vous honorer ſi fort, que vous ſerez forcée de ſonger vous-même à votre honneur.

A votre cadette Elvire, qui ne demande rien, je donne la Ville de Toro ; & à celui de vos frères, qui tentera de vous en dépouiller, je laiſſe ma malédiction paternelle =.

Tous ceux qui entendirent le Monarque s'écrièrent : = Maudit qui dépouillera ſes ſœurs ! = Ainſi ſoit, répondirent Don Alfonſe & Don Garcie =. Don Sanche fut le ſeul qui garda le ſilence (E).

HISTOIRE
DU CID,

Sous le Règne de Don Sanche le Fort, depuis 1065 jusqu'à 1073.

ALARME, des batailles, des feux, du sang & jamais de paix en Castille: c'est ce que disoient les voix formidables des clairons & des tambours. Don Sanche avoit conduit le cercueil de son père jusqu'au bord du caveau funèbre; il étoit remonté sur son cheval, & faisoit sonner l'alarme contre ses frères. Le Cid marchoit à la tête de son armée. Tout bon Gentilhomme marche à l'honneur, & n'examine point la justice des querelles de son Roi.

= Ah! Rodrigue, lui dit Chimène,

vous avez réſolu de me faire perdre la patience ou la vie !

Je ne vous vante point ma fidélité, Rodrigue : la fidélité n'eſt pas un mérite quand on aime ; l'Amour nous y diſpoſe ſans effort : c'eſt un plaiſir, & non pas une vertu. Mais après avoir ſi bien éprouvé mon amour & ma foi, quel courage avez-vous, quand vous me parlez d'une ſi longue abſence ? Ah ! Rodrigue, vous avez réſolu de me faire perdre la patience ou la vie !

Vous vous fiez ſur ce que je vous adore ; & vous ne penſez pas que l'effet du temps eſt de retenir toute choſe en arrière, & de déraciner dans un cœur, le plus ferme amour quand on le néglige. Ce n'eſt pas pour vous menacer, Rodrigue : non, votre Chimène ne peut pas plus vous offenſer d'effet que de paroles ; & ſi vous la rendez jalouſe, elle n'eſt capable que d'en crever, comme l'enfant de ſa colère. Ah ! Rodrigue, vous avez réſolu de me faire perdre la patience ou la vie !

Cœurs faux des hommes, vous êtes

tous pétris d'ingratitude : c'eſt notre légéreté qui vous enflamme, & notre conſtance tue votre amour. Ah ! ſi toutes les femmes vous connoiſſoient bien, comme elles s'y fieroient ! Sur votre conſcience, Rodrigue, ſouvenez-vous aujourd'hui de vos premières flatteries, de vos larmes, de vos ſermens, de vos offres menſongères. Votre plaiſir paſſé, c'eſt le vent qui a ſoufflé ſur le ſable. Tout eſt ſorti de ta mémoire & de ton cœur, cruel. A moi, que me reſte-t-il ? Ah ! Rodrigue, vous avez réſolu de me faire perdre la patience ou la vie = !

Le Cid la baiſa tendrement au viſage, & lui jura, ſur la garde de ſon épée, de revenir mort ou vivant.

Don Sanche régnoit en Caſtille, & Don Garcie en Galice : il y avoit long-temps que les deux nobles frères ſe guerroyoient ſur leurs partages ; ils ſe rencontrèrent dans une bataille épouvantable, où périrent des milliers de braves de part & d'autre, où Don

Sanche fut pris par Don Garcie. Celui qui avoit commencé la guerre ſans juſtice, ſe vit prêt à la terminer ſans honneur; & quoique de tous les hommes de ſon temps il fût le plus fort par les membres, il ſe trouva le plus foible par le courage lorſqu'il ſe vit entre les Cavaliers qui le gardoient.

Alvar Fañez, le meilleur ami du Cid, ſurvint au lieu du déſaſtre; & défiant avec orgueil tous les Aſturiens: = Traîtres, leur dit-il, abandonnez la garde de mon Roi; & il n'eut pas plutôt dit, qu'il les attaqua tous, les mit tous en fuite, & ramena ſon Roi: mais la bataille étoit perdue. Don Sanche n'avoit plus que ſix cents Guerriers: mais ſix cents Guerriers de Caſtille étoient aſſez bons pour toute la Terre; pour le Ciel & la Terre, car le Cid accourut auſſi-tôt.

Dès qu'on le vit venir ſur ſon cheval Babieça, Don Sanche reprit tout ſon courage, & dit à ſes Guerriers: = Recommençons; puiſque voilà le Cid, le champ ſera pour nous. Sois le bien arrivé, mon Cid: jamais tu ne vins plus à propos.

Le Cid lui répondit avec hardieſſe: = Et vous, Sire, vous n'êtes jamais venu plus à contre-temps. Vous auriez mieux fait de demeurer, les mains jointes, ſur la tombe de votre père, que de venir chercher, dans ces plaines l'effet de ſa redoutable malédiction: c'eſt contre mon gré que je vais enlever Garcie; mais je l'enleverai, ou je mourrai comme ſujet fidèle, avec une gloire que ni la victoire, ni la défaite, ne peuvent vous donner =.

En ce moment Don Garcie revenoit en chantant, & ne ſavoit rien encore de ce qui s'étoit paſſé. Les deux nobles frères recommencèrent la bataille. Le Cid alla prendre Don Garcie au milieu de toute ſa Nobleſſe Aſturienne. = Ah! noble Cid! que fais-tu? = Ce que j'euſſe fait pour vous, Sire: ſoumettons-nous au ſort tous les deux =.

Quand le Roi Don Sanche eut fait enfermer ſon frère Garcie dans la tour de Luna, de même qu'un épervier

qui s'eſt mis en goût par la première priſe, il alla fondre ſur ſa pauvre ſœur Elvire, qui ſe laiſſa tranſporter comme une colombe impuiſſante de ſa Ville ſouveraine de Toro dans un Monaſtère de Bourgos.

Alors Don Alfonſe, qui régnoit à Léon, découvrit la pointe de l'épée; &, pour manifeſter ſon reſpect pour ſon père, en même temps que pour ſe protéger, il déclara qu'il ne faiſoit point la guerre à ſon frère, mais au Protecteur d'un lâche brigand, au Cid Ruy Diaz de Bivar. = Les méchans ſeroient honnêtes, dit-il, ſi les bons ne les ſervoient pas; &, par un retour de maxime, c'eſt le bon qui devient méchant quand il conſacre, par ſes ſuccès, des entrepriſes illégitimes =.

Don Sanche alla trouver le Cid & lui dit: = Parle maintenant, joyau de mes armées; parle: m'attaque-t-il, on non = ? Et le Cid répondit: = Je n'ai rien à dire; c'eſt à Dieu de nous juger tous. = Mais encore, ajouta le Monarque ? = Sire, je dirai que votre frère va ſe faire punir d'avoir raiſon =.

Aux armes ; volez, bannières ; voici les Léonnois qui viennent. Ils font courir les lions de leurs étendards : ne ſont pas lions ceux qui les portent, & nous avons des Châteaux pour les empriſonner. (*alluſion aux armoiries des deux Royaumes*). = Marche, dit le Cid : c'eſt à moi qu'on en veut. = Pitié donc de qui t'en veut, brave Cid, la fleur de l'Eſpagne, & le miroir des Guerriers =.

Les Caſtillans prirent Don Alfonſe ; les Léonnois prirent Don Sanche, & la bataille étoit incertaine. Quand le Cid s'en apperçut, il pouſſa ſon cheval vers ceux qui gardoient ſon Maître ; = Ou me prendre, ou le rendre, leur dit-il =. Et ils répondirent : = A cauſe de ta renommée, bon Cid, ni l'un ni l'autre =. Alors il vit qu'il falloit reprendre ſon Roi ; & il le reprit. On emmena le malheureux Alfonſe priſonnier : mais le Cid, pour le remercier de l'honneur qu'il lui avoit fait, le délivra ſecrètement dans la ſuite, & le Roi de Léon s'enfuit chez les Maures.

Le Roi Don Sanche vient de marcher sur Zamora, la noble Ville. L'armée qu'il y mène est innombrable comme ses pensées d'ambition ; le Cid l'accompagne, & le Roi dit au Cid : = Toute cette Ville est taillée dans un rocher qui lui sert d'armure ; ses murailles sont de l'épaisseur d'un homme couché en travers ; & la journée ne vous suffiroit pas à compter toutes les tours qui la protègent. Le Douro lui fait une ceinture que je ne crois pas possible de détacher à cette pucelle. Si ma sœur vouloit me la donner, je l'aimerois mieux que tous mes boulevards d'Espagne.

Noble Cid, vous qu'a formé mon père ; vous, qu'il nous a fait jurer d'honorer toute notre vie, & dont j'ai fait la colonne de ma Maison ; je vous prie, bon Cid, comme un ami, de porter mon message à Zamora ; de la demander à ma sœur en échange de tout ce qu'elle voudra me demander.

Mais vous l'avertirez que ſon refus ne m'empêchera pas de la prendre.

= Je ne ſais, dit le Cid : mais plus je regarde ces murailles de Zamora, plus il me ſemble qu'elles ſe dreſſent avec orgueil pour nous braver. = O noble Cid ! vous l'avez bien dit : voilà les premières murailles qui ne s'ébranlent point devant votre regard terrible = !

Néanmoins le Cid avertit ſon cheval de l'éperon; & Babieça n'avançoit vers la Ville ſuperbe qu'à pas lents & la tête baiſſée.

On n'avoit point encore dépouillé dans Zamora le triſte deuil de la mort du grand Roi Ferdinand. Les Egliſes étoient encore tendues de voiles funèbres : les rues étoient muettes, & nul inſtrument de plaiſir n'en égayoit la ſolitude par des ſons amoureux. La belle Infante pleuroit avec amertume le chagrin qu'elle avoit donné à ſon père, & la bonté du Monarque, & les malheurs de ſa ſœur Elvire & de

ſon frère Alfonſe; elle pleuroit le ſort miſérable que lui préparoit Don Sanche. Et qui croiroit qu'elle eût encore autre choſe à pleurer, une autre perte dont le regret doit ſurvivre quand elle ſera conſolée de toutes les autres? La pauvre & belle Infante a de la douleur; elle en a pour le reſte de ſa vie.

Non, rien ne vaut le bonheur d'être aimée.
Qu'eſt-ce qu'un Trône avec la renommée?
Et les tréſors, qu'ont-ils de ſi charmant?
Une Reine, c'eſt, ſur la terre,
La plus pauvre Bergère
Qu'adore ſon Amant.

La tendre Infante ſe plongeoit tout-à-fait dans cette penſée, lorſque le Cid parut aux portes de la Ville.

Le Héros de Bivar, chargé des ordres de ſon Maître, vouloit entrer dans Zamora. La Garde, qui veilloit aux portes, lui refuſoit l'entrée : le Cid forçoit la Garde avec les quinze Guerriers qui l'accompagnoient. Au tumulte

tumulte qui croiſſoit, aux cris qu'on entendoit, la belle Infante perſécutée prêta l'oreille; &, vêtue de ſes habits de deuil, elle s'en vint ſur la muraille. Elle eut bientôt reconnu le foudre de la Caſtille : ſes beaux yeux ſe mouillèrent; elle poſa ſon ſein ſur la pierre, tendit les mains, préſenta ſon viſage, & dit au Cid ſuperbe :

= Puiſque vous nous avez deſiré pour ennemis, pourquoi frappez-vous à nos portes? puiſque nous vivons dans la misère où vous nous avez réduits, que venez-vous nous demander encore? puiſque vous avez jeté votre maſque d'amitié, & que vous prêtez votre bras à la plus grande injuſtice, arrière, ſuperbe; arrière, le brillant Cid: ſa gloire eſt perdue.

Puiſqu'il a violé le ſerment qu'il avoit fait en faveur d'une Princeſſe infortunée; puiſqu'il accumule les douleurs ſur l'ame généreuſe dans laquelle il s'eſt placé; puiſqu'inſenſible à l'honneur qu'on lui fait de garder ſon image dans ces murs, il élève ſa main pour les détruire; puiſqu'il oublie, dans ſa nouvelle fortune, les heureux momens

passés à la Cour de mon père ; arrière, superbe ; arrière, le brillant Cid : sa gloire est perdue.

Je suis une femme, & bien jeune & trop tendre. Je ne puis demander au Ciel la perte du Cid : s'il a blessé mon ame par son orgueil, il a blessé mon cœur . . ., je ne sais par quoi. Si c'est de lui que me viennent tous mes chagrins, c'est de lui que me vient ma clémence. Il peut m'offenser sans que je puisse le punir : car je me souviens toujours de la mosquée de Coimbre. Mais puisqu'il ne s'en est jamais souvenu, arrière, superbe ; arrière, le brillant Cid : sa gloire est perdue.

Ce fut mon père qui lui donna ses armes ; ma mère, son coursier ; moi, ses éperons d'or que je lui chaussai en m'agenouillant sur le marbre : ce qu'il n'a point considéré, une femme le considère. Il oublie ce qu'il fut, & pense à ce qu'il est. Moi, je pensois aussi à des choses que le Ciel n'a pas permises, apparemment à cause de mes fautes. Mes parens l'ont élevé au rang d'où je suis descendue : ils ont mis autant d'honneur sur sa tête, qu'il m'en

emporte. Et puiſque c'eſt à cauſe de lui que je pleure ; arrière, ſuperbe ; arrière, le brillant Cid : ſa gloire eſt perdue.

Il a voulu épouſer la Chimène, fille de Gomez de Gormaz. La Chimène lui apporta de l'argent : je ne lui aurois apporté que de l'honneur. L'argent eſt bon ; mais l'Etat n'en eſt pas moins au-deſſus. S'il s'eſt bien marié, le Rodrigue, il pouvoit ſe marier noblement. Il a pris la fille d'un Vaſſal, quand il pouvoit prendre celle d'un Monarque. Et puiſqu'il a préféré de n'être qu'un Vaſſal, arrière, ſuperbe ; arrière, le brillant Cid : ſa gloire eſt perdue.

Puiſqu'il n'a pas empêché que Don Sanche rompît le ſerment qu'il avoit fait à mon père ; puiſqu'il ne l'a pas retenu lorſqu'il a pris le Royaume de mon frère Garcie, & qu'il l'a jeté comme un voleur, dans la priſon où il gémit encore ; lorſqu'il y a jeté de même mon frère Alfonſe qui vit aujourd'hui parmi les Infidèles ; lorſqu'il a pris Toro à ma pauvre ſœur Elvire, qu'il fait nourrir de la charité de l'Egliſe

dans un Monaſtère ; puiſque Don Sanche ni le Cid ne rougiſſent pas de venir attaquer une fille qui n'a que des larmes pour combattre contre eux, arrière, ſuperbe ; arrière, le brillant Cid : ſa gloire eſt perdue ==.

La belle Infante, le ſein poſé ſur le parapet de la muraille, répondit de la ſorte au meſſage du Cid : il demeura ſi troublé de cette réponſe, qu'on le vit tourner la bride à Babieça, & qu'on l'entendit répéter entre ſes lèvres : == Arrière, le Cid ; arrière : il part des créneaux de Zamora des flèches ſans fer & ſans pointe, qui traverſent le cœur ==.

Le jour que le Cid revint de Zamora, il étoit ſi penſif, qu'on ne ſauroit l'exprimer. Il rendit compte de ſon meſſage au Roi Don Sanche ; & le Roi Sanche lui dit, avec une grande colère : == Tel eſt le ſort des Rois, lorſqu'avec trop peu de prudence ils honorent trop un ſujet. C'eſt vous, Champion de Bivar, qui avez conſeillé la déſobéiſſance à ces

fiers Zamorans. Je connois vos maximes, & d'aujourd'hui elles ne ſont plus les miennes ; & même votre tête ſeroit à mes pieds, ſi je n'avois juré par celle de mon père de la reſpecter. Sortez de mon camp, de la Caſtille, de tous mes Royaumes. = De ceux que je vous ai conquis, Sire, ou de ceux que je vous ai conſervés ? = J'ai dit de tous, répliqua Don Sanche =.

Le Cid, qui avoit été penſif juſqu'alors, ſourit & monta ſur ſon cheval avec tranquillité. Silence au Camp : le Cid eſt parti.

Quel eſt ce bruit éclatant d'armures qui ſe fait entendre ? Galoppe ! galoppe ! ce ſont deux Chevaliers Zamorans, de la première vaillance, qui viennent en courant le long des rives de Douro. Leurs écus ſont verds ; leurs chevaux alezans ; leurs épées de fer bruni : bien armés, bien légers & fermes en ſelle, ils graviſſent la colline comme deux lévriers, & ſe trouvent à la portée de la voix des pavillons de Caſtille.

L'un de ces Chevaliers eſt un Vieillard : c'eſt Arias Gonzalo le renommé, qui ne fait pas plus de cas de deux Adverſaires que d'un poil de ſa barbe; le jeune, c'eſt ſon dernier fils, qui n'en craindroit pas un troiſième. Dès qu'ils virent qu'on les écoutoit, rien ne fut plus intrépide que le défi qu'ils proposèrent.

= S'il eſt deux Chevaliers du Camp royal, dirent-ils, qui ſoient tentés de briſer leurs armes contre deux Zamorans, nous leur ferons avouer que le Roi Don Sanche n'eſt pas Gentilhomme, lorſqu'il entreprend de dépouiller ſa ſœur de ce que feu ſon père lui donna. Nous nous ſoumettons à n'être jamais honorés, à n'être jamais appellés par aucun Roi, jamais placés à côté d'un Noble, jamais careſſés de femmes, ſi des deux premiers coups de lance nous ne faiſons pas vuider les arçons à nos ennemis. Et s'ils ont peur, qu'ils viennent trois, quatre, dix & vingt, avec le Diable s'ils veulent, pourvu que ce ne ſoit point avec le Campeador Cid =.

Deux Comtes de Caſtille entendi-

rent la bravade, qui les fit rugir comme des lions : = Attendez, Chevaliers; une minute seulement, pour vêtir nos armes =. Et tandis qu'ils s'arment, le Vieillard Zamoran parle à son fils : = Regarde, lui dit-il, du côté de Zamora, des créneaux & des tours : vois-tu bien, garçon, comme les femmes & les filles nous regardent ? Ce n'est pas moi, qui suis vieux & tout blanchi; c'est vous, mon fils, qui êtes jeune & capable, c'est vous qu'elles regardent. Si vous vous comportez bien, je ne donnerois pas, pour ma Terre, tous les rubans que vous en recevrez; comme dans le cas contraire, j'aimerois mieux mourir que d'essuyer toutes les railleries cruelles dont elles étourdiront vos oreilles.

Ferme sur vos étriers, la lance ferme & le bouclier de même devant vous : tenez votre cheval prêt; celui qui porte le premier coup fait la moitié de la besogne. Les voilà qui viennent : pique, mon fils; victoire ou la mort =.

C'est la victoire. Le jeune homme avoit si bonne envie de plaire aux Dames, qu'il renversa son Castillan du

premier choc ; & le Vieillard, ayant porté ſon Adverſaire à dix pas de ſon cheval, d'un incroyable coup de lance, ils s'en revinrent triomphans, & rentrèrent dans la noble Ville de Zamora.

Le Roi Don Sanche étoit bien en peine au ſiége de Zamora. Ses Guerriers ne pouvoient aborder la Ville, & ceux de la Ville abordoient à ſon Camp. Tous les Seigneurs de Caſtille ſe préſentèrent devant lui : = A moins que Dieu, ou le Cid, ne nous aide, nous ne l'aurons jamais, dirent-ils ; nous n'aurons jamais Zamora. Tous tant que nous ſommes, excepté vous, Sire, nous ne valons pas un Cid ; & le Cid vaut pour tous tant que nous ſommes =.

Alors le Roi fit partir Don Diègue Ordoño ſur la trace de Rodrigue, qu'il joignit & qu'il ramena. Quand un Roi s'irrite, le devoir d'un Sujet eſt d'obéir ; & quand un Roi s'excuſe, ſon devoir eſt encore l'obéiſſance. Don Sanche fut

instruit du retour de son Héros : il marcha plus de deux lieues à sa rencontre ; ce qui fait voir que quand on offense sans justice, on se met dans le cas de réparer avec humiliation.

Le Cid sauta de son cheval en appercevant le Monarque ; & celui-ci demeura bien honteux de ce que le Cid étoit si soumis. = Nous allons prendre Zamora, dit-il ? = Encore une fois, dit le Cid, prenez garde à Zamora =. Fifres, clairons, tambours, annoncèrent le retour du Cid ; & quoique le bruit offensât les oreilles du Monarque, il n'en dit rien.

Les quatre Romances fameuses appellées Zamoranes.

C'est une règle pour tous que de se défier des traîtres, & sur-tout pour ceux qui commettent l'injustice.

Voici le Guerrier Bellido d'Olfos qui sort des portes de Zamora : comme il pique son cheval ! comme il se presse !

Il arrive sous les pavillons du Roi Don Sanche. De la manière dont il arrive, on diroit qu'il vient s'y refugier. = Que le Ciel daigne protéger vos armes, grand Roi ! = Que le Ciel te protége, noble Bellido !

= Sire, je suis né votre Vassal. Mon cœur a toujours demeuré sous vos bannières. Aujourd'hui, pour avoir expliqué ma pensée à ce vieux Arias Gonzalo, il n'a pas moins fait que de me menacer de la mort. Je lui conseillois, Sire, de vous abandonner Zamora ; & je viens pour vous aider à la prendre, comme tout autre loyal Gentilhomme de Castille. Je veux apprendre à ce vieil Arias, qu'inutilement l'Infante se repose sur sa tête & sur son bras pour vous désobéir. Je connois le secret guichet d'une poterne par où nous pourrons entrer =.

Le plus honorable des Guerriers, c'est le vieil Arias ; il vient de paroître sur le rempart de l'Adarbé ; il a crié ces paroles : = A vous, Roi Don Sanche, & à tous vos Castillans, je dis que le traître Bellido vient de s'échapper de Zamora ; & que, s'il vous

fait une trahiſon quelconque, vous n'aurez point à vous en prendre à nous autres nobles Zamorans =.

C'eſt une règle pour tous que de ſe défier des traîtres, & ſur-tout pour ceux qui commettent l'injuſtice.

Bellido l'entendit; Bellido, que le Roi tenoit par la main, répondit: = Sire, ne le croyez pas. Le vieil Arias ne vous parle ainſi, que parce qu'il ſait que je n'ignore pas la ſecrète poterne par où l'on peut lui prendre ſa Ville. En me nommant traître, il n'a d'autre deſſein que de vous inſpirer une défiance qui lui ſoit ſalutaire.

= Oui, Bellido, je le connois bien: c'eſt un homme entêté, qui ne m'a baiſé la main qu'à regret, comme Vaſſal. Mais allons ſur-le-champ reconnoître la poterne. = Sur-le-champ, Sire: mais l'ennemi nous ſuit de l'œil; & s'il apperçoit du mouvement, il ne nous laiſſera pas approcher. = Allons-y, vous & moi ſeulement. = N'étant que vous & moi, Sire, la choſe en ira mieux =.

Avant que de partir, le Roi fit tenir tout ſon monde en armes, & prit de

tous les Chefs le ferment de ne faire aucun quartier dans la Ville de Zamora. Quand ce vint au Cid, il répondit : = Mes Gentilshommes combattront en dignes amis d'un homme qui n'a pas peur : ils me verront par-tout à leur tête, mais désarmé, le visage découvert; & je jure à Dieu de ne tirer jamais un coup d'épée personnellement contre l'aimable sœur de mon Roi =.

Don Sanche le robuste prit un javelot dans sa main, & se mit en marche avec Bellido. On les vit s'avancer; & comme ils avoient gagné le bord de la rivière, on vit Bellido s'élever sur ses étriers, & percer, de plus de dix coups de poignard, le dos de l'infortuné Monarque. On vit celui-ci tomber, non pas encore mort, mais blessé mortellement.

C'est une règle pour tous que de se défier des traîtres, & sur-tout pour ceux qui commettent l'injustice.

Désarmé comme il étoit, le Cid saute sur son cheval, part, & reçoit sur sa main la porte de Zamora qui se refermoit sur Bellido. Le traître étoit

en sûreté. = Que toute la terre me maudisse, dit le Cid, me maudisse pour n'avoir pas eu d'éperons ! peut-être je l'aurois eu =.

On rapporta le Roi Don Sanche, à qui tout le monde parla sans dire un mot de vérité, sinon le Comte de Cabra, un bon vieux Chevalier, qui lui dit : = Songez à votre ame, Sire, de votre corps n'en faites plus de cas. = Tel est le sort des Rois, dit le Monarque en expirant ; tel est leur sort, qu'on ne leur dit la vérité que quand on ne les craint plus.

= On la leur dit dans d'autres temps, dit le Cid, mais ils ne l'entendent pas =. Et il prononça ces paroles d'une voix assez basse pour qu'elles ne blessassent point les oreilles de l'infortuné (F).

Don Sanche est mort, les yeux tournés vers la fatale Zamora qu'il assiégeoit. La fleur de ses Guerriers environne le corps sanglant : pas un ne parle, sinon le Cid, qui, d'une voix triste &

noble, accompagna de ces paroles l'ame de son Maître :

= Malheureux le jour, Sire, où, contre ma volonté, vous vîntes placer votre Camp devant Zamora ! Qui vous le conseilla, ne craignit ni Dieu ni les hommes, & vous fit violer votre sacré caractère de Chevalerie. Vous allez voir maintenant, Sire, que l'aimable Infante étoit votre sœur, & qu'elle ne défendoit que sa personne & son bien contre vos armes. Vous avez été l'épouvantail de votre famille & de vos sujets. Qu'êtes-vous en ce moment ? un misérable reste de terre, que nous allons honorer de toute notre puissance.

Guerriers, ajouta le Cid, il est question maintenant, qu'avant la fin du jour, un Chevalier porte le défi à la Ville de Zamora sur une trahison si grande =. Mais à ces paroles il ne se leva personne, tant on redoutoit le vieil Arias Gonzalo & ses quatre enfans. Le Cid vit tous les regards arrêtés sur lui. = Guerriers, poursuivit-il, vous savez que j'ai fait serment de ne m'armer jamais contre Zamora. Mais je donnerai, pour la Castille, un

Chevalier tel que je le choisirois pour moi-même =.

Don Diègue Ordoño se tenoit assis aux pieds du cadavre royal : c'étoit la fleur des Chevaliers Lara ; il fit entendre une voix courroucée, & : = Puisque le Cid a juré, dit-il, ce qu'il ne devoit pas jurer, qu'il se dispense de nommer un Guerrier ; nous en avons en Castille d'aussi bons que le sien, & que lui-même, sans vouloir mépriser sa vaillance. Moi, je porterai le défi, & le maintiendrai =.

Il ne fut pas plutôt chargé de son armure, qu'il se transporta sous les murailles ; & que les yeux étincelans d'honneur & de colère, la main haute, en accens terribles, il adressa le défi à tous les Assiégés.

« Couards, parjures & traîtres, c'est » ce que vous êtes tous, Zamorans, » puisque vous avez donné refuge au » couard, parjure & traître Bellido qui » vient d'assassiner mon Roi que je » pleure ; traître soit quiconque fait ac- » cueil au traître. Je vous dis en face » que vous l'êtes tous, vous, vos an- » cêtres & vos descendans, & que j'y

» comprends l'eau que vous buvez & » le pain que vous mangez : je vous » défie comme tels, & je vous le » prouverai, armé comme je suis, sans » plus, un contre un, selon l'usage » d'Espagne ; & je vous demande cinq » les uns après les autres. Je m'appelle » Ordoño, du bon sang de Lara : je » vous jette le crin de mon cheval, » car vous ne méritez pas mon gant ; » & je vous barbouille de l'encre que » je répands de cette fiole que voici ».

L'honoré Vieillard Gonzalo ne lui répondit qu'avec douceur du haut du rempart : « Si ce que tu dis est vrai, » Lara, j'aimerois mieux n'être jamais » né : mais j'accepte ton défi pour te » prouver, avec l'aide de Dieu, que » tu as menti, & que tu n'es qu'un » calomniateur ».

Ensuite il alla dire à tous les Zamorans, tous Guerriers recommandés par l'estime de l'Univers : = S'il en est parmi vous qui trempent dans cette odieuse affaire, que rien ne les empêche de le révéler. Je suis vieux, & j'aime mieux aller mourir sur une Terre étrangère, & me cacher le reste de mes jours,

que d'être vaincu en champ clos pour une cauſe de trahiſon & de lâcheté.

= Que le feu du Ciel nous dévore, Comte Arias, répondirent tous les Zamorans, ſi nous avons participé, le moins du monde, à la mort du Roi de Caſtille ! Vous pouvez combattre avec la confiance de l'honneur & de la juſtice =.

Après le défi du noble & vaillant défenſeur Don Diègue Ordoño de Lara, l'Infante de Caſtille, plus affligée de la mort de ſon frère que du blâme qu'elle en reçoit, fit à la hâte aſſembler ſon Conſeil ; & comme il eſt vrai que la vile méchanceté n'épargne que les méchans, & lâche ſon venin ſur les plus honorables, on murmuroit contre le Comte Arias qui ne paroiſſoit point, diſoit-on, moins par faute de courage que par le ſecret reproche de ſa conſcience.

« Il ment, il ment, & ſon menſonge s'arrête à ſa barbe, celui qui dit

que c'eſt par repentir ou par déloyauté que le Comte retarde. Le voici ».

Le Comte Arias entra dans la ſalle avec une impoſante majeſté; ſes quatre fils le ſuivoient : tous les cinq étoient couverts de noirs crêpes de deuil, comme Guerriers qui pleuroient leur honneur enſeveli. Le Vieillard fléchit un genou devant l'Infante, & parla de la ſorte :

= Noble Infante, noble aſſemblée de Héros, Don Dièguе Ordoño de Lara (ſon nom ſuffit pour vous apprendre quel digne Chevalier c'eſt), a pris la place du Cid, pour nous accuſer de la mort du Roi de Caſtille. J'ai réſolu de nous en purger par ce bras & par ceux de mes enfans : j'ai déjà tardé à paroître, ne tardons point à partir ; il n'eſt pas temps de diſcourir, quand l'occaſion demande des coups d'épée =.

En ce moment le Vieillard & ſes fils déchirèrent leurs crêpes, & parurent armés tous cinq d'armures éclatantes. Toutes les têtes s'inclinèrent dans l'Aſſemblée, & des larmes cou-

lèrent des beaux yeux de l'aimable Infante.

Arias poursuivit : = Daignez recevoir, Madame, le père pour conseiller, les fils pour combattans ; daignez leur tendre votre main royale, & que leur inexpérience soit appuyée par votre bonté. Je vous les garantis morts ou vainqueurs, s'ils ont été touchés de votre main. Une faveur, si légère qu'elle soit, est un aiguillon pour les braves ; celui de la foule vulgaire, c'est la récompense =.

L'Infante présenta sa main que baisèrent en grande révérence les quatre jeunes Guerriers ; leurs veines se remplirent de courage, & leurs membres de force, par ce seul baiser. La Princesse rompit l'Assemblée ; ensuite, les yeux en larmes, & si triste, si touchante qu'on ne sauroit dire, elle employa ses plus douces prières à détourner le Comte Arias de cet inégal combat.

= Si c'étoit contre le Cid, lui dit-elle, je le permettrois ; le Cid est généreux, & sauroit concilier son honneur avec nos intérêts : mais votre

ennemi eſt impitoyable ; vous êtes vieux & fatigué de batailles ; vous allez me laiſſer privée de votre aide ; & vous oubliez que mon père vous fit promettre de ne me quitter jamais.

Ah ! ſi le Ciel avoit voulu que le Cid . . . ! = Eh bien, Madame, que le Cid . . . ? = Comme on aime à parler de ceux qu'on déteſte, reprit l'Infante ! C'eſt trop parler de l'ingrat Cid : promettez-moi de ne combattre au moins que le dernier.

= J'ai reçu le ſoufflet, Madame, ſur le mur de l'Adarbé. Me parler comme vous faites, ce n'eſt que ſouffler en l'air.

= Inflexible ! laiſſez courir vos enfans !

= Ils peuvent perdre la vie, Madame ; ſoixante ans de vie qui leur reſte pour vous ſervir. = Et vous, cruel ? = Moi ! il eſt vrai que je puis perdre une heure ou deux que le Ciel me garde peut-être ; mais ma mort précédant leur combat, ils ſeront sûrs de vaincre =.

A la fin, toutes les Dames & les plus nobles Guerriers, & ſes fils eux-

mêmes, ne le perſuadèrent point, mais le forcèrent à demeurer ſpectateur des premiers coups : il jetta ſes armes avec colère, & témoigna, par ſon ſilence, combien il étoit fâché de ne pas les porter.

Quand le champ de la cruelle bataille fut ouvert ſous les remparts de Zamora, Don Diègue le parcourut au pas de ſon cheval avec la fierté d'un Hercule, en attendant les jeunes fils du vieux Comte Arias Gonzalo. Taiſez-vous, ſiniſtres ſons des fanfares, vous bouleverſez les entrailles d'un père.

Le premier qui reçut la bénédiction paternelle fut Don Pèdre Arias, l'aîné des quatre. Lorſqu'il vint en face de Don Diègue, il lui fit un ſalut modeſte, comme à un plus ancien Guerrier que lui : = Puiſſe le Ciel bénir vos armes, Don Diègue, & vous délivrer des traîtres ! Je viens pour le ſujet de notre combat ; pour délivrer Zamora de l'accuſation dont vous

l'avez chargée =. Don Diègue lui répondit avec orgueil : = Vous êtes tous des traîtres =.

Il se séparèrent pour prendre leur espace ; & du coup qu'il se portèrent au retour, il jaillit de vives étincelles. Don Diègue frappa sur la tête du jeune homme, lui fendit son casque & partie du crâne : le premier fils d'Arias roula de son cheval sur la poussière.

Don Diègue éleva son épée & sa voix du côté de Zamora. = Un autre, dit-il, c'est fait du premier =. Le second succéda, qui fut remplacé par le troisième, lequel mourut aussi le nez sur la poussière.

Taisez-vous, siniſtres sons des fanfares, vous bouleversez les entrailles d'un père.

Quelles larmes couloient des yeux du Vieillard, lorsqu'il arma son plus jeune, sa dernière espérance ? = Va, Ferdinand, mon fils ; je ne t'en demande pas plus que tu n'en as fait avec moi ; embrasse tes frères avant que de commencer. Regarde-moi. = Tu pleures, mon père, dit le jeune homme. = Eh bien, mon fils ; un jour je vis

aussi pleurer mon père insulté par le Roi Sarrasin de Tolède : ses larmes me donnèrent un courage de lion ; je lui rapportai la tête de mon Adversaire pour le consoler =.

Le dernier des enfans du Comte Arias franchit la palissade à l'heure de midi, joignit l'orgueilleux vainqueur de ses frères avec une contenance déterminée ; & celui-ci, qui croyoit apparemment se jouer d'un jeune Adversaire, reçut le premier coup d'épée au milieu du corps : mais la blessure ne fut pas mortelle ; bientôt la carrière fut semée des débris de leurs armes, & la palissade rompue, & leurs chevaux en nage, de la fureur dont ils se battoient. Enfin, on leur jeta des haches, dont le fer brilla tout aussi-tôt dans leurs mains ; & le premier coup fut appesanti par le bras robuste du Castillan sur la tête du jeune enfant.

Quand il se sentit cruellement blessé, il embrassa le cou de son cheval, & se tenant aux crins, il lui vint alors un courage d'enfer. Le coup qu'il porta fut terrible : mais comme le sang qui couloit de son front obscurcit sa vue,

il n'atteignit que le cheval de ſon Adverſaire, & lui coupa ſes rênes.

Ordoño fut emporté au-delà de la barrière. Les Zamorans crièrent victoire; le Comte Arias accourut, & vit ſon jeune fils déjà mort du coup qu'il avoit reçu. Déjà ſont terminés les jours du tendre Guerrier; &, comme une roſe, le voilà qui meurt avant que d'avoir vieilli.

Ah! taiſez-vous, ſiniſtres ſons des fanfares, vous bouleverſez les entrailles d'un père.

Telle fut l'iſſue de ce fameux champ clos de Zamora, dont tous les Hiſtoriens rapportent l'Hiſtoire. Les Zamorans prétendirent à la victoire par toutes les règles des batailles, qui condamnoient celui qui ſortoit du champ. Don Diègue prétendit avoir été emporté malgré lui: Arias voulut recommencer. On ne le permit point, & la choſe demeura dans ces termes.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU CID,

Sous le règne d'Alfonse VI le Brave.

VOLEZ, Messagers fidèles, dit la belle Infante Ourraca; volez à mon frère Alfonse : il oublie sa fortune dans Tolède. Dites-lui que la fortune ne l'oublie pas; dites-lui que l'ennemi n'est plus, que son frère Garcie n'est sorti de la prison que pour aller au caveau de nos ancêtres; dites-lui que les Castillans, les Léonnois & les Asturiens l'attendent, & que sa sœur l'attend aussi.

= Comment faire, dit Alfonse aux Messagers? Ali-Maymon, ce bon Roi Sarrasin, m'a chargé de ses bienfaits. Mais ce qu'on fait pour un fugitif, on ne le fait pas pour un Roi. Dieu seul

fait si mon nouvel état pourroit changer le cœur du Maure; mais je sais que nous avons besoin de fuir prudemment.

= Il est, dit le Comte Paranculez, dans la rondeur de ces murs, un endroit par où nous pourrons descendre de nuit & monter sur des chevaux qui seront ferrés à rebours, pour mieux dérober nos traces.

Vous êtes l'héritier de tous les Trônes du grand Ferdinand, dirent les Etats assemblés; nul n'a dessein de vous le nier, Alfonse : mais sans avoir non-plus le dessein de vous déplaire, nous vous demanderons votre serment de n'avoir jamais eu part directe ni indirecte à l'assassinat de votre frère Don Sanche; de donner ce serment dans la forme qu'il nous plaira, & de le faire appuyer par ceux de douze de vos Gentilshommes.

= Mes intentions sont de vous l'octroyer, dit Alfonse. Demain, dans Sainte-Gadée de Bourgos, je prononcerai mon serment; je demande aujourd'hui quel est celui de vous qui se chargera de m'interroger?

= Moi, dit le Cid. = Vous, Rodrigue? Demain vous me ferez hommage; y pensez-vous ? = Pas encore : mais j'y penserai quand vous serez mon Maître.

Devant l'Autel de Sainte-Gadée de Bourgos, à genoux, la main posée sur une serrure de fer & sur une arbalète de bois, le Roi Alfonse attendoit, tête nue, que le Cid s'avançât pour l'interroger.

Le serment que le Cid lui fit prononcer, étoit si terrible, qu'on n'en pouvoit répéter les paroles sans épouvante. = Que je sois assassiné par des hommes vils, & non par des Gentilshommes; que ma mémoire soit déshonorée; qu'on m'arrache le cœur par le côté gauche, & qu'on me le fasse avaler ensuite, si je ne dis pas la vérité, quand je dis que je n'ai pas contribué à la mort de mon frère.

Répétez, dit le Cid =.

Alfonse répéta jusqu'à trois fois,

ſans détourner du Cid ſes yeux étincelans de colère.

= Montrez-vous à l'avenir par une plus grande circonſpection, Don Rodrigue : c'eſt à vous que je parle. Regardez que je ſuis votre Roi, & frémiſſez d'avoir pris mon ſerment. Cette ſerrure de fer & cette arbalète, témoins de ma parole, le ſont auſſi de mon injure.

Si vous êtes brave, Rodrigue, il falloit vous garder de montrer que vous étiez paſſionné. Quoique le Vaſſal puiſſe avoir raiſon, ſon devoir eſt de s'humilier. Si vous avez eu de la tête & du cœur dans les Camps, ſoyez modeſte dans les Cours. La langue emporte avec les paroles la moitié du mérite du bras. Vous avez trop parlé, Cid : mais je veux me ſouvenir encore du temps où vous avez ſervi mon père en noble Soldat.

Tu dis, Rodrigue, que je reçoive la mort de la main des hommes vils :

tu as bien dit. Ils seront vils en effet : jamais Gentilhomme ne porta la main sur son Roi, qu'en cessant de l'être.

Je vous bannis de mes Terres pour un an.

= J'en prends quatre, lui répliqua le Cid ; & j'obéis d'autant plus volontiers, que c'est au premier ordre que vous avez donné =.

Ainsi le Cid s'éloigna d'Alfonse sans lui baiser la main. Ses trois cents Gentilshommes l'accompagnent les lances au poing à fer émoulu, avec leurs écus orlés de gueule.

A dix heures du matin la Chimène, épouse du Cid, habilla ses deux enfans. On ne vit jamais de petites filles plus charmantes que Doña Sol & que Doña Elvire, en jolies coiffes, en bavolets de fin lin, sursemés de fleurs de soie par la main de leur mère. Chimène fit vêtir à ses Ecuyers leur plus riche livrée, car la livrée doit apprendre quel est l'état du Maître ; elle envoya ses deux enfans à la belle Infante de Cas-

tille qui les demandoit, & n'y alla point elle même : car l'épouſe du Cid ne doit aller voir perſonne, & ce Héros lui recommanda ſur toute choſe de faire aimer ſon rang aux ſubalternes, & de le maintenir vis-à-vis des Grands.

Les aimables enfans du Cid réjouiroient les cœurs les plus ſauvages, à les regarder ſeulement : d'où vient que la belle Infante pleura, quand ils lui ſourirent ? On ne ſait ſi elle les hait ou ſi elle les aime ; elle les repouſſe avec colère, & les reprend pour les dévorer de baiſers ; & quand elle s'arrête pour les contempler, elle ſoupire. Elle dit qu'on n'a rien vu de ſi beau ſur la terre ; enſuite il lui ſemble qu'elles ont quelque choſe, les deux petites filles, quelque choſe qui gâte la vive image de leur père. Elle dérange leur jolie parure, & croit qu'elles auroient été parées avec plus de graces & plus d'amour par ſes mains. Que ſe paſſoit-il au cœur de la belle Infante ?

= A qui appartiennent ces enfans, lui dit Alfonſe ? = A un banni que tout le Chriſtianiſme rappelle par ſes vœux, & que les Maures chaſſent par

les leurs. On dit que le Cid porte l'épouvante dans toutes les Villes Sarrasines. Mais vous voyez que ſes enfans ne font pas trembler ==.

Alfonſe le Brave daigna leur ſourire. == Que demandez-vous, aimables enfans ? == Votre proſpérité, Sire. == Entendez-vous, Sire, qu'elles vous demandent leur père ? == J'entends auſſi, Madame, que vous l'aimez encore un peu. == Moi ! je vous jure, mon frère, que je le hais. == Prenez donc garde, reprit Alfonſe, qu'à force de le haïr, vous ne veniez à l'aimer avec adoration ==.

Alfonſe, le vaillant Monarque, s'entretenoit avec le noble Cid Campéador, un Dimanche après la Meſſe, dans le Monaſtère de San-Pedro de Cardeña. Le Roi propoſoit de nouvelles conquêtes à reprendre dans les Pays perdus par la faute de ce Rodrigue également coupable & juſtifié par l'Amour.

Le Cid lui répondit avec ſa gravité

de Héros ! = Ce n'eſt pas le tout que de conquérir, le point eſt de pouvoir garder. Vous êtes neuf, Sire, encore neuf à porter un Sceptre. Avant que d'aller en conquêtes, aſſurez votre patrimoine. Il eſt ſouvent arrivé malheur aux Rois qui s'abſentent ; ſouvent on leur a repris une Couronne qui n'étoit pas encore échauffée ſur leur tête =.

L'Abbé Bermond répondit pour le Monarque : = Si vous êtes las de batailles, Cid, ou ſi c'eſt votre Chimène qui vous inſtruit, allez à Bivar profiter de ſes leçons ; il eſt aſſez de Guerriers en Eſpagne pour faire une conquête ſans vous.

= Frère, dit le Cid, votre capuchon eſt mis de travers. *Mirad como eſta al reves la vueſſo cogulla pueſta. Il y a un mot pareil qui fut dit à la Fontaine.*

= Si je ſais porter la chape au chœur, j'ai ſu porter un étendard aux champs, répliqua l'Abbé ; ſi je n'ai pas vaincu des Rois Maures, j'ai engendré qui peut en vaincre autant & plus que vous, & je ſuis homme

encore à piquer un bon cheval de l'éperon. = Pour fuir, cela se peut, dit le Cid.

= Je crois en effet, dit Alfonse, que c'est l'Amour, plutôt que la peur, qui rend le Cid si pacifique. = Ni l'un ni l'autre, Sire. On ne m'a jamais vu d'autre femelle à mon côté que la *Tizonade* que voici. = Vous avez des défauts, brave Cid, qui donneroient une langue à des cailloux. Pour une bagatelle, vous feriez de l'Eglise un champ de bataille.

= Je n'aime pas, Sire, qu'un homme dont l'habit est plus taché d'huile que de sang, se mêle de parler de guerre à des Rois. Sa place est à la tribune; & son devoir, de prier pour ceux qui portent les coups.

= Ah! noble Cid! il te vaudroit mieux avoir bravé tous les Sarrasins ensemble.

Les belles Romances de la querelle d'Alfonſe & du Cid.

= Si vous entendez vous ſervir de mes bras pour vous élever, Champion de Bivar, vous pouvez attendre. Ce ne ſera point avec mes bras que vous irez au Firmament. Vous faites peur quand vous êtes droit ; demeurez à genoux : c'eſt la poſture qui convient à des ſuperbes comme vous. C'eſt très-bien fait auſſi que de vous découvrir la tête, quand votre orgueil eſt découvert, auſſi bien que les odieuſes cauſes de vos brillans ſuccès.

Quelle eſt la noble entrepriſe qui vous a retenu ſi bien, que depuis l'hiver paſſé on ne vous a point vu paroître à ma Cour? Pourquoi, né Sujet & Courtiſan, portez-vous la barbe & les cheveux hériſſés comme un des Pères du déſert? Quoique je vous le demande, vous ne me le direz pas : mais je commence à vous connoître,

fameux Cid ; & je sais qu'il est des hypocrisies de tout genre.

Vous me direz que le soin de mes affaires ne vous laisse pas assez de temps pour vous parer. Dites-moi donc aussi qu'à l'Assemblée d'Alcala vous avez contrarié tous mes desseins, rompu mes alliances, découvert mes vues. Vous me direz que vous avez des ennemis : c'est une parole dont le plus lâche se sert comme le plus honnête. Moi, je vous dirai que vous n'avez point d'amis ; & que si l'homme sans amis étoit le plus honnête de la terre, il en seroit aussi le plus inutile.

On dit que des Maures de mes frontières, les uns vous craignent, les autres vous aiment, & que tous vous regardent comme un Dieu ! Continuez de leur imprimer votre ascendant ; ils vous aideront contre moi, excepté celui de Tolède, que vous avez offensé seul parce qu'il est mon ami.

Après la malheureuse mort de mon frère, tous me baisèrent la main : vous seul ne l'avez point fait, & vous m'avez bravé dans Sainte-Gadée, où je

fis ſerment ſur la ſerrure du Livre ſacré, l'arbalète ſur le cœur. Vous étiez fier ; & pour abaiſſer votre fierté, je vous apprends qu'on me diſoit alors : « Le Cid auroit pu tuer ou » prendre Bellido : il le devoit comme » Guerrier d'honneur, il eut aſſez de » temps pour le faire ; il le touchoit » aux portes de Zamora ; le Cid ne le » fit point, parce qu'il ne fait que ce » qu'il oſe ».

Jamais aucun des miens, ni homme d'honneur, ne penſa que Don Sanche ait reçu la mort de ma part. Il la reçut de la part de Dieu, peut-être parce qu'il déſobéit à mon père : le Cid ſeul, tout ſeul, eut un ſoupçon !

Pour cette raiſon & pour les autres, je vous bannis une ſeconde fois de tous mes Royaumes. Je m'empare de toutes vos Comtés, juſqu'à ce que mon Conſeil décide ſi je puis les confiſquer à mon avantage ; & je vous défends de me répliquer ==.

Ainſi parla Don Alfonſe le Brave, ſuggéré par des lâches, au noble Cid, l'honneur & le miroir des braves.

= J'ai de quoi vous répliquer, Sire : je ne connois que Dieu à qui je ne répliquerois point, & Dieu n'eſt pas ſur la terre. Sire, les vaillans n'ont pas peur, & les innocens ſe perdent par le reſpect.

Si l'honneur étoit détruit par les paroles, vous auriez mieux fait de me poignarder que de me parler. Mais la loi déshonore, & le Roi ne le peut. Vous ne pouvez me déshonorer, Sire, pas plus que je ne le ſerois par un homme ſans honneur.

Moi ! je m'étendrai ſur la terre dans la poſture d'un Eſclave ! Je n'ai pas beſoin de vos bras pour m'élever ; je ne veux de ceux de perſonne ; j'ai les miens. Que ceux qui vous flattent ſe couvrent en votre préſence ; ils font bien. Moi qui ne le fais pas, je me couvre bien auſſi. (*On ſent le jeu de mots, vice ordinaire de la langue*).

Je n'ai rien à dire ſur mon abſence de votre Cour, ni ſur le Traité d'Alcala. Quand l'obligé ne ſent pas le

bien qu'on lui fait, il eſt ſuperflu de l'en avertir : & vous me diriez, Sire, que la jactance du bienfaiteur eſt une éponge qu'il paſſe ſur ſon bienfait.

Réjouiſſez-vous, Monarque Alfonſe, que les Maures de là-bas reſpectent le nom du Cid : quand ils ne me reſpecteront plus, ils ne vous craindront guères.

Vous avez le cœur bon, Sire : vous devez vous ſouvenir de ce que j'ai fait de bien, comme du ſerment que vous fîtes dans Sainte-Gadée. Votre mémoire retourne bien loin dans le paſſé : il eſt vrai que ſi j'avois voulu d'un Roi mépriſé, je ne me ſerois pas donné la peine de rétablir ſon honneur. Quiconque me parlera de Bellido, ne m'offenſera point. Il m'affligera ſeulement, autant que je le fus d'avoir oublié mes éperons pour le pourſuivre. Tout noble & ſimple cœur ne fait que gémir en pareil cas ; & l'outrage n'enflamme que la conſcience qui l'avoue.

Sire, puiſqu'il eſt vrai que j'ai dépenſé ce que j'avois à votre ſervice, & que je vous ai fait maître de ce

que j'ai gagné par mes armes, que me confiſquerez-vous ? Ni vous, ni vos Miniſtres, ne prendrez jamais le bien que je n'ai pas.

Mais, Sire, d'aujourd'hui j'en aurai; d'aujourd'hui je gagnerai pour moi ce qui ſera perdu pour vous. Je n'obéis point; je me retire ſeulement, bleſſé par la parole d'un Roi : qui n'auroit point de reſſentiment d'une parole, n'auroit point d'honneur dans ſon ſein.

Je ſupplie la révérée Vierge des Cieux de vous faire proſpérer, Sire; & ſi fort proſpérer, que vous ne vous apperceviez jamais de l'épée qui vous manque =.

Telles ſont les paroles véritables que répondit le Cid au Roi Don Alfonſe, avant que de partir pour ſon exil.

Ingrat & cruel Alfonſe, diſoit la Chimène du Cid ſous les lambris de ſon Château de Bivar, c'eſt à moi de me plaindre de ton injuſtice, car ce n'eſt que des cœurs de mon ſexe

que la plainte fait écouler le reſſentiment.

Malheur à toi, Monarque, pour avoir offenſé mon époux: tu n'as oſé le faire que de paroles; mon époux ne parle bien qu'avec ſon épée. Si tu n'avois été qu'un Gentilhomme, elle n'auroit pas demeuré muette dans ſon fourreau.

Tu le bannis! ſimple que tu es, un homme comme le Cid eſt par-tout dans ſa Patrie; tu le laiſſes mordre par l'envie. Va, mon Cid eſt couvert d'acier; l'envie ſe briſera les dents. Tu lui laiſſes emporter ſon épée; tu ne la redemanderas pas juſqu'à la première bataille: on ne ſent le bien qu'avec le remords de l'avoir perdu.

De quoi penſes-tu, Monarque, qu'il ait à ſe repentir, s'il eſt vrai qu'il ſe repente? de s'être fait des ennemis dans toute l'Eſpagne, pour avoir recherché l'amitié des Rois: c'eſt pour vous ſuppléer tous dans votre incapacité, qu'il s'eſt rendu ſi redoutable; & ce qu'il a pris ſert d'agrandiſſement à vos Etats, qui ſeroient encore, ſans lui, bornés dans les rochers des Aſturies.

Le brigand eſt celui qui profite du larcin.

Souviens-toi de la manière dont il t'a ſervi ; s'il l'eût fait comme tes Guerriers de Cour, par des louanges & des complaiſances, ou des menſonges, il te ſeroit encore cher ; & ſes honorables ſervices ſeroient récompenſés. Mais tu l'as vu toujours plus prompt à te donner qu'à recevoir ; & c'eſt une charge terrible, pour les Princes ingrats, que des Sujets bienfaiteurs.

Allez, Alfonſe ; mon époux ne craint point l'exil : c'eſt un châtiment qui n'étoit redoutable que pour les oiſifs de vos Palais, tous gens infiniment redoutés, non pas des Maures de la frontière, mais des vrais Gentilshommes qu'ils déshonorent, avec l'inſolente audace des daguets qui détournent les épouſes quand les grands Serfs combattent généreuſement pour leur honneur & pour leur amour.

Malheur à toi, Monarque. La faveur & la vérité n'ont habité qu'une fois enſemble. Tu marches environné de chiens qui te careſſent aujourd'hui,

& qui se jetteront sur toi au premier faux-pas pour te dévorer : telle est l'image que doit regarder un Roi, quand il a perdu les yeux de son ame, aveuglée par des favoris =.

Ainsi parloit la noble Chimène dans sa colère ; & elle ne cessa de parler que pour se baigner dans ses larmes.

Ce bon Cid Campéador, que Dieu protége de sa puissance, préparoit son départ de Castille avec sa Chimène : il trouva qu'il avoit dépensé tout son bien dans les guerres, & qu'il n'avoit plus un seul maravédis pour entreprendre la route qu'il devoit faire.

Chimène apporta les deux beaux joyaux dont les cinq Rois Sarrasins, tributaires de son époux, lui firent présent, & les lui remit entre les mains pour les vendre. Les deux petites filles, Doña Sol & Doña Elvire, en les voyant briller, ne purent contenir leur innocente douleur ; & leurs petits cœurs soupirèrent bien amèrement de ce que de si beaux joyaux

alloient être vendus. = Ces enfans, dit le Cid, reſſemblent aux Rois qui ſoupirent après ce qui brille. Les Rois, les enfans & les femmes ſont des êtres reſpectables par leur foibleſſe : c'eſt à nous de céder, ma femme. Les plus forts ſont ceux qui ménagent les autres =. Les petites filles, qui n'avoient jamais pu baiſer ſans frayeur la barbe de leur père, la baisèrent cette fois avec de charmans tranſports de plaiſir.

Le Cid fit venir deux Juifs qu'il fit aſſeoir à ſa table avec de grandes careſſes ; & il leur demanda mille pièces d'or ſur la ſûreté de deux coffres remplis d'uſtenſiles d'argent, avec cette condition qu'ils n'ouvriroient point les deux coffres avant la révolution d'une année, terme qu'il leur offroit pour les vendre au cas qu'il ne ſe fût pas acquitté.

Plus aſſuré par le nom du Cid que par le gage, les deux Circoncis lui donnèrent mille pièces d'or avec confiance, & n'emportèrent pas moins les deux coffres que le Cid avoit remplis de ſable. Infame néceſſité ! comment as-

tu pu mordre sur l'ame du Cid, & lui faire employer le seul subterfuge de sa glorieuse vie ?

Le Cid n'en eut pas la moindre honte. = Allons, dit-il, Chimène ; allons faire bénir mes armes & ma bannière =.

La Messe du Cid fut chantée par les voix des Prêtres & de ses Guerriers. Le saint Mystère fut salué par le redoutable son des tambours qui paroissoient ébranler les voûtes saintes, & frappoient d'une terreur religieuse les entrailles de trois cents Héros intrépides qui s'en alloient contre les Maures de Valence.

Quand la bannière fut bénie, le Cid la prit entre ses mains & lui dit : = Pauvre bannière d'un pauvre Castillan banni, après la bénédiction du Ciel, il ne te manque rien que l'estime de l'Espagne ; & moi je te prédis, ajouta-t-il en la levant & la déroulant en l'air d'un mouvement héroïque de sa main, je te prédis que tu seras

plus glorieuſe, & que peut-être tu flotteras un jour ſur les bannières des Rois.

Alfonſe ! Alfonſe ! tu dors au chant des Syrènes ; malheur à toi, ſi tu ne te réveilles !

N'eſt-il pas vrai, Guerriers, que nous ſommes réveillés ? Nous qui valons quelque choſe, nous aurions été déshonorés parmi ceux qui ne valent rien ! Le mérite & l'eſtime ne ſont rien qu'à leur place. Le brave Alfonſe ſommeille, doucement bercé par les Syrènes. Profitons de ce ſommeil pour épouvanter les méchans, non pas à la Cour, mais aux frontières : car il n'eſt rien de ſi épouvantable pour les méchans que la belle renommée de ceux qu'ils haïſſent. Mille, dont le cœur eſt plein de nobleſſe, gémiſſent dans le ſecret, perſécutés par les méchans. Heureux, quand on a comme nous une occaſion brillante de les démentir à la face de l'Univers !

Noble bannière, flotte dans les airs avec fierté ; ſers de rempart à tous ceux que le vice opprime.

Mes amis ! la vengeance du Vaſſal

contre ſon Maître, fût-elle juſte, a toujours l'air de révolte & de trahiſon. Souffrir les torts, eſt la marque des ames ſupérieures, quoique la maxime les expoſe. S'il étoit queſtion de vengeance, on me cacheroit en vain mes ennemis; ils fuiroient pardelà les voûtes du Firmament, que je les ſuivrois pardelà.

Voyez, Guerriers; nous ſommes dans un lieu de paix & d'amour. Ici, je ſouffle en l'air, & je perds la mémoire de mon injure; j'exhale tout ſentiment de vengeance. Si je me ſuis armé, de ma ſeule autorité, je proteſte de n'employer mes armes que pour l'honneur du Chriſtianiſme & de la Couronne de Caſtille.

Quand j'aurai aſſez de force, j'irai planter mon Camp du côté de Tolède; & les conquêtes que j'y ferai, je les nommerai *Caſtille nouvelle*. En attendant, mes amis, il nous faut conquérir quelque petit Château où nous puiſſions nous héberger. Déſerte ma bannière quiconque de vous attend autre choſe que de l'honneur.

Noble bannière, déploie tes plis dans

les airs ; éclatez, clairons ; roulez vos sons profonds, tambours ; votre harmonie ne déchire que les oreilles des hommes faux, des foibles & des lâches =.

Les Rois voudroient voir les hommes suffire à leur place, mais non pas se mettre au-dessus. Ils ne cessent pas toujours d'estimer quand ils punissent. Comme les femmes, ils respectent leur victime, & sont fâchés seulement de ce qu'elle n'a pas voulu se rendre assez méprisable pour leur plaire ; ou, comme les Dieux, leur tonnerre n'épargne que les vils roseaux.

Alfonse n'eut pas plutôt appris le départ du Cid, qu'il dit à ceux qui l'environnoient : = Aujourd'hui se retire de dessous nos bannières, le plus fier Guerrier qui jamais ait fait couler sang de Sarrasin. Quoique son effrénée liberté ressemble à l'audace, la liberté peut-être lui étoit permise avec la loyauté & l'amour qu'on lui connoît pour ses Rois.

Il part : c'eſt pour long-temps. Je vois qu'il ne part qu'un homme, & que mille cœurs s'en vont avec lui. Je penſe qu'un homme comme lui perd peu de choſe à s'éloigner d'une Cour où il n'eſt rien ; & que ſon nom lui en fait une autre où il eſt tout : c'eſt comme lorſqu'une pierre majeure ſe décimente d'un grand édifice, elle entraîne les meilleures pierres après elle.

Jamais les Rois n'ont de repos. Un Gentilhomme entre au champ & ne s'inquiète que d'avoir une bonne épée : il faut qu'un Roi penſe à tout, ſouffre tout & combatte. Si je vous diſois que le Cid me ſuffiſoit pour tout ; fâchés de perdre le plaiſir de ſa chûte, vous le prendriez pour un reproche, & vous diriez : « Voilà les caprices » des Rois ».

Le Cid eſt le premier batailleur de l'Univers ; noble, grand & honorable au plus haut point : mais ſans ſoumiſſion, que doit-il attendre des Rois ? Qui, je perſiſte dans ma réſolution de le châtier, afin qu'on diſe chez les Etrangers, entendez bien, vous autres, afin

afin qu'on dise : Le Roi Alfonse n'excepte personne de sa justice & de ses châtimens.

Il y a ici une Romance qui fait suite : c'est peut-être celle où le caractère du Cid est le mieux découvert. Mais nous l'avons déjà fait connoître dans notre Volume de Décembre 1782, page 39, dans une note.

Lettre du Cid.

« Si le Roi est injuste, le Cid ne veut pas l'être : il a quitté sa femme & ses deux filles en pleurs. Il est entré sur les Terres des Maures, leur a gagné des batailles, leur a forcé des Châteaux, leur a imposé des tributs & des loix, tant est puissante la valeur du Cid renommé.

» Il voulut emporter le Château d'Alcocer ; il le prit & s'y fit enfermer par les Maures, de sorte qu'il

n'en osoit sortir, lorsqu'Alvar Fañez de Minaya lui dit : = Autant valoit nous peler la barbe dans nos Terres que de venir la peler ici ; le pain que nous mangeons sans combattre, est un pain mal gagné. Sortons & frappons. = Tu parles, Minaya, comme un déterminé Guerrier. Je te charge de ma bannière & du succès. = Par mon divin Créateur, Cid, je te jure de la porter où tu ne la porterois pas =. On partit ; on gagna le champ sur les Maures, qui avoient vécu sur la foi d'un Traité avec Alfonse, & qui se plaignirent, car les vaincus se plaignent toujours ».

Le Roi fit écrire au Cid par ses Ministres, qui lui demandèrent orgueilleusement un compte de sa conduite. Et voici quelle fut la réponse du Héros aux Comtes *de Consuegra*.

« Gentilshommes de Villalon, Chevaliers de Valverna, honnêtes gens de Villalda, & bons Chrétiens de Sanfueña, maudits espions de la conduite des autres, lisez bien.

» Je m'appelle Rodrigue, ou le Cid Campéador, aussi soumis à mon Roi

que ma Chimène m'eſt ſoumiſe. Je ſuis un homme à qui l'on ne voit pas, deux fois dans la ſemaine, quitter ſes armes; qui ne dort guère que ſous des tentes, & qui ne fait tort à aucun de ſes amis, quoiqu'il le puiſſe; un homme qui frappe de ſon épée, & jamais de ſa plume ni de ſa langue; qui mange ſur la terre, faute de table plus élevée; qui ne laiſſe manger perſonne avec lui, ſinon les plus vaillans, & qui s'eſt fait cette règle pour aiguillonner tous ceux qui le ſervent; un homme qui mange ſans déterrer les morts, ni remuer les vivans pour les juger au préjudice de Dieu; qui s'informe peu de ce que font les autres, & ne veut rien apprendre, ſinon ſi l'on a bridé Babieça, afin que pour deſſert il vole à la bataille.

» Un homme qui, lorſqu'il ſe couche, ne veille point pour rêver à des moyens frauduleux de s'emparer de la Terre d'autrui, & qui, quand il ſe lève, s'en va gagner un Château ſur l'ennemi, s'il peut; autrement, il le laiſſe.

» Un homme qui, quand il eſt ſeul,

donne un soupir à sa femme, abandonnée de lui comme une tourterelle, bien seule & bien triste, sur une Terre étrangère, quoiqu'elle soit bien dans sa Terre. Enfin, mes brillans Seigneurs, je suis un homme que qui que ce soit peut interroger, & qui peut développer son ame sans rougir & sans mentir».

La Romance de Martin Pelaez.

Sans fierté, sans colère, le Cid a tiré de la table des braves le jeune Pelaez qui s'étoit mal montré dans la bataille. Les fautes à l'honneur doivent être reprochées en secret, si l'on veut que le reproche corrige : il alla s'asseoir avec lui à une table écartée, & lui tint ce discours paternel.

« Mangeons nous deux : ce n'est pas à nous qu'il appartient de manger le plat des braves qui l'ont conquis de leur épée. Mangez sur cette escabelle ; voici la mienne : je ne suis pas meilleur que vous, & nous serons bien ensemble.

» Ceux que vous voyez avec Alvar Fañez, ſont des démons qui ne ſouffrent point d'être aſſis en compagnie de quiconque n'a pas ménagé ſon honneur.

» Au fond des entrailles de l'ennemi, c'eſt-là, jeune homme, qu'il faut aller puiſer le ſang qui lavera notre honte, ou rendre nos ames à la peine, plutôt que de vivre & de n'oſer s'aſſeoir parmi les bons.

» Une faute à l'honneur eſt une tache au plus beau front; & toute la richeſſe de l'Eſpagne n'empêcheroit pas celui qui la porte d'être éternellement miſérable.

» Souvenons-nous, jeune homme, des exploits qu'a faits votre père, mon ami Pierre. Comme ſon épée tailloit avec vigueur! Tâchons de nous encourager enſemble par les beaux exemples; faiſons ce que tout homme eſt tenu de faire, & nous reviendrons à ces vieux Diables, les prier de nous recevoir à leur table. Répétez ces paroles que je vais dire:

» Je veux rendre mon ame ſous

les pieds des chevaux payens, plutôt que les Chrétiens me refuſent l'honneur.

» Peſez bien ſur ces paroles, & que le vent ne les emporte pas quand nous ſerons dans la plaine : je vais vous donner un cheval, car je penſe que vous avez perdu le vôtre. Qui ne ſonge point à ſoi n'a pas ſouci d'autrui ».

C'eſt ainſi que parla le Cid à voix baſſe, & ſe levant de table, & tenant la main du jeune homme, il éleva ſa voix en diſant, avec un cœur d'acier : « Nous voulons rendre nos ames ſous les pieds des chevaux payens, avant que les Chrétiens nous refuſent l'honneur ».

Auſſi-tôt il fit ſonner ſes clairons & marcher contre les Maures de Valence. Pelaez, enflammé par le diſcours du Cid, fit ce jour-là des choſes qui épouvantèrent le Cid lui-même.

La Romance des Dépêches du Cid, très-vieille.

= Puiſque la bénite Vierge nous a fait la grace de conquérir Valençe, ami Pierre, marchez & rendez-vous parmi les Maures; ſoignez tous ceux que vous verrez ſouffrans, & faites enterrer les morts. Dites à ces infortunés, aux hommes, aux femmes, que nous ſommes les plus orgueilleux du monde en guerre, & les plus doux en paix. Déterminez-les à venir me parler, afin que ma bouche leur explique mes intentions; qu'ils ne craignent ni pour leurs tréſors ni pour leurs femmes: je n'ai pas aſſez de coffres, & je n'ai point de ſerrail; je ne me ſers point de femme, ſinon de la mienne légitime, quand je le puis.

Alvar Fañez, va la trouver, ma pauvre Chimène, ainſi que mes chers enfans. Emporte un peu d'or, afin qu'elles ſe puiſſent acheter des atours

pour venir à Valence voir la belle Ville & leur ami Rodrigue. Emporte trente marcs d'or que tu donneras à l'Autel de Saint Pierre, & deux mille pièces que tu remettras aux honorables Juifs Iſraël & Benjamin. Dis-leur de me pardonner le ſeul menſonge que j'aie fait de ma vie, en leur engageant deux coffres pleins de ſable : ils ont cru que c'étoit de l'or, ils ne ſe trompoient pas ; l'or de ma parole étoit dedans.

Aun que es arena
Lo que en los cofres eſta
Que dò ſoterrado en ella
El oro de mi verdad.

Antolinez, accompagnez Alvar, vous parlez mieux que lui : vous vous battez bien tous deux ; mais ſa langue eſt pareſſeuſe, la vôtre eſt charmante. Vous raconterez ma bonne aventure à ma Chimène, & vous l'aiderez à chanter, car ma femme aime beaucoup les chanſons & la guitarre. Vous ſuivrez encore Alvar à la Cour d'Alfonſe ; & quand il aura reçu le préſent que je

lui fais porter, vous supplierez le Roi de m'envoyer ma femme & mes enfans.

N'oublie rien de ce que tu dois dire dans ta langue guerrière, Alvar : peut-être feras-tu rire quelques Césars de la ruelle du Maître. Il se pourra que tels autres épluchent mes pensées & tes paroles : fais en sorte que de leur envie il ne leur reste que le venin dans le cœur.

Allez, amis; quand vous reviendrez, vous me trouverez mort ou vainqueur des Maures, mes nouveaux voisins =.

Lorsqu'Alvar Fañez de Minaya fut arrivé dans Bourgos, & lorsqu'il eut baisé la main d'Alfonse, il lui dit :

= Sire, je vous apporte les offrandes & la soumission du Vassal superbe, & du perfide que vous avez banni; & pour ne point me tromper dans ma commission, permettez, Sire, que je répète ses paroles mêmes : par-tout où le Cid n'est pas, c'est moi qui le suis.

» Je vous envoie de Valence l'hommage que doit tout Vaſſal à ſon Maître. J'ai perdu la mémoire de vos rigueurs, & je les bénis puiſqu'elles ont tourné au profit de ma gloire & de vos Royaumes. Mon ami Fañez vous préſentera cent chevaux que j'ai fait caparaçonner ſelon mon pouvoir, cent Eſclaves qui les mènent, &, dans un coffre, trente clefs de Villes ou Châteaux que je remets, comme un traître que je ſuis, ſous votre puiſſance.

» Comme ſuperbe, je vous paie mes dettes, Sire, avec les biens des Rois que j'ai vaincus; mais vous devez permettre que, comme un pauvre dépouillé à qui vous n'avez rien laiſſé, je m'acquitte vis-à-vis de vous aux dépens d'autrui.

» Ne donnez rien à mon Meſſager, qui eſt un Guerrier, capable comme moi de ſe payer par ſes mains. Parlez-lui ſeulement avec honneur; il a mérité ce que je n'ai jamais obtenu de vous. Les paroles honorables coûtent peu, Sire, & valent beaucoup aux Rois: elles leur valent des Sujets

affectionnés; l'expérience de la fidélité du Cid, vous apprend que leur injustice en fait aussi.

» Ne vous fiez pourtant pas sur cette expérience. Il est des hommes aussi vaillans que le Cid : mais il en est peu dont l'ame égale le courage; & tel qui n'auroit pas trouvé sa récompense à vous servir noblement, pourroit la chercher dans une vengeance qu'il regarderoit comme noble aussi.

» Je ne veux pas dire que celui qui forgea le poignard de Bellido peut en forger trente pour qui les lui paiera : mais je dis que Bellido commença par flatter le Roi Don Sanche, de malheureuse mémoire; & que, qui commence à bien traiter les flatteurs s'impose la loi de les bien traiter toujours. Il n'est que ceux-là qui se vengent, Sire. En attendant, faites-vous des remparts avec le miel de la flatterie; vous verrez comme ils vous défendront.

» Vous direz que de la bouche importune du Cid il ne sort que des conseils. Si vous le dites, je crains pour vous. Un Roi se perd quelquefois

par ſon amour pour les conſeils ; mais s'il ne les aime pas, il eſt indubitablement perdu ».

Un Comte que la Romance ne nomme pas éleva la parole, & dit : = Il eſt clair que le Cid ne demanderoit pas mieux que de rentrer demain dans Bourgos pour y prêcher à ſon aiſe =.

Alvar Fañez repouſſa de la main ſon caſque ſur le derrière de ſa tête, & bégayant de colère : = Quiconque aura démangeaiſon de parler, ou de bouger ici, qu'il penſe que par-tout où le Cid n'eſt pas, c'eſt moi qui le ſuis =.

Tout le monde fit ſilence, & le gracieux Antolinez attendrit le Monarque, au point qu'il permit à Chimène d'aller joindre ſon époux à Valence.

La Romance de l'Ambaſſade du Soudan de Perſe.

Le Seigneur Cid Campéador ſommeilloit étendu ſur ſon ſiége de bois.

Doña Chimène brodoit une fine toile à ſon côté ; & du doigt, elle recommandoit à ſes filles de reſpecter le ſommeil de leur père, lorſqu'il arriva deux Ambaſſadeurs Perſans qui demandèrent à voir le Seigneur Cid.

La renommée du Campéador avoit paſſé les frontières de la Perſe ; & le Soudan qui la gouvernoit, charmé de tout ce qu'il avoit entendu d'héroïque, fit charger pluſieurs chameaux, d'or, de parfums & de riches étoffes de ſoie, que venoient préſenter les deux Ambaſſadeurs Perſans.

Quand le Cid parut debout devant eux, leurs yeux s'abaiſsèrent involontairement ; & ils furent épouvantés de la grandeur de l'homme, après avoir été frappés par ſa renommée.

= Ruy-Diaz le Cid, dirent-ils, notre Soudan nous a recommandé de vous offrir ſon amitié : il a juré par la vie de Mahomet qu'il donneroit la moitié de ſa Couronne pour vous voir ſur ſes Terres, en qualité d'ami ; & pour vous témoigner qu'il veut être le vôtre juſqu'à la mort, il vous fait parvenir ces préſens.

= Vous direz au Soudan de Perſe, répondit le Cid, que je me trouve moins honoré de ſon Ambaſſade que fâché de ne la pas mériter. Ce que j'ai fait eſt peu de choſe, & s'il s'étoit fait informer en Eſpagne, il n'auroit pas conçu la noble eſtime qu'il me fait paroître. Cependant, s'il étoit Chrétien, j'irois volontiers le faire juge de ce que je puis valoir =.

Après ce diſcours, & d'autres encore, le Cid montra ſa femme & ſes filles : les Perſans furent étonnés, de ce qu'étant ſi belles, elles n'étoient pas couvertes de pierreries ; & lorſqu'il leur eut montré ſa maiſon, ils ne revenoient pas de leur ſurpriſe en voyant une ſi grande pauvreté.

Caſſé de guerres, chargé de gloire, appeſanti par la vieilleſſe, le Cid va porter la bataille au Roi Boucar, qui vient lui diſputer Valence ; & avant que de partir, il dit à ſa Chimène :

« Si couvert de bleſſures mortelles, je demeure ſur le champ de bataille,

faites-moi porter à Saint-Pierre de Cardegna; faites-moi creuſer ma foſſe à côté de l'Autel. Prenez garde, ma Chimène, que les Maures ne vous reconnoiſſent aucune foibleſſe au cœur. D'un côté, vous ferez crier aux armes, & de l'autre *Libera* ſur mon corps. La nouvelle de ma mort ſuffiroit pour relever le courage des Sarraſins, & leur donner la victoire.

Pour me ſervir de parure funéraire, laiſſez ma bonne épée dans ma main droite, & j'ordonne qu'elle ne paſſe jamais entre des mains efféminées. Ma Chimène, ſi Dieu permet que mon ami Babieça revienne ſans moi, & ſe préſente à votre porte, ouvrez-lui & faites-lui careſſes: quiconque a ſervi bon maître, en doit avoir bonne récompenſe.

Aidez-moi, ma femme, à revêtir mon armure; & puiſque voilà l'aurore, & que les Sarraſins me font une guerre interminable, donnez-moi votre bénédiction, & que le Ciel vous aide à garder mes conquêtes =.

En achevant ces paroles, le bon Cid, qui depuis l'outrage fait à ſes filles ne portoit plus que des armes

noires semées de croix d'or, alla joindre son cheval au perron. Babieça qui voit que son Maître est triste, baisse la tête, & partage sa tristesse.

Vanderas antiguas, tristes,
Vanderas de mi un tiempo amadas,
Tremolando estanal viento
Ylloran aunque no hablan.

« Vieilles, vénérables & lamentables bannières, bannières que j'ai si longtemps chéries, mon dernier regard vous voit encore flotter aux vents, & pleurer, quoique vous n'ayiez point de larmes ni de plaintes à répandre ».

C'est ainsi que parla le Cid, le foudroyant Cid Campéador, humilié sur le lit fatal, & plus foible qu'un enfant.

Adieu, montagnes d'Albaracin & de Terouel; adieu, sa belle Valence; adieu, nobles reliques de son courage & de sa fortune; adieu, la gloire & la vertu: la mort n'est rien, ne veut de rien, ne laisse rien; le brillant Cid va s'en aller comme un ver qu'il ne vaut pas.

Pour dérober ſes cendres aux vautours,
Allez, Guerriers, fouiller ces jeunes herbes
Que le zéphyr gardoit à ſes amours;
Enfermez-le dans des marbres ſuperbes;
Hélas! les vers le trouveront toujours.

Avant que de rendre ſon ame au Ciel, tout ce qui lui fut cher ſur la terre occupa ſa penſée. = A vous, ma pauvre Chimène, je vous laiſſe ma conquête, & pour la défendre, mon courage & mon épée : ne crains rien, *Tizona-le*; je t'avois promis que tu ne paſſerois point entre les mains des femmes, tu n'y paſſeras point en effet. Ma Chimène eſt un homme qui ſera bon ménager de ton honneur.

Vous donnerez tous les ans mille maravédis pour marier des filles orphelines, & deux mille pour l'entretien d'une maiſon que vous conſacrerez à l'hoſpitalité, dans ces montagnes de Teruel où j'ai tant eu ſoif.

A vous, ma fille Doña Sol; à vous, Elvire, tous les joyaux que j'ai pris aux Sarraſins, & la leçon de ma vie pour vous apprendre à choiſir des époux. Ah! malheureuſes!...

A toi, Minaya, mon armure, tous mes chevaux; & si tu m'as aimé, tu soutiendras ma renommée, tu protégeras ma femme & mes enfans; tu distribueras les lots à mes autres amis, & à mes Soldats, avec la magnificence qui convient à un homme tel que le Cid, c'est-à-dire, dont le cœur fut toujours tendre & généreux, si son bras & sa tête furent terribles =.

Qu'a-t-il dit, le terrible Campéador? il est étendu dans son lit plus foible qu'un enfant. Il n'a plus de tête & plus de voix que pour demander à voir son ami Babieça.

Il vint, le noble coursier du Héros; on le fit entrer; & lorsqu'il vit les vieilles, vénérables & lamentables bannières, honteusement inclinées sur le corps de son maître, il parut sentir que les courses de la gloire étoient finies: il se tenoit-là plus doux qu'une brebis innocente, ouvrant de larges yeux; & pour montrer qu'il se pénétroit de douleur, il ne disoit rien. Son maître a voulu le voir, & ne peut lui rien dire. Chimène & ses filles pleuroient sans parler; le brave Fañez de

Minaya se consumoit de douleur en silence, & se seroit battu contre la mort. Jusqu'aux bannières qui flottoient avec bruit, agitées par le vent des fenêtres, vinrent à se taire d'un noble silence de tristesse.

Fifres, clairons & tambours, éclatez maintenant; étouffez les cris des femmes; accompagnez l'ame du Guerrier: la voilà partie.

Le Cid mourut à Valence en 1098. Chimène, qui ne s'étoit fait connoître que par sa soumission & sa douceur, durant la vie de son époux, devint une Héroïne, secondée par Alvar Fañez de Minaya. Elle eut assez de bonheur pour conserver Valence (qu'on appelle encore la Valence du Cid) contre des torrens de Sarrasins qui reparurent après la mort de leur redoutable ennemi.

La Légende fabuleuse prolonge les exploits du Cid jusqu'après sa mort. Il se pourroit que le premier stratagême employé par Chimène, contre le Roi Boucar, ne soit pas tout-à-fait un men-

ſonge : on dit qu'elle fit embaumer le Cid avec les parfums que lui avoit envoyés le Soudan de Perſe ; qu'elle le fit armer & monter ſur ſon cheval ; & qu'elle conduiſit au milieu de la bataille le ſimulacre du Campéador. Les Maures le reconnurent à ſa taille extraordinaire, à ſon armure ſemée de croix vermeilles ; à ſon cheval blanc ; & l'épouvante les fit refluer ſans combattre.

Il y a bien d'autres fables que nous avons cru devoir retrancher. L'Hiſtoire des Comtes de Carrion eſt intéreſſante, mais peu vraiſemblable, & d'une longueur mortelle ; la voici en deux mots :

Le Roi Alfonſe ne demandoit pas mieux que de faire ſa paix avec le Cid. Il le fit revenir à Bourgos, & lui demanda ſes deux filles pour deux partis puiſſans. On ne ſait pourquoi le Cid n'oſa refuſer, & accorda ſes filles à deux Comtes de Carrion, qui ſont repréſentés comme lâches, faux & traîtres, avec une charge de ridicule pareille à celle du Therſite d'Homère & des Ganelons des vieux Romanciers François.

Les Comtes emmenèrent leurs épouſes; & avant que d'arriver à leurs Terres, ils les attachèrent nues à des arbres où elles furent retrouvées par un Laboureur qui prit ſoin d'elles. Jamais Laboureur ne fut plus illuſtré par les vieilles Chanſons.

Le Cid reprit ſes filles; & lui, qui ſe faiſoit ſi bien juſtice, vint à Bourgos la ſolliciter durant pluſieurs années. Il eſt ici repréſenté comme Charlemagne dont tout le monde ſe moque. Au lieu d'être intéreſſant dans cet état d'humiliation où le réduiſent & les lenteurs d'Alfonſe, & les ſarcaſmes des Comtes ſes gendres, il n'inſpire que la pitié du mépris. Enfin, les amis du Cid prennent ſa querelle & vengent ſes filles que les Romanciers marient bientôt aux fils des Rois de Navarre & d'Aragon.

Tout cela ſemble vouloir dire que le Cid maria mal ſes enfans, & qu'il eut beaucoup à ſe plaindre de ſes gendres.

NOTES.

(A) Quoi que ce soit, bon ou mauvais, qu'on donne en exemple, on doit citer l'original pour éviter toute suspicion. Les Amateurs des Langues & des vieilleries nous sauront gré de copier ces deux Romances.

Romance del Conde Claros.

Pesame de vos el Conde
Porque assi os quieren mator:
Porque el yerro que feziſtes
No fue mucho de culpar;
Que los yerros por amores
Dignos son de perdonar.

Quiero mas morir por ellas
Que de bivir sin las mirar.

Supplico por vos al Rey
Que os mandasse de librar:
Mas el Rey con grande enojo
No me quisiera escuchar:
Que la Sentencia era dada;
No se podia revocar.

Quiero mas morir por ellas
Que de bivir sin las mirar.

Pues dormistes con la Infanta.
Avien dola de guardar.
Mas os valiera, sobrino,
Delas damas no curar:
Que qui en mas haze por ellas
Tal espera d'Alcançar.

Quiero mas morir por ellas
Que de bivir sin las mirar.

Que de muerto o de perdido
Ninguno puede escapar:
Que firmeza de mugeres
No puede mucho durar:
Que tales palabras tuyas
No las puedo comportar.

Quiero mas morir por ellas
Que de bivir sin las mirar.

Otre Romance.

El Cavallero.

Rosa fresca, rosa fresca,
Tan garrida y con amor,

Quando os tuve en mis braços,
No vos ſupe ſervir, no:
Y agora que vos ſerviria
No vos puedo aver, no.

LA DONA.

Vueſtra fue la culpa, amigo,
Vueſtra fue que mia no.
Embiaſtes me una carta
Con un nueſtro ſervidor:
Y en lugar de recaudar
El dixera otra razon.
Qu'erades caſado, amigo,
Allà en tierras de Leon
q̃ teneys muger hermoſa
Y hijos como una flor.

EL CAVALLERO.

Quien os lo dixo, ſenora,
No vos dixo verdad, no.
q̃ yo nunca entre en Caſtilla,
Ni allà en tierras de Leon,
Sino quando era pequeno
Que no ſabia de amor.

Les progrès de la Langue Caſtillanne furent lents. L'Eſpagne eut long-temps pluſieurs

plusieurs Cours où l'on cultivoit différens idiômes, de sorte qu'il n'y avoit point une Langue unique de l'Etat à laquelle les bons esprits s'attachassent. C'est ce qui arriva en France, où les patois, Provencal, Languedocien, Champenois, Picard, &c., furent cultivés séparément jusqu'à la réunion de tous ces grands Fiefs à la Couronne. Mais pour suivre les progrès d'une Langue, il y a un écueil que bien des Savans n'ont pas évité. Outre qu'on n'a pas toujours des Ouvrages qui enchaînent les époques, c'est qu'on a souvent des Ouvrages corrompus. Un Livre ne demeuroit qu'un moment dans son état originaire. Les Copistes, à mesure qu'ils transcrivoient d'un siècle à l'autre, introduisoient les tournures & les mots de leurs temps, & dénaturoient ainsi le vrai monument ; c'est ce qui est visible dans ces deux Romances. Au surplus, ce sont des choses qui n'ont leur vrai mérite que dans leur Langue.

(B) Le monologue de Corneille qui commence par ces mots :

Percé jusques au fond du cœur.
D'une atteinte imprévue, aussi bien que mortelle,

Est plein de beaux mouvemens, quoiqu'on puisse lui reprocher le cliquetis des pensées qui terminent chaque couplet. En comparant une chansonnette à ce monologue, c'est comparer la naïveté de l'enfance au mérite d'un homme fait.

(C) Il est bon de remarquer aujourd'hui qu'on n'a plus de caractère ; que jadis toutes les familles avoient le leur, une sorte d'esprit, un système qui les distinguoient : c'est tout ce qu'il eût été bon de ne jamais altérer, car il n'y a que cela pour faire des grands hommes. Aujourd'hui on ne veut faire que des Philosophes, des

hommes froids, participans de tout, & n'étant rien. Le plus beau titre de l'homme, c'eſt d'avoir quelque choſe à ſoi qui ne reſſemble pas à autre choſe. C'eſt d'avoir une ame, des entrailles, des vues, & non pas une foule d'idées qui ſe détruiſent les unes par les autres, & portent à un ridicule ſcepticiſme les jeunes gens de nos jours.

Cet eſprit diſtinctif paſſe du père aux enfans, non pas toujours avec le ſang qu'il leur prête, mais par l'exemple, l'ordre établi dans chaque maiſon. On voit que ces Laynez étoient *entiers* : le mot Eſpagnol eſt *teſtarrudos*, qui veut dire *têtus* ; & l'on verra que le Cid s'eſt quelquefois manifeſté par ce défaut ou par cette qualité. C'eſt ainſi que les Guiſe paſſoient en France pour ſuperbes, & qu'en Eſpagne on diſoit *bons* Guzmans, *affables* Mendozas, Manriques *terribles*, *graves* & *ſévères* Toledos.

On a vu que le Cid n'étoit pas d'un naturel fort docile. On n'aimera point cette rudeſſe, car il eſt sûr que nos femmes ne nous font plus que de petits ſinges. Quand je dis

nos femmes, ce ſont celles qui élèvent, ou ces mercenaires à qui l'on confie l'éducation. Elles font des élèves charmans à qui l'on dit de rire, & qui rient ; à qui l'on dit de pleurer tout auſſi-tôt, & qui pleurent ; & puis l'on s'écrie : « Ah ! les aimables enfans ! ils entendent tout ce qu'on leur dit, & font tout ce qu'on veut ». Les malheureux maîtres de tels enfans méritent d'être punis ; & aux pères, plus malheureux, on peut dire : « Savez-vous ce que vous demandez, quand vous demandez pour votre fils un naturel docile ? c'eſt une éponge que vous deſirez au ſein de l'innocent, pour l'envoyer nager dans l'océan des vices de la terre : cette terre eſt couverte de trompeurs & de méchans, tous intéreſſés à ne rencontrer que des naturels dociles qu'ils pétriſſent à leur gré & comme il leur convient. Il eſt auſſi difficile à ce naturel docile de ſe conſerver pur au milieu d'eux, qu'il l'eſt de tirer une ligne droite avec une règle tortue. Il s'imprégnera de tous les vices des autres, après en

avoir été la dupe : & que de bons naturels ſont devenus monſtrueux, par leur docilité même à recevoir des impreſſions étrangères !

(E) Tous les Hiſtoriens & les Politiques ont reproché à Ferdinand d'avoir fait une grande faute en diviſant ſon Royaume pour faire trois parts à ſes trois fils. Ce grand homme avoit entaſſé ſur ſa tête preſque toutes les Couronnes de l'Eſpagne, & formé une Puiſſance formidable contre celle des Sarraſins : mais en mourant, ſon eſprit politique l'abandonna, & il ne conſulta que ſon affection paternelle. Peut être crut-il que les circonſtances uniroient aſſez les trois frères pour ne faire qu'une même force : mais ſes enfans ſe brouillèrent, & perdirent leur temps à ſe diſputer la Couronne.

Ces deux dernières Romances ſont très-belles, en ce qu'elles n'ont aucune beauté ſaillante ; qu'elles ſont de ſituation, de caractère & dans le

ſyſtême des mœurs. L'intérêt qu'elles ont, leur vient de ce que le père & la fille ont raiſon tous deux. Aujourd'hui on auroit ſacrifié le père, pour faire briller la fille. Alors rien n'eſt ſi aiſé que de faire des beautés : mais on peut dire que rien n'eſt plus meſquin que ces perſonnages modernes, à qui tout cède ; c'eſt relever la valeur d'un Héros que de lui donner un grand ennemi ; c'eſt écraſer le mérite d'un perſonnage que de l'environner toujours de foibles, de traîtres, comme on le fait dans nos Romans & ſur nos Théâtres. Les Auteurs de génie ont un autre moule. Tout le monde a raiſon dans la ſociété qu'ils préſentent : c'eſt de-là que naît un intérêt véritable.

(F) Cette Romance auroit beſoin d'une note ; mais la ſuite de l'Hiſtoire y ſuppléera : ce ſera toujours un myſtère profond que cette mort du Roi Don Sanche. Il ne nous convient pas de creuſer dans le puits de

la politique; & si nous faisons une remarque, elle doit être littéraire.

Le Sinon de Virgile n'est pas plus adroit que le Bellido d'Olfos. Le Grec fait un long discours plein d'artifice & d'éloquence : mais il est long ; la Poésie étend son terrein le plus qu'elle peut pour y semer ses fleurs. La vérité naïve n'emploie qu'un mot : & c'est le mérite de ces Romances. Qu'on examine le caractère de Don Sanche, on sentira toute l'adresse de Bellido ; & quand le vieil Arias a parlé de la muraille, en ce moment où l'on croit le traître perdu, comme il se relève par sa réponse prompte & naturelle !

No lo creades, senor,
Loque contra mi ha fablado
Que Don Arias lo publica,
Por que el lugar nosea entrado,
Por que el sabe que yo sè
Por donde serà tomado.

Encore une fois, qu'on réduise à son essence tout le discours du Sinon de Virgile, on n'y trouvera pas plus de beautés que dans cette chétive Romance.

Nous ne les relevons pas toutes, & nous laiſſons apprécier le mot du Comte de Cabra, ſi ſimple & ſi terrible dans la ſituation, qu'il a beſoin de l'autre idée qu'exprime le Cid pour en diminuer le trop grand effet.

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE MARI SORCIER.

MADAME DE PRAILLY, dont j'ai l'honneur d'être l'époux, eſt viſiblement la meilleure de toutes les femmes. Je ne dirai pas qu'elle eſt auſſi la plus belle ; je ne veux offenſer ni tromper perſonne : il ſuffit qu'elle me paroiſſe tout-à fait charmante, & que je l'adore. Je vis néanmoins au centre de Paris, quelquefois même à Verſailles : on a la bonté de faire précéder mon nom d'un titre bien acquis par mes ancêtres ; on vante mes équipages, mon Coureur & ma perſonne, qu'à tout examiner je crois

passable : malgré tout cela, j'adore ma femme.

Elle est donc très-belle : je lui connois tous les talens aimables ; elle n'a pas tout l'esprit du monde, mais une ingénuité ravissante. Le Diable, c'est qu'elle me trompe, & qu'avec son ingénuité, je suis forcé de le savoir. Ecoutez bien, voici ce que c'est.

A vingt-cinq ans le cœur m'échappa : je devins amoureux, comme feu Céladon, de si tendre mémoire. A trente ans la tête se perdit, & j'épousai. Si quelque chose pouvoit me justifier, ce seroient les jolies graces, l'excellent cœur & la bonne amitié même de ma femme : vous ne sauriez imaginer deux yeux plus souverains maîtres de magie que ses deux yeux innocens ; une bouche d'où coule plus de filtre enchanteur ; une langue qui donne plus d'intérêt à ses premiers complimens, plus de charmes francs à ses mensonges, & à ses injures plus de vérité touchante, plus de ces signes qui manifestent un amour véritable & mécontent. Je répète que

visiblement c'est la meilleure de toutes les femmes : elle me trompe ; mais c'est à coup sûr sans malice, & sans mauvaise volonté pour moi. C'est seulement parce qu'il faut qu'une femme trompe ; & si je lisois dans son ame, j'y verrois qu'elle le fait avec plaisir, & qu'ensuite elle l'a fait avec bien du regret.

Dans les premiers momens de mon bonheur, je ne m'en apperçus pas, puisque je n'y pensois point : mais vous savez très-bien, chers maris mes frères, qu'il y a des gradations en amour, & qu'il est bon de les remarquer. Un mot lui suffit le premier jour. Au bout d'un mois, à peine a-t-il assez du sentiment, de la pensée, de tout ce qui compose l'objet aimé. Joignez à cela que je suis fier, délicat, très sensible ; ce qui fait un caractère maudit, & conséquemment je ne voyois plus approcher un plumet de ma jolie Leli, que ce ne fût un voleur ou un complice.

Le soupçon mène à la crainte : on passe à la tristesse ; on arrive à l'hu-

meur : on en vient à la plainte, à l'assiduité, à l'importunité ; & l'Amour, qui dirige les femmes, est un petit Seigneur qui n'entend pas qu'on l'importune.

Il y avoit plus de six mois que, fatigué moi-même d'importuner ma femme, je n'en tenois pas moins, comme un dogue affamé, la patte sur mon os, sans jamais oser fermer l'œil, & regardant à tous les fripons. Qu'elle fût riante avec l'un, rêveuse avec un autre, sérieuse, triste, froide ou polie, tout étoit pour moi signe d'amour : elle aimoit tout l'Univers, & moi seul je n'étois pas aimé.

Je me plains avec de grandes précautions, en redoublant de caresses, de tendresse. On pleure ; on me fait entendre qu'on est moins malheureuse par le chagrin que je donne, que par celui qui m'affecte. On m'insinue que la jalousie est vile, & qu'il est honteux qu'un galant homme se laisse frapper d'un soupçon qui n'humilie que lui-même. On ajoute qu'on m'aime ; & je prends une résolution ferme de me corriger.

= En vérité, me dit un jour Madame de Prailly, on diroit que le Duc a l'air de vous rechercher. = Je le crois auſſi, ma chère amie. = C'eſt un homme utile, n'eſt-ce pas ? = Je le crois : mais, Madame, je me ſoucie médiocrement de ces gens utiles ; j'aime mieux un homme qui m'amuſe =.

Quelque temps après : = Je comprends, me dit-elle, que vous allez vous lier avec le Chevalier ; il vous amuſe, & il eſt vrai que c'eſt un drôle de corps. = Ma foi, Madame, j'ai changé d'avis ; & je préfère un homme d'une converſation raiſonnable, inſtructive.

= Ah ! me dit-elle encore au bout d'un mois, je vois quel eſt l'homme qu'il vous faut pour ami de la maiſon : c'eſt ce Monſieur l'Académicien. Il me ſemble pourtant que ces gens d'eſprit ſont un peu nigauds : mais j'avoue qu'ils ſont quelquefois honnêtes. = Les gens d'un bon eſprit le ſont toujours, ma chère amie. = Si bien que vous garderez celui-ci ? = Je ne dis pas cela, Madame : j'en ſais

assez pour vous aimer. J'aurai toujours assez de plaisir à vous plaire ; & je n'ai besoin de rien que de votre amour. Vous seule formerez tout l'Univers pour moi ==.

Je puis dire que je vis une petite femme bien attrapée : aussi, quelle maladroite, diront les autres ! je pense que d'autres en effet s'y seroient prises autrement : mais l'esprit de ma chère Leli ne va pas plus loin. Je ne tardai pas à m'appercevoir qu'elle boudoit un peu, contre elle-même, d'avoir si mal enfilé son chapelet. C'en fut assez pour me donner l'alarme bien chaude.

Ma petite amie devint inégale ; mes soins, mes tendres empressemens, mon ardeur, mon indulgence la refroidissoient ; & quand j'en demandois la raison, d'un ton libre, gai, mais avec un cœur entortillé par un serpent, elle me répondoit un jour une chose, le lendemain une autre ; & pour conclusion, que tous ses sentimens la portoient à m'aimer, & toutes ses réflexions à se plaindre d'un incrédule, d'un jaloux naturellement disposé

à se tourmenter lui-même, & à tourmenter autrui.

= Eh bien, ma chère Leli, nous n'aurons plus de contestation, si vous me dites la vérité. Quel est, entre tous ceux qui ont le bonheur d'occuper votre pensée, celui qui s'est placé beaucoup plus heureusement au fond de votre cœur ? = Vous, qui êtes un sot, me répondit-elle =. Et moi je ne répondis rien, parce que c'étoit une réponse qui devoit nécessairement suivre ma question. Un homme est sot, toutes les fois qu'il interroge sa femme, ou sa Maîtresse.

Tout en continuant de lui témoigner la foi la plus robuste, j'ouvrois les yeux de la plus opiniâtre incrédulité. = Pauvre diable ! me disois-je ; est-il dit que tu ne puisses jouir de l'air, sans le partager ; du parfum de la fleur, sans qu'elle le répande ; & de ta jolie Maîtresse, sans rival = ? J'avois beau regarder, je ne voyois rien de positif. Ma situation étoit constante entre la crainte & le désespoir ; & je n'aurois pas su dire s'il eût mieux valu pour moi de mourir vierge, ou de vivre martyr.

Enfin, je vis paroître & reparoître un homme d'un très grand nom, d'un très-petit mérite ; un véritable Sancho : mais, mais . . . ; enfin, ce n'eſt pas ma faute, ſi j'en ſais trop. Belles Dames, ne vous en prenez qu'à vous ; de ſorte que, pour ſauver l'honneur de mes titres réunis d'époux & d'amant, je me crus autoriſé à en parler à ma chère Leli. On ne veut pas que vous voyez clair : mais ſi l'on vous voit fermer les yeux, au lieu de vous haïr, on vous mépriſe.

Ce fut avec tous les ménagemens de la tendreſſe que je pris la liberté de parler du Sancho. Madame de Prailly me répondit très-ſérieuſement, que le dernier outrage que j'avois à lui faire étoit renfermé dans une pareille ſuppoſition, & qu'elle ne ſe conſoleroit jamais de me reconnoître un penchant ſi décidé à l'injuſtice & à la tyrannie. = Cet homme, ajouta-t-elle, ne mérite pas un de mes regards, & n'y aſpire point : il eſt de cette eſpèce de gens qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, au point qu'une malheureuſe femme ſe voit forcée de

leur paſſer la ſorte de familiarité qui prouve la baſſeſſe de leur caractère.

=A merveille, ma chère ame. Dites-moi ſeulement ſi je ne puis le ſupplier de croire qu'il ne vous eſt pas néceſſaire. = Non, Monſieur ; c'eſt encore un trait de ces ſortes de caractères, que de vouloir, bon gré malgré, placer leurs ſervices. Ils ne ſavent qu'être amis importuns ou ennemis décidés, & je ne veux point faire d'ennemis à ma famille. Au ſurplus, il me ſemble, Monſieur, que c'eſt nous humilier l'un & l'autre au-delà de l'imagination, que de concevoir une ſeule idée ſur les viſites d'un ſot. = Ah ! Madame, lui répliquai-je, un ſot a ſouvent bien du mérite qu'un homme d'eſprit ne connoît pas =.

Je me ſentis piqué à la fin de cette converſation. La nuit avançoit. Je fis mine de partir. = Allez-vous loin, Monſieur = ? Il me vint dans l'idée de répondre que j'allois à Verſailles. = Pour long-temps ? = Huit jours, quinze jours, peut-être un mois. = Nous venons d'avoir un bel entretien pour un adieu. = Madame,

je ne pars qu'à minuit. = Il eſt onze heures, mon ami. = Je vous avoue, lui dis-je avec un peu d'humeur, que je le ſavois & que je n'y penſois pas. = Toujours de fauſſes interprétations, Monſieur ! = Toujours de l'adreſſe, mon ange ! = Oui, de l'adreſſe, méchant ; l'heure vous preſſe, & vous avez le front de convenir que vous n'y penſiez pas = ! Elle me jetta ſes bras charmans autour du cou, & puis des douceurs, des careſſes ; encore des careſſes, & puis des douceurs. Et moi j'allai me mettre dans l'eſprit que, quand une femme étoit de bonne foi, elle recevoit un adieu de moins bonne grace. Je ravis mon bonheur comme ſi je le dérobois, & je partis, uniquement pour être fidèle à ma parole inconſidérée.

N'arriva-t-il pas que de ſuite en ſuite, d'affaires que je n'avois point prévues, je me vis obligé de demeurer pluſieurs mois à Verſailles ? Je paſſai mon temps, moitié avec les Livres froids des Philoſophes, à qui tout eſt étranger, paſſé leur perſonne ; & moitié dans les diſtrac-

tions que me procuroient de maudites affaires que j'étois venu chercher. Il me venoit du monde de Paris ; & parmi les figures, je distinguai mon Sancho. Ma première parole fut de lui demander pourquoi il n'étoit pas à Paris. Je crus en vérité le voir ricaner & regarder à ma tête quelque chose qu'il y voyoit apparemment. Hélas ! s'établir sur la tête d'une femme, c'est faire regarder à la sienne ; & il y a toujours quelque chose que les discrets complices des friponneries de la beauté y distinguent très-nettement, sans en rien dire.

Je pris la chose si philosophiquement, au cas qu'elle fût, disons mieux, je me sentis si piqué, que je n'écrivis pas un mot durant trois mois d'absence. Enfin, je me débarrassai, & je revolai dans les bras de mon idole, portant dans mon cœur tout ce qu'il falloit pour lui pardonner, au cas qu'elle fût coupable. Je tremblois de l'apprendre ; je voulus pourtant le savoir, & je crois que ce fut le Diable qui m'inspira la ruse que j'imaginai.

Je la revis, ma chère Leli ; je ne crois pas l'avoir vue de ma vie ſi charmante, ſi tendre, ſi touchante ; mais, ſelon ma coutume, je me figurai que cela vouloit dire : = De quoi vous plaindrez-vous ? ne faut-il pas que cela ſoit ainſi ? vous en aime-t-on moins ? demande-t-on autre choſe que de vous voir tranquille ? vous recommande-t-on les ſoupçons, la triſteſſe, les larmes, vos colères & votre déſeſpoir ? Non, mon cher ami : on veut que vous ſoyiez ſage, heureux, & que vous laiſſiez à chacun la liberté d'être heureux à ſa guiſe =. En vérité, je crus lire tout cela ſur le viſage vraiment angélique de ma pauvre petite innocente, ſi bien que je balançai ſur le parti que j'avois à lui faire.

= Eh bien, Monſieur, me dit-elle gaiement, ne m'avez-vous point laiſſé d'ennemies à Verſailles ? = Eh bien, ma chère amie, lui répondis-je ſur le même ton, ne m'avez-vous point préparé d'ennemis dans la Capitale ? = Ah ! beaucoup ; tous les gens de cœur, que vous trouverez

indignés de votre conduite : croyez, Monsieur, qu'il arrive sans vous des nouvelles de Versailles à Paris =.

Je souris, en me mordant les lèvres de dépit contre ce joli détour. = En vérité, ma chère amie, il ne m'en est point arrivé de Paris à Versailles. = C'est qu'apparemment vous n'en avez point demandé. Un bon mari songe-t-il à s'informer de sa femme ? = Non, ma bonne Leli, non ; durant l'absence un tendre époux voit sa femme comme il la souhaite ; il jouit dans un calme, dans une douce confiance, qu'une lettre ou une parole indiscrète pourroit détruire ; & j'avoue que si j'étois femme, je tiendrois compte à celui qui m'aime, de sa négligence à s'informer de moi, puisqu'elle seroit une preuve de son respect & de sa sécurité.

= Est-ce que vous seriez corrigé ? me dit naïvement la jolie Dame de Prailly. = Ah ! je vous en réponds, lui dis-je ; corrigé de tout. J'ai cru pendant long-temps, avec les hommes, qu'un jaloux avoit toujours raison, parce qu'il ne peut rien soupçonner qui ne soit ; & je crois maintenant, avec

toutes les femmes, qu'il a toujours tort, parce qu'il ne doit rien soupçonner de ce qui est. = Ce n'est-là qu'une moitié d'amendement, Monsieur ; & ce n'étoit pas une raison pour négliger de vous informer du moins de la santé des gens =.

Alors je résolus de faire usage de ma ruse. = Je savois, répondis-je, que ma chère amie se portoit bien. = Il falloit donc m'informer de la vôtre. = Je savois que Madame ne s'en informoit pas. = Et comment saviez-vous cela, Monsieur ? = Par la même science qui m'apprenoit que Madame ne m'aimoit plus.

= Eh mais, mon ami, faites donc attention que vous retombez-là dans votre vieille erreur. = Ah ! ma bonne amie, ma science est bien sûre. = Est-ce une magie, Monsieur ? = En est-il contre celle d'un ange comme toi, ma femme ? Non, ce n'est point une magie ; c'est une science réelle, mais triste & malheureuse, qui consiste à faire savoir tout ce qu'il faudroit ignorer pour le repos de son cœur. Hélas ! elle m'a fait connoître pire que ce que

je vous ai dit. = Eh quoi, mon cher ami ? = C'eſt, répliquai-je froidement, que Madame ne m'a jamais aimé =.

Elle ſe fâcha. = Vous êtes charmant, me dit-elle ; allez, Monſieur, votre ſecret eſt faux, infernal, & ce n'eſt pas de l'Enfer qu'on tire la vérité. = Calmez-vous, ma Leli, calmez-vous : ce n'eſt pas de l'Enfer que je la tire. = Ce n'eſt pas du Ciel non plus. = Non plus en vérité, puiſque c'eſt du cœur des femmes. = Et comment cela ſe peut-il ? = Difficilement, je l'avoue ; mais je le fais par des chiffres, dont l'art me vient d'un très-habile Anglois que j'ai connu durant mon ſéjour à Verſailles. = Il eſt sûr que vos Anglois ſont de beaux Aſtrologues, me dit-elle ; des Meſſieurs qui viſent au bout de l'Univers, & qui ne voient pas à leurs pieds. Vos chiffres ſont une illuſion, votre Aſtrologue un fourbe, & vous un ſot, puiſque vous avez trouvé tous que je ne vous aimois pas =.

Je tirai mes tablettes. = Permettez, Madame, que je voie ſi ce que vous avez la bonté de me dire eſt de la politeſſe ou de la ſincérité =.

Je disposai des chiffres au hasard, & je les expliquai comme je voulus. = Le chiffre n'indique point d'amour, lui dis-je. Tenez, ma chère amie, j'aime autant une femme franche qu'une femme fidelle. Vous m'aimerez quand vous pourrez : mais raccommodez-vous avec mes chiffres, & souffrez que j'en répète quelques opérations devant vous. = J'y croirai, me dit-elle, si vous me dites ce que je fis le lendemain du jour de votre départ. = Vous pleurâtes, peut-être, ma chère amie = ? Ceci lui fit attirer deux larmes sous ses paupières. = Ah ! Monsieur, poursuivit-elle, voyez vos chiffres =.

Je chiffrai ; je pris le ton grave. = Vous allâtes au bal, Madame =. Je jure qu'à ce mot je vis son cœur sauter. Je poursuivis. = Vous aviez écrit le matin un billet dont vous reçûtes la réponse verbale à l'Opéra. Ici le chiffre me montre un Cavalier, qu'à sa tournure, je prendrois pour le père de Madame, si elle ne lui disoit qu'elle a pris une aversion très-complette pour ce M. de Prailly, homme jaloux, ennemi des Dames ; & ici le chiffre me donne

le

le point du jour. Je vous demande si dans une chambre, à pareille heure, il est permis de renier ainsi son époux, à moins que ce ne soit en face d'un Amant = ?

Il ne m'est pas possible de vous peindre, mes chers maris, mes frères, quelle fut ma douleur en examinant mon innocente femme. Elle étoit plus vermeille qu'une rose, & s'attachoit à me dérober ses yeux que je cherchois. = Vous en faut-il encore, ma belle amie = ? Alors elle me dit, d'une voix très-mal assurée : = Mon Dieu, Monsieur, poursuivez ; la suite doit tenir du préliminaire, & tout est faux.

= En vérité, Madame, il faut que je le croie comme vous, car le chiffre dit qu'aujourd'hui, jour de mon arrivée, vous avez reçu dans cet appartement un homme qui vous aime avec passion. = Vous, sans doute, me dit-elle. = Non ; mais l'homme odieux que je nomme Sancho, qui a brisé vraisemblablement cette porcelaine que je vois en éclats, peut-être afin que ce vase, où vos lèvres ont touché en buvant du chocolat, ne fût jamais souillé par une

autre bouche moins sacrée. = Après, me dit-elle en frémissant de crainte, & portant la vue sur la porte de son cabinet. = Après, Madame ? ce que je puis deviner, c'est qu'il s'est beaucoup plaint d'entendre mon Postillon, qu'il a été très-effrayé d'entendre ma voiture, & qu'il ne l'est pas moins d'entendre ma voix, en ce moment où j'ai le bonheur de vous parler =.

Jamais surprise ne fut égale à celle de ma chère épouse. = Ah Ciel ! que voulez-vous dire, mon ami ? = Rien, mon aimable Leli, sinon qu'il faut que vous passiez dans ce cabinet, & que vous recommandiez à l'homme qui s'y impatiente de sauter par la fenêtre =. Le croirez-vous, chers maris, mes frères ? croyez ou ne croyez pas : ma femme ne sauta pas moins vers le cabinet dont elle referma la porte sur elle ; & quand elle revint : = Assurément, Monsieur, vous êtes fou, me dit-elle ; je n'ai trouvé personne. = Personne ? = Non, sur mon ame. = Je le savois bien, lui répliquai-je =.

Pour le coup son visage étincela d'une joie sans égale ; elle vint se jeter

à mon cou : = Méchant que vous êtes ! s'écria-t-elle, voilà donc comme vous n'êtes pas ſorcier. Ah ! que vous m'avez fait peur = !

J'avoue qu'à cette concluſion que je n'attendois pas, je ne pus rien répondre; que je vis mon malheur avec l'immobilité d'une ſtatue; que je ſupportai la punition de l'avoir cherché ; & que je n'ai plus qu'un avis à donner aux maris mes frères, & même aux Amans; & le voici : C'eſt un danger terrible de s'éclairer quand on aime; c'eſt méchanceté quand on n'aime pas.

Fin du 2e Volume de Juillet.

TABLE

DU 2e VOLUME DE JUILLET.

L'HISTOIRE en Romances du très-valeureux Chevalier Don Rodrigue de Bivar, le fier Cid Campéador. *Page* 3
Histoire du Cid sous le règne de Ferdinand. 36
Histoire du Cid sous le règne de Don Sanche le Fort. 87
Histoire du Cid sous le règne d'Alfonse VI le Brave. 121
Le Mari sorcier. 177

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2e Volume du mois de Juillet *de la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 12 Juillet 1783.

DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

LF.C.
209731
B582u
Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 129-130.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU